



BRABANT

1969
Année Bruegel



AU DOMAINE PROVINCIAL A HUIZINGEN

Les 3, 4 et 5 octobre

Grandes fêtes breugheliennes avec le concours de nombreux groupes folkloriques du Brabant et la participation assurée de la Société de l'Ommegang - Multiples attractions.

L'épargne, c'est bien
 mais la
Combi-Epargne
 de la
KREDIETBANK
 c'est

3 × mieux !

BRABANT

Revue bimestrielle de la Fédération Touristique

Direction : Maurice-Alfred Duwaerts
 Rédaction : Yves Boyen
 Présentation : Georges Van Assel
 Administration : Rosa Spitaels
 Imprimerie : J.-E. Goossens, S.A.
 Photogravure : Lemaire Frères
 Couverture : le Berrurier

Prix du numéro : 30 F. Cotisation : 150 F. Etranger : 170 F.
 Siège : 4, rue Saint-Jean, à Bruxelles 1.
 Tél. : (02) 13.07.50 - Bureaux ouverts de 8.30 h à 17.15 h.
 Les bureaux sont fermés les samedis, dimanches et jours
 fériés. - C.C.P. de la Fédération Touristique du Brabant :
 3857.76.

Les articles sont publiés sous la seule responsabilité de
 leurs auteurs. Ceux non insérés ne sont pas rendus.

Er bestaat eveneens een nederlandstalige uitgave van het
 tijdschrift „Brabant“, die ook tweemaandijks verschijnt
 en originele artikels bevat die zowel de culturele, econo-
 mische en sociale uitzichten van onze provincie belichten
 als het toeristisch, historisch en folkloristisch patrimo-
 nium.

Les lecteurs désireux de souscrire un abonnement com-
 biné (éditions française et néerlandaise) sont priés de
 verser la somme de 250 F (pour l'étranger 290 F) au
 C.C.P. : 3857.76.

SOMMAIRE

4-1969

Quartier Brueghel, par Raymond Quinot	2
Pour un vrai Bruegel, par Ph. Roberts-Jones	4
La restauration des Bruegel des Musées royaux des Beaux-Arts de Belgique, par René Sneyers	14
Les Madones célèbres de Bruxelles, par Maurice Dejonghe	28
L'autoroute Bruxelles-Nivelles, par André Hustin	36
David Teniers II, le Jeune, par C. Derie	44
Le musée cantonal de Wavre, par Jacqueline Hellin	50
Sur les traces de Pierre Bruegel, par Yves Boyen	53

ICONOGRAPHIE PHOTOGRAPHIQUE

Quartier Brueghel : L. Philippe; Pour un vrai Bruegel : A.C.L. et
 W. Steinkopf (Berlin); Restauration des Bruegel des Musées royaux
 des Beaux-Arts de Belgique : A.C.L.; Madones célèbres de Bruxelles :
 Hubert Depoortere et Ch. Cailloux; Autoroute Bruxelles-Nivelles :
 André Hustin; David Teniers II, le Jeune : A.C.L., Bibliothèque Royale
 (Bruxelles) et Georges de Sutter; Musée cantonal de Wavre : Hubert
 Depoortere et Albert Hanse; Sur les traces de Pierre Bruegel : Photo
 Promotion, Hubert Depoortere, Georges de Sutter et L. Philippe.

Couverture : Pierre Bruegel l'Ancien : « La Chute des Anges Rebel-
 les », signé et daté 1562. Bruxelles, Musées royaux des Beaux-Arts
 (Photo : le Berrurier).

Quartier Brueghel



*Notre-Dame de la Chapelle
Où repose Brueghel l'Ancien
A une façon bien à elle
De prononcer le pieux latin.*

*Si la rue Blaes n'a rien d'illustre,
Ses magasins de papiers-peints
Eclairés par les fleurs des lustres
Valent bien les salons mondains.*

*Le Vieux Marché vend à bon compte
Chapeau, ciseaux, fauteuil, manteau,
Ce vieux bouquin, poème ou conte,
Phono, saxo, pneus ou tableaux.*

*Mais près de la Porte de Hal
L'hospice appelle les aveugles
Et dans le si bel hôpital
S'entasse le peuple qui meugle.*

*Merci pour le pain et le bois,
Pour les souliers et la chandelle
On sait vraiment ce qu'est le froid
Au fond de ces sombres ruelles.*

*Petites Sœurs, changez les draps
De l'impasse de Varsovie.
L'Armée du Salut à pleins bras
Porte la soupe aux vieux impies.*

*L'accordéon chasse la pluie.
La rue Haute et ses commerçants
Font danser à la braderie
Des couples de dix à cent ans.*

*Les connaisseurs vont déguster
Toone et son drame en 20 parties
D'autres préfèrent s'attabler
A l'estaminet « Bij Marie ».*

*O Notre-Dame des Marolles
Tu bénis tes enfants frondeurs
Tous ne portent pas l'auréole
Mais leurs gros mots parlent du cœur.*

*(Chansons de Bruxelles)
Raymond QUINOT*



Pour un vrai Bruegel

Le nom de Bruegel éveille trop souvent l'image d'une kermesse, de lieses populaires, de trognes et de détails grossiers. Cette image, si elle est fondée par des œuvres telles que le **Repas de nocces** (fig. 1) ou la **Danse des paysans** (fig. 2), ne s'arrête qu'à l'épiderme du tableau. Si elle cherche ses justifications dans l'un ou l'autre détail, elle généralise abusivement une de ses multiples facettes.

L'image est par conséquent incomplète. Son exclusivité équivaut à un mensonge, sa mise en évidence trahit le créateur. L'œuvre d'art, si elle mérite cette appellation, si elle n'est pas qu'un cliché ou un slogan, ne peut se réduire à une étiquette. Bruegel le Drôle, seul, n'existe pas. Il y a des côtés satiriques dans son œuvre, certes, mais noyés dans bien d'autres aspects plus essen-

Fig. 1 : Pierre Bruegel l'Ancien : Le Repas de nocces (détail), Vienne.

tiellement humains, plus fondamentalement universels. Le danger que court tout génie est de ne pouvoir être réduit à une donnée sommaire et assimilable par tous. L'ampleur des résonances qu'il éveille irrite le commun des mortels, avide d'intitulés simplistes. De là naissent

par Ph. ROBERTS-JONES,
Conservateur en chef des Musées
royaux des Beaux-Arts de Belgique.

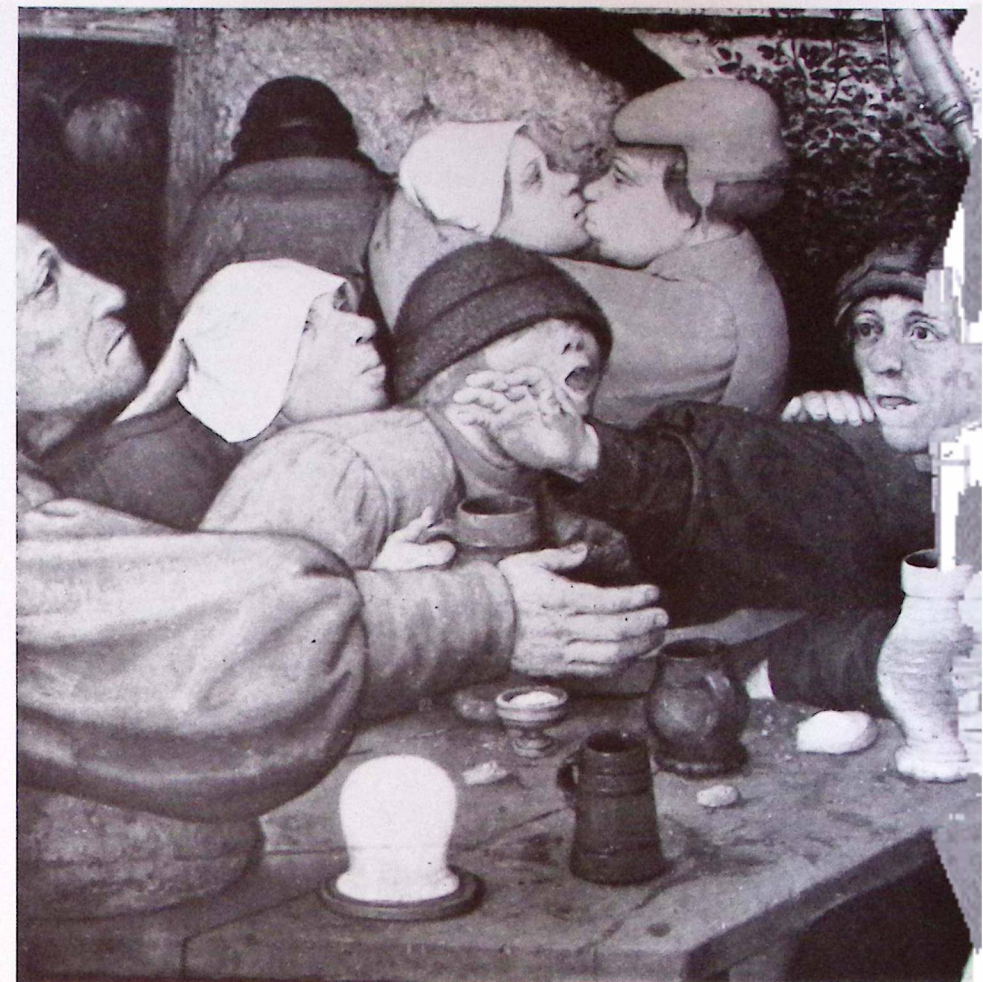


Fig. 2 : Pierre Bruegel l'Ancien : La Danse des paysans (détail), Vienne.

des raccourcis abusifs, des images déshydratées, des formules qui satisfont le petit homme pressé et qui donnent naissance à des mythes erronés. Il est curieux de remarquer que ce sont, très souvent, les êtres et les choses les plus riches qui sont ainsi le plus émasculé, le plus amoindri, comme si les petits hommes pressés voulaient réduire au plus petit commun dénominateur le génie individuel

qui les dépasse et qui risque de les écraser dans leur médiocrité et, par conséquent, de les empêcher de dormir. Bruegel est de cette race de géant qui gêne la multitude des médiocres. Réduit à ses paysans, à ses ripailles, à ses proverbes, il détend et fait sourire. Et la confusion devient telle que le spectateur conditionné par l'image courante ne distingue plus le chef-

d'œuvre de la copie et fourre dans un même sac de contemplation béate le père, le fils et tous les épigones. Mais que se passe-t-il lorsqu'apparaît sur l'écran du regard le **Triomphe de la Mort**, la **Montée au Calvaire**, ou la **Tempête** (fig. 5) ? Où est-il ce Bruegel le Drôle que l'on regardait avec com-



Fig. 3 : Pierre Bruegel l'Ancien : L'Adoration des Mages (détail), Londres.



Fig. 4 : Pierre Bruegel l'Ancien : Dulle Griet (détail), Anvers.



plaisance ?

Il est curieux de noter que, du vivant de Bruegel déjà, ces visions angoissantes, ces paraboles toujours vraies, ces vérités intemporelles, quel qu'en soit le costume, furent écartées au profit de l'apparence d'un réalisme quotidien. Lampsonius, trois ans à peine après la mort du peintre, ne rendait-il pas honneur, avant tout, à l'illustration des « choses plaisantes » ? Faut-il croire que l'homme fuit toujours

son propre miroir pour se complaire dans le chromo qu'il se fait de lui-même ? Ce réflexe a balayé l'évocation inquiétante au profit de l'image rassurante qui toujours se renforce et, à travers les siècles, Bruegel ne cesse d'incarner l'art de la déformation truculente, au point que même le génial Baudelaire l'inclut au nombre des caricaturistes. Des œuvres telles que la **Journée sombre** ou les **Chasseurs dans la neige** sont encore considérées d'ail-

Fig. 5 : Pierre Bruegel l'Ancien : La Tempête, Vienne.

leurs sous un aspect comique par des historiens d'art au XIX^e siècle ; « jugements incompréhensibles », comme le notait déjà Edouard Michel (1). Si d'éminents spécialistes, tels que Hulin de Loo, Glück ou Grossmann, ont rétabli la vérité et démystifié l'aspect drôlatique du maître, il n'empêche que



Fig. 6 et 7 : Pierre Bruegel l'Ancien : Le Triomphe de la Mort (détails), Madrid.

les idées toutes faites ont des racines profondes et que, de nos jours encore, après quatre cents ans, l'opinion conventionnelle de la « vox populi » l'emporte toujours sur l'évidence du message, sur certains témoignages écrits de l'époque, du géographe Ortelius par exemple, sur le goût judicieux de quel-

ques collectionneurs d'alors, le cardinal Granvelle ou Nicolas Jonghelinck, et, plus tard, celui de Pierre-Paul Rubens.

Sans doute est-ce le sort des grands et la loi des idées simples. L'histoire de l'art fourmille de ces soi-disant clefs qui n'ouvrent que la porte d'un lieu commun et jamais les arcanes du mystère. Rembrandt réduit au clair obscur, Picasso prisonnier d'un visage défiguré, Vinci obsédé par la Joconde,

Rodin assujéti à son Penseur, le Douanier Rousseau résumé à sa naïveté comme Van Gogh à sa folie, Raphaël et ses Vierges idéales, Rubens et ses chairs abondantes, Delacroix la couleur, Ingres la ligne.

Ces formules à l'emporte-pièce, ces schématisations de la personnalité ne sont évidemment pas que le lot des Beaux-Arts. Beethoven enchaîné dans quatre notes, Shakespeare dans « Etre ou ne pas Etre », Corneille dans le Cid.

Les nations et les villes elles-mêmes n'y échappent point : l'Egypte et ses pyramides, Paris et sa Tour Eiffel, Bruxelles, ses moules et ses frites... De là peut-être un certain Bruegel. Vrai sans nul doute, comme le sont, sans ironie aucune, et les moules et les frites.

Mais à Bruxelles, mais en Brabant, mais en Belgique, il y a des siècles de création, de travail, d'effort, de sacrifice, des siècles de culture avec une densité de peintres, de sculpteurs,

de poètes, de créateurs appartenant à toutes les disciplines.

Mais chez Bruegel, on ne trouve pas un visage mais des physionomies, de la suffisance d'une mariée au rêve d'un pays de cocagne; on ne trouve pas un geste mais des mouvements, de l'intrusion dramatique d'une Dulle Griet (fig. 4) à la noble retenue d'un Saint Joseph (fig. 3). Il ne faudrait pas croire, cependant, que la générosité créatrice de Bruegel s'étiole dans la dispersion. Son génie au contraire

consiste à ramasser le monde des expressions et des humeurs en autant de synthèses plastiques qu'il y a de tableaux. Les œuvres sont chaque fois des monuments tout en richesse et en intensité où l'on peut, à l'intérieur du rythme fondamental qui les régit, discerner les aspects, sans cesse renouvelés et toujours diffé-

Fig. 8 : Pierre Bruegel l'Ancien : La Rentrée des troupeaux, Vienne.

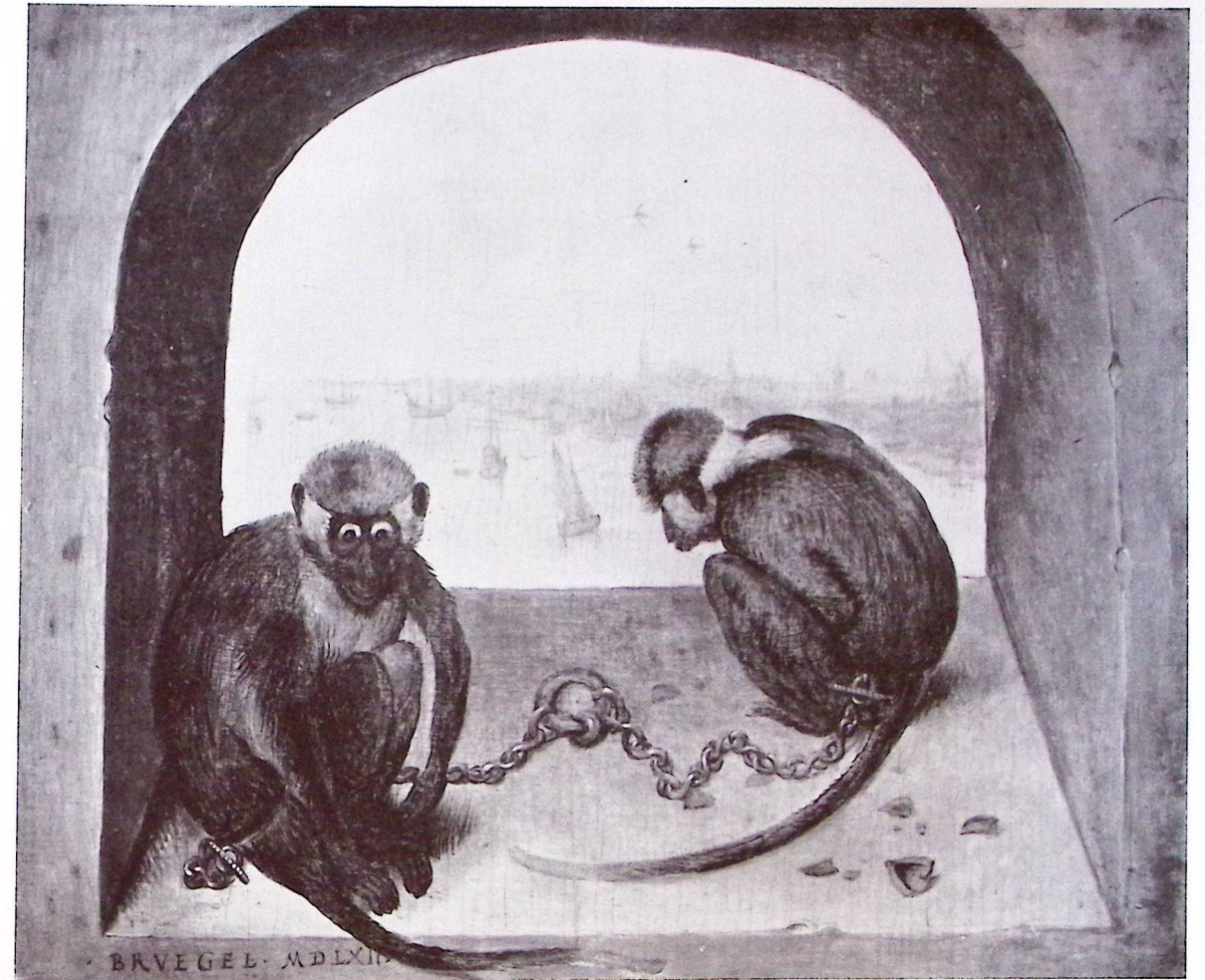


Fig. 9 : Pierre Bruegel l'Ancien : Deux singes, Berlin.

rents, de la vie de la nature parallèlement au registre des sentiments qui animent l'individu ou qui saisit la foule.

Car il n'y a pas le seul poids dominant d'un destin ou la seule condition som-

bre de l'humanité. Même lorsque le tragique est à son comble, lorsque le cheval de la mort guide les hordes de squelettes (fig. 6), un couple d'amoureux reste vivant, par les liens de leurs bras et de leurs regards, défiant ainsi la destruction et laissant peut-être une porte ouverte sur l'avenir (fig. 7). Inversement, dans le rythme paisible des choses, des hommes ou

des saisons telle la **Rentrée des troupeaux** (fig. 8), où tout semble suivre son cours comme un mouvement bien réglé, une note grince et, détails encore, des gibets parlent un autre langage. Ainsi Bruegel semble toujours conscient de l'autre versant des choses et met en garde, comme il donne l'espoir.

Peintre, il construit et, même lorsque



Fig. 10 : Pierre Bruegel l'Ancien : La Parabole des aveugles (détail), Naples.

sa conception l'enchaîne dans une spirale sans issue, telle ses **Deux singes** prisonniers (fig. 9), l'image ne se limite pas à cette triste réalité mais débouche littéralement sur l'aspiration et sa réponse : le ciel lumineux et libre. Lorsque, panoramique et ouverte, la composition offre toutes les issues possibles, dans le **Dénombrement de Bethléem** (voir illustration, page 16),

les regards finalement se nouent sur la concentration angoissante d'une multitude d'êtres que menacent l'intolérance et la haine.

Ce que le XIX^e siècle a nommé la « Comédie Humaine », ce que le XX^e siècle appelle la « Condition Humaine », Bruegel en offrait, dès son temps, l'exemple et en tirait des leçons qui ne peuvent être pleinement entendues

que si elles sont longuement contemplées. Car, chez lui rien n'est accidentel, rien n'est détail superflu. Chaque élément a sa place, comme le mot dans la phrase, et si tel trait retient l'attention, c'est pour mieux



Fig. 11 : Pierre Bruegel l'Ancien : La Pie sur le gibet, Darmstadt.

engager l'œil à poursuivre son cheminement.

Même lorsque l'aveugle suit la courbe de sa chute, son regard absent se trouve un instant confronté par la présence d'une foi et d'une église (fig.

10); même lorsque le gibet règne au centre du tableau (fig. 11), le pinceau de Bruegel entraîne notre regard vers le lointain d'un fleuve qui est celui, perpétuellement présent, de la vie dans ses instants quotidiens, comme dans ses moments exceptionnels. Et c'est dans cette permanence où le détail trouve sa place dans le courant des jours, comme le mot dans sa

phrase, que réside l'histoire et non les anecdotes que racontait pour tous un homme, mort il y a quatre siècles.

(1) Ed. MICHEL, Bruegel et la critique moderne, in : Gazette des Beaux-Arts, XIX, 1938, p. 30.



La restauration des Bruegel des Musées royaux des Beaux-Arts de Belgique

par René SNEYERS
Directeur par intérim de l'Institut
royal du Patrimoine artistique.

L'ANNEE Bruegel a fourni l'occasion, sinon le prétexte, de la remise en état de quatre œuvres importantes des Musées royaux des Beaux-Arts de Belgique à Bruxelles : le « Dénombrement de Bethléem », dont l'évolution du soulèvement de la

◀
Détail du **Dénombrement de Bethléem** après traitement.



couche picturale était inquiétante; la « Chute des Anges rebelles » qui, presque intact, était complètement faussé par l'opacification des vernis; l'« Adoration des Mages », toile fortement usée, souillée et endommagée par des interventions malencontreuses; le « Massacre des Innocents » de P. Brueghel le Jeune, au support gravement altéré et aux restaurations trop apparentes.

Les travaux ont été réalisés à l'Institut royal du Patrimoine artistique par Monsieur Albert Philippot, restaurateur en chef des Musées royaux des Beaux-Arts et de l'Institut royal du Patrimoine artistique.

LE DENOMBREMENT DE BETHLEEM

Le sujet, rarement traité et assez peu apparent dans le tableau de Bruegel, lui sert de prétexte à peindre les travaux et les jeux d'un village brabançon

sous la neige, à la tombée du jour, en une vision d'une synthèse admirable. Il s'agit d'un des premiers paysa-

◀
Détail du **Dénombrement de Bethléem** avant traitement.

▲
Le même détail après traitement met en évidence le rétablissement des valeurs picturales : les personnages se détachent du plan de la glace, qui a retrouvé sa transparence. La signature et la date deviennent clairement lisibles.



ges de neige depuis les mois d'hiver des calendriers des livres d'Heures. Ce tableau a parfois été considéré comme un pendant du **Massacre des Innocents** dont un des exemplaires, au musée de Vienne, porte la même date : 1566. Le **Dénombrement de Bethléem**, parfois intitulé **Le Paiement de la Dîme**, a été acquis en 1902 à Anvers à la vente Huybrechts.

La matière picturale de ce panneau est remarquable par sa minceur et la simplicité de sa structure; elle est constituée généralement d'une couche colorée à base d'huile siccative, appliquée sur une fine couche de blanc de plomb à l'huile couvrant très librement la surface de la préparation blanche, relativement mince, à base de craie et de colle animale.

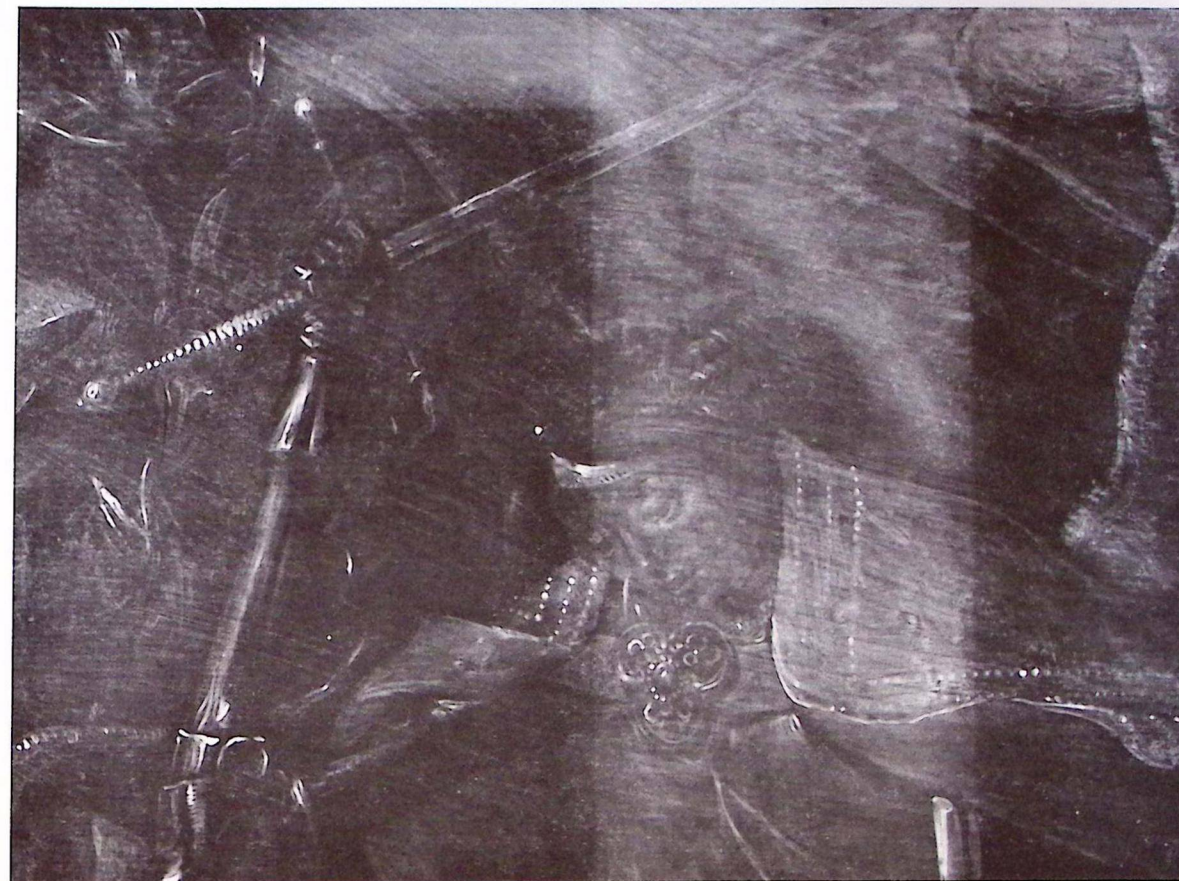
De nombreux soulèvements, surtout dans le haut du panneau, sur le toit de gauche et épars sur la neige, se sont révélés en évolution active au cours des 6 à 7 années de contrôle

▲ P. Bruegel l'Ancien, **Le Dénombrement de Bethléem**, signé et daté 1566, après traitement. Bruxelles, Musées royaux des Beaux-Arts.

◀ Détails du **Dénombrement de Bethléem** après traitement.

► Détail de la **Chute des Anges Rebelles** après traitement. Les accents sont mis en évidence par une prise de vue en lumière oblique.





▲ **La Chute des Anges Rebelles** (panneau bois 117×162 cm), signé et daté 1562; ci-dessus un détail après le traitement et en page de droite le même détail en radiographie montre la légèreté des densités, rehaussées de quelques accents très graphiques dans les hautes lumières. Le nettoyage du tableau, dont une reproduction en couleurs illustre la couverture de ce numéro, a révélé une perspective spatiale unique : un grouillement de monstres déferle de l'infini du ciel, s'étale sous nos yeux et bascule dans le gouffre de l'enfer.

dans le musée et ont imposé le traitement de ce chef-d'œuvre. Le support est un panneau en chêne de 115×164 cm, fait de quatre planches sur faux quartier grossièrement planées, d'environ 1 cm d'épaisseur, gauchi par contrainte du cadre, avec convexité marquée de la planche supérieure. Cette courbure de l'élément supérieur a sans doute contribué au

soulèvement de la peinture, accentué dans cette région.

TRAITEMENT

Quelques semaines après décadage et maintien dans une atmosphère à humidité contrôlée, le panneau reprit une planéité impeccable qu'il garde depuis qu'il a été imperméabilisé par encausticage.

Après une première réduction des sou-

lèvements et fixations de la peinture à la cire-résine par chauffage à la spatule électrique, l'ensemble de la peinture, mouillé d'aspic, a été imprégné de cire d'abeille à basse température, puis nettoyé par plans successifs — d'abord le ciel, usé dans sa partie supérieure, puis les fonds, suivis des premiers plans et finalement l'espace de neige central. Le nettoyage,

volontairement limité par raison de sécurité et de réserve d'ajustement des plans fut mené par mise en solution progressive des vernis (mastic) à l'aide d'essence de térébenthine après gonflement à l'aspic, et par grattage au scalpel pour les points les plus délicats, l'action mécanique étant plus contrôlable que celle des agents chimiques.

Le rétablissement des valeurs picturales restitue enfin l'espace si savamment construit de cette composition et les nuances si subtiles, notamment sur la neige, nous permettent de savourer le génie du maître, dont l'économie des moyens le dispute à la justesse de l'expression plastique.

LA CHUTE DES ANGES REBELLES

La signature et la date 1562 restèrent



cachées sous le cadre jusqu'à la fin du XIX^e siècle, si bien que l'œuvre fut longtemps attribuée à Jérôme Bosch, à qui sont empruntés plusieurs animaux fantastiques. Le thème, qui remonte aux enluminures médiévales, avait déjà été traité notamment par Bosch et par Frans Floris, mais Bruegel l'a renouvelé par le mouvement grandiose qui entraîne et ordonne ce chaos et l'expression de l'espace sans fin dans lequel culbutent les anges déchus.

La « Chute des Anges rebelles », qui présente les mêmes caractéristiques matérielles que le « Dénombrement de Bethléem », et est exécutée sur un panneau de chêne de 117×162,5 cm, composé de quatre planches horizontales, est dans un excellent état de conservation.

Seules, de nombreuses couches de vernis opaques faussaient complètement la vision picturale, tant en ce qui concerne les couleurs que l'expression spatiale.

Le traitement s'est limité à l'allègement progressif des vernis jusqu'à la révélation de l'éclat extraordinaire de cette œuvre, qui était en somme perdue depuis tant d'années, quoique intacte.

▲ Détail de la *Chute des Anges Rebelles* avant traitement.

► Le même détail après traitement. Les transparences retrouvées font apparaître, dans une lumière aveuglante, les profondeurs du gouffre infernal.



La méthode de nettoyage fut semblable à celle utilisée pour le « Dénombrement de Bethléem ».

L'ADORATION DES MAGES

Avec « La Parole des Aveugles » et « Le Misanthrope » du musée de Naples, l'« Adoration des Mages » de Bruxelles est l'un des rares tableaux peints à la détrempe sur toile qui nous soient restés de Bruegel. L'influence de Jérôme Bosch qui s'y manifeste encore et la multitude de

personnages étagés jusqu'à un horizon placé très haut, ont fait généralement situer ce tableau dans la période antérieure aux œuvres datées de Bruegel, soit vers 1555-57. Il fut donné au musée, en 1909, par les « Amis des Musées royaux », qui l'avaient acquis à la vente de la collection Ed. Fétis à Bruxelles.

La matière picturale est une détrempe, appliquée directement sur une toile fine, non préparée, tout au plus isolée par encollage. La peinture a peu de

cohésion et sa structure, extrêmement simple, ne comporte généralement qu'une seule couche.

Son support est une toile de lin de 122,5×168,5 cm, formée par couture de deux bandes verticales et clouée sur un panneau de chêne de 115,5×164 cm, composé de six éléments horizontaux chevillés à quatre traverses et datant vraisemblablement de la fin du XIX^e siècle.

Des clous de types divers, fixés à différentes époques sur la tranche et



au dos du panneau, répartissaient mal les tensions de la toile qui se présentait détendue, déformée. Les clous, en se rouillant, ont déchiqueté les bords de la toile, donnant à l'ensemble une apparence de ruine très poignante qu'accroissaient encore des déchirures déformées par des réparations grossières.

Aux dégâts du support s'ajoutaient l'usure et la souillure qui donnaient au tableau l'apparence d'un dessin un peu flou en camaïeu beige, brun et noir, dominé par le ton de la toile et marbré de taches colorées là où la couche picturale était plus dense, plus couvrante, surtout aux manteaux rouges du mage agenouillé aux pieds de

▲ P. Bruegel l'Ancien, *L'Adoration des Mages*, avant traitement. Bruxelles, Musées royaux des Beaux-Arts. La composition, peinte à la détrempe sur une fine toile de lin, était obscurcie par des taches qui alourdissaient les ombres et voilée par des interventions malencontreuses.

► *L'Adoration des Mages* après traitement. Le nettoyage a remis au jour des couleurs harmonieuses et recréé la sensation d'espace.



la Vierge et du personnage d'extrême droite, ainsi qu'aux bleus du ciel, du manteau de la Vierge et de quelques personnages.

D'autres taches, accentuant particulièrement certaines ombres, formées par des inopportunes applications d'huile, aggravèrent encore le déséquilibre d'une composition devenue floue et

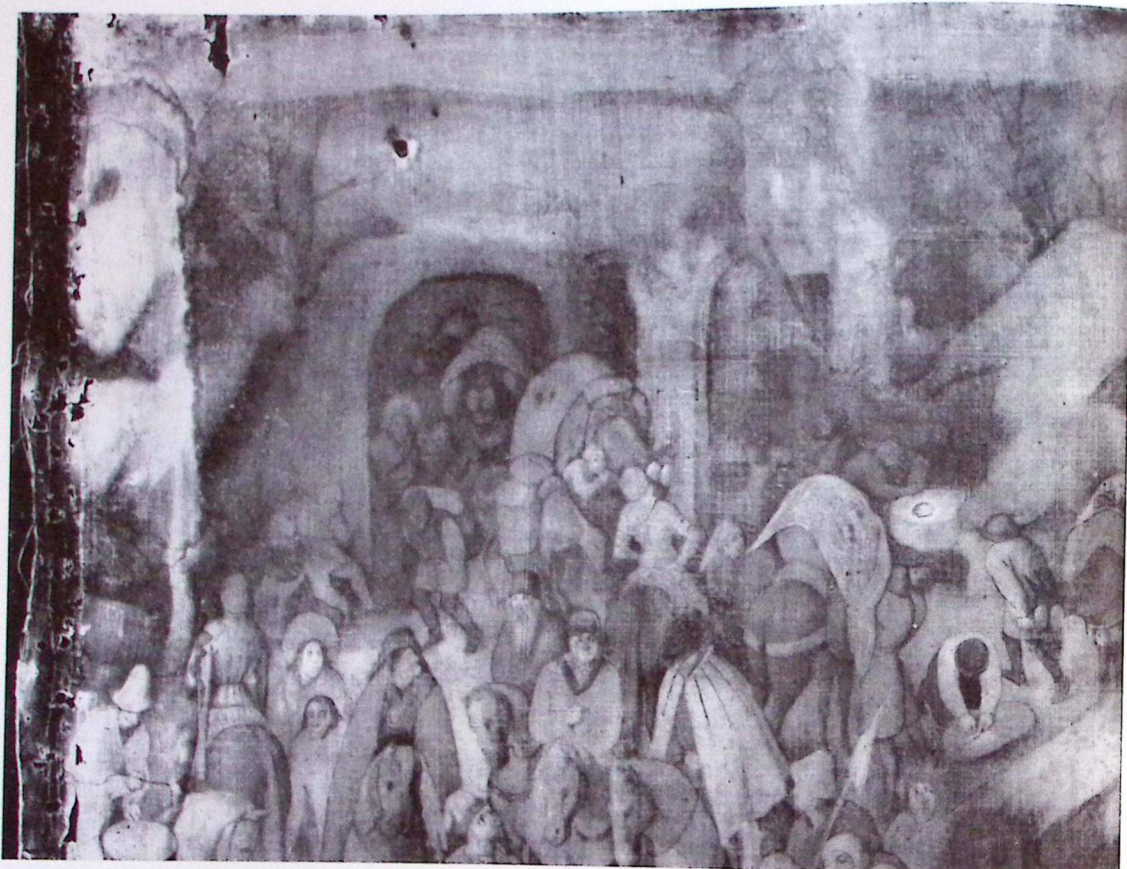
confuse par l'amortissement général des couleurs et privée de profondeur par l'altération des valeurs picturales.

TRAITEMENT

Après déclouage prudent, la toile, déposée, dos en l'air, sur une plaque de P.V.C. encadrée de bois, fut débarrassée par grattage des pièces de réparation et des dépôts de colle qui

souillaient et déformaient le dos, créant des irrégularités d'épaisseur incompatibles avec le doublage prévu pour la consolider et l'aplanir.

On procéda ensuite au nettoyage de la peinture. Celui-ci fut réalisé par absorption des souillures dans des compresses de papier doux (Kleenex) gorgées d'eau saturée de méthyléthyl-



cétone et appliquées sur la peinture par bandes verticales de 10 à 15 cm de largeur. Le nettoyage d'une bande durait une journée. Deux extractions générales successives ont assuré la régularité finale du nettoyage.

Cette méthode de nettoyage par absorption choisie après de nombreux essais, s'est révélée très efficace et très sûre, puisqu'elle n'exigeait aucune intervention mécanique, condition in-

dispensable pour une peinture d'aussi faible cohésion. Le contrôle du nettoyage fut très aisé en raison de la présence de nombreuses plages et dessins noirs, couleur très sensible à tout agent d'altération.

Le nettoyage au Kleenex ayant éliminé les éléments solubles dans l'eau et le méthyléthylcétone (colles animales et huiles), il restait à débarrasser la peinture du dépôt de poussières qui

la voilait de gris. Cela se fit sans difficultés par brossage au pinceau à poils courts. La peinture fut ensuite consolidée par pulvérisation d'une

▲
Détail de l'Adoration des Mages en cours de traitement. Le dégagement progressif par zones provoque des auréoles qui seront éliminées lors du nettoyage général.

Le même détail après traitement. ►



solution de Paraloid 72 à 2 % dans du xylol, fixatif adopté pour sa stabilité physique et son heureuse influence optique.

La consolidation des toiles se pratique généralement par doublage de l'original sur une toile moderne, l'adhésif étant un encaustique (mélange de cires et de résines). La finesse de la toile originale, la minceur de la peinture qui exploite au maximum le jeu

de la trame du textile, a imposé dans le cas présent le rejet du doublage sur toile : une surimpression de la trame de la doublure sur la toile originale aurait dénaturé gravement le caractère très particulier de celle-ci. C'est pourquoi nous avons adopté le matériau de doublage le moins grumeleux, le papier, dont nos collègues japonais avaient d'ailleurs eu l'aimable initiative de révéler les performan-

ces extraordinaires lors d'un colloque organisé pour quelques restaurateurs européens en 1968. Le collage de la toile au papier est réalisé, suivant la méthode japonaise, par une pâte fraîche d'amidon de blé.

Ce procédé offre l'étonnante possibilité de rétablir le plan d'une toile déformée, sans intervention mécanique, par le jeu naturel des tensions des fibres du papier.



La restauration picturale s'est limitée à la retouche au noir de Chine de l'usure sur les crêtes des fils de la toile pour en corriger l'influence dans la vision de l'œuvre.

Le vernis final est constitué de la même matière que le fixatif, une solution très étendue de Paraloid 72 dans le xylol, appliquée avec la plus extrême parcimonie de manière à ne pas altérer la matité caractéristique de la peinture.

LE MASSACRE DES INNOCENTS

Ce tableau est une copie, par Pierre Brueghel le Jeune (1564-1638), du **Massacre des Innocents** de son père. Il est signé et daté (160[4 ?]), soit près de quarante ans après l'original. Malgré sa fidélité au modèle, le copiste se révèle par une certaine application

qui durcit les contours et découpe les silhouettes sur une neige d'une blancheur trop crue. Sa personnalité apparaît aussi dans la recherche de l'expression individuelle des personnages et de l'aspect anecdotique des événements. On a souvent vu dans le **Massacre des Innocents** de Bruegel une allusion aux répressions des troubles dans les Pays-Bas par les troupes espagnoles, bien que l'exemplaire daté (Vienne, 1566), soit antérieur à l'arrivée du duc d'Albe.

La peinture est à l'huile, sa structure est simple, généralement une seule couche appliquée sur une préparation assez mince, composée de craie et de colle animale. Son état général est bon; elle présente quelques soulèvements, peu d'usure sauf au voisinage du joint inférieur et quelques petites

lacunes localisées principalement dans la même région. Aux restaurations des joints, assombries, qui coupent la composition d'horizontales brun sale s'ajoute la marbrure brune du vernis altéré qui « chauffe » irrégulièrement les blancs, efface les nuances ocrées des traces de pas dans la neige et altère la gamme des couleurs.

Le support est un panneau de chêne de 120,5 x 168 cm, constitué de cinq planches horizontales d'environ 1 cm d'épaisseur, dont les joints ont été recollés et soutenus par des taquets dorsaux. A l'arrivée dans l'atelier, les deux planches du bas étaient gauchies et présentaient une déformation maximale au voisinage du joint inférieur, ouvert sur plus de 82 cm et dont les restaurations antérieures présentaient quelques lacunes, une certaine mobi-

P. Brueghel le Jeune, **Le Massacre des Innocents** (copie d'après P. Bruegel l'Ancien), signé et daté 160(4 ?), après traitement. Bruxelles, Musées royaux des Beaux-Arts.

Détails du **Massacre des Innocents** après traitement. La construction picturale se révèle plus dure et plus appliquée que chez le père. Dans le paysage, le fils se libère davantage de la contrainte de l'original.



lité et quelques discontinuités de plan. C'est la réparation de ces défauts du joint inférieur et la stabilisation du support pour arrêter la formation de nouveaux dégâts à la peinture qui ont justifié le traitement de l'œuvre.

TRAITEMENT

Après réparation du panneau et masticage des lacunes, le nettoyage général fut réalisé à l'essence de térébenthine après gonflement des vernis à l'aspic. On rétablit ainsi l'équilibre pictural sans dévernissage total, de manière à réserver une couche de sécurité particulièrement indispensable pour cette œuvre dominée par le blanc cru de la neige.

La retouche des joints, exécutée à la détrempe, couverte d'une mince couche à l'huile maigre, rétablit l'unité générale de l'œuvre.





Les Madones Célèbres

de Bruxelles



par Maurice DEJONGHE,
S.M.M.

« LA COUR DE MARIE »

Récemment Pierre GIRAUD nous racontait l'histoire de l'église Sainte-Marie de Schaerbeek (1). Ce n'est pas sans une signification symbolique que ce magnifique édifice romano-byzantin, avec son admirable coupole, se dresse place de la Reine, aux débouchés de la rue Royale et de la rue Royale Sainte-Marie. En effet, plus d'un auteur ancien s'est plu à donner à notre capitale le titre de « Cour de Marie » (2). L'histoire prouve que le culte de la Vierge y a été particulièrement florissant et que la confiance en la royauté bienfaisante de Marie a été, au cours des siècles, profondément ancrée dans le cœur de notre peuple. En 1861, l'abbé J. Desmet écrivait : « Bruxelles conserve un si grand nom-

bre de statues et d'images miraculeuses de la Sainte Vierge et un si grand nombre de monuments et de sanctuaires qui lui sont dédiés qu'il serait difficile d'en donner le chiffre exact » (3).

De Staercke ne se contente pas d'une généralité aussi facile qu'insignifiante. Il note : « Bruxelles compte vingt-deux églises consacrées à la Sainte Vierge et dix-sept autres possèdent une ancienne statue de Marie. Cette circonstance donna lieu, en 1942, à une initiative merveilleuse autant que hardie : trente journées de prières exercées en commun (chapelet ininterrompu), chaque jour dans une église détentrice d'une Madone, chacune de ces églises servant de relais à la dévotion de la cité...

Le cycle itinérant était parti de l'église Saint-Nicolas, et, après avoir égrené le long chapelet des églises évocatrices de tant de souvenirs mariaux, il se termina en la collégiale des Saints Michel et Gudule, près de Notre-Dame de la Délivrance, devant le maître-autel au-dessus duquel la Madone de la Paix, amenée de l'église Saint-Nicolas avait été hissée » (4).

Il est hors de doute que ces journées constituent un des plus émouvants souvenirs de la seconde occupation allemande. On peut seulement se demander s'il ne serait pas utile de les organiser plus souvent, aussi en temps de paix. On pourrait le faire au mois de mai et y joindre la visite guidée, comme cela se pratique à Rome, où l'on évoque, à cette occasion, l'histoire du sanctuaire visité.

NOTRE-DAME DE LA PAIX A SAINT-NICOLAS

Ce fut surtout Notre-Dame de la Paix qui fut à l'honneur en ces journées mémorables dont nous venons de parler. De Staercke note très exactement que « Notre-Dame de la Paix à Bruxelles est la Madone communale, la plus voisine de l'Hôtel de Ville ». Cette dévotion remonte à ce XII^e siècle qui vit un si bel épanouissement du culte marial. En 1131, peu après son élection, le pape Innocent II en personne était venu à Bruxelles pour consacrer à Marie l'église de l'hôpital Saint-Jean (5).

L'église primitive de Notre-Dame de la Chapelle, érigée par Godefroid le Barbu, fut consacrée en 1135. En 1152, l'église Saint-Nicolas, toute nouvelle aussi, devint le théâtre de tant de

miracles, dus à l'intercession de la Mère de Dieu, que « depuis le temps des apôtres on n'avait pas vu tant et de si grands prodiges s'accomplir en si peu de temps » (6).

En cette année, en effet, les moines d'Afflighem, qui desservaient depuis 1092 la chapelle mariale de Basse-Wavre, avaient décidé de remplacer la célèbre châsse par une plus grande pour y renfermer l'originale avec les saintes reliques que leur avait laissées le pieux duc Godefroid. Ils portèrent la sainte châsse à Bruxelles dans le but de la confier à un habile orfèvre. En attendant, ils l'avaient exposée en l'église Saint-Nicolas.

Aussitôt, les prodiges s'y opérèrent : les aveugles recouvraient la vue, les sourds l'ouïe, les estropiés l'usage de leurs membres. La rumeur de ces faits

En page de gauche : Notre-Dame de Bon Secours. Ci-dessus : Notre-Dame de la Paix (Eglise Saint-Nicolas).

s'étant répandue dans les alentours, on accourut de toutes parts, même de régions très éloignées.

Parmi les nombreux bienfaits attribués à Notre-Dame, il faut signaler cependant celui d'avoir réconcilié un grand nombre de personnes, dont on savait qu'elles vivaient en inimitié. Cette particularité explique le vocable de Notre-Dame de la Paix, à Bruxelles, et celui de Notre-Dame de Paix et de Concorde, en usage à Basse-Wavre.

Tout cela se passait entre Pâques et la Nativité de Saint Jean-Baptiste de l'année 1152. Lorsque les moines d'Afflighem vinrent réclamer la châsse miraculeuse, on comprend que les



Notre-Dame de la Délivrance (Cathédrale Saint-Michel).

Bruxellois s'opposèrent à ce qu'on leur enlevât un si précieux dépôt. L'Abbé d'Affligem ne parvint à enlever la châsse, qu'après avoir promis que les Bruxellois auraient le privilège de vénérer chaque année le miraculeux reliquaire en l'église Saint-Nicolas.

Dès l'année suivante, une confrérie fut constituée sous le titre de Notre-Dame de la Paix — sans conteste la plus ancienne confrérie de Bruxelles — dont les membres avaient la charge d'organiser la translation annuelle de la châsse de Basse-Wavre.

Bien que « l'Arche d'Alliance », comme on appelait la châsse, eût quitté l'église Saint-Nicolas, la Sainte Vierge n'en continua pas moins, durant toute cette année, à prodiguer ses bienfaits en ce sanctuaire privilégié. Ce n'est cependant qu'en 1485 qu'on inaugura en l'église Saint-Nicolas une statue de Notre-Dame de la Paix.

Cette statue fut brisée et brûlée par les Gueux, le 3 mars 1584. Elle fut remplacée, après les troubles, par la statue actuelle. En 1625, la pieuse Infante Isabelle fit placer sur la façade de la « Maison du Roi », face à l'hôtel de ville, l'inscription suivante, invitant les Bruxellois à recourir à l'intervention de Notre-Dame de la Paix : « A PESTE, FAME ET BELLO, LIBERANOS, MARIA PACIS » (« De la peste, de la faim et de la guerre, libérez nous, Marie de la Paix ») (7). Cette même inscription se lit au plafond du grand palier de l'escalier d'honneur de l'hôtel de ville. Elle y fut apportée par le comte J. de Lalaing, qui exécuta, en 1893, les peintures de cet escalier (8).

La statue échappa, intacte, au bombardement de Bruxelles par le maréchal de Villeroi, en 1695, de même qu'à la chute du beffroi en 1714 et aux destructions de la révolution à la fin du XVIII^e siècle.

Il est peut-être des statues plus intéressantes du point de vue artistique, mais le calme et la douceur du visage de cette Madone font comprendre l'im-

Notre-Dame de Laeken.

pression qu'elle a produite sur le peuple qui depuis des siècles l'invoque sous le vocable de Notre-Dame de la Paix. Dom Renier PODEVIJN réclame pour Bruxelles l'honneur d'avoir inauguré ce beau vocable que Benoît XV a ajouté aux litanies de la Sainte Vierge (9).

Ce fut le même pape qui fit remettre à la Madone de Saint-Nicolas et à son divin Enfant les couronnes d'or par l'entremise du cardinal Mercier. La cérémonie inoubliable de ce couronnement eut lieu, le 11 septembre 1921, à l'issue d'un congrès marial national, resté célèbre dans les annales du culte de la Vierge.

NOTRE-DAME DE LA CHAPELLE

A l'origine de l'église Notre-Dame de la Chapelle, au quartier populaire de la rue Haute, on trouve une humble chapelle, érigée en 1134 par Godefroid le Barbu, près d'une des sept portes de l'ancienne ville, la « Steenpoorte ». Cet oratoire fut dédié dès le début à Notre-Dame : on y vénérât une statue de Notre-Dame de Grâce (10).

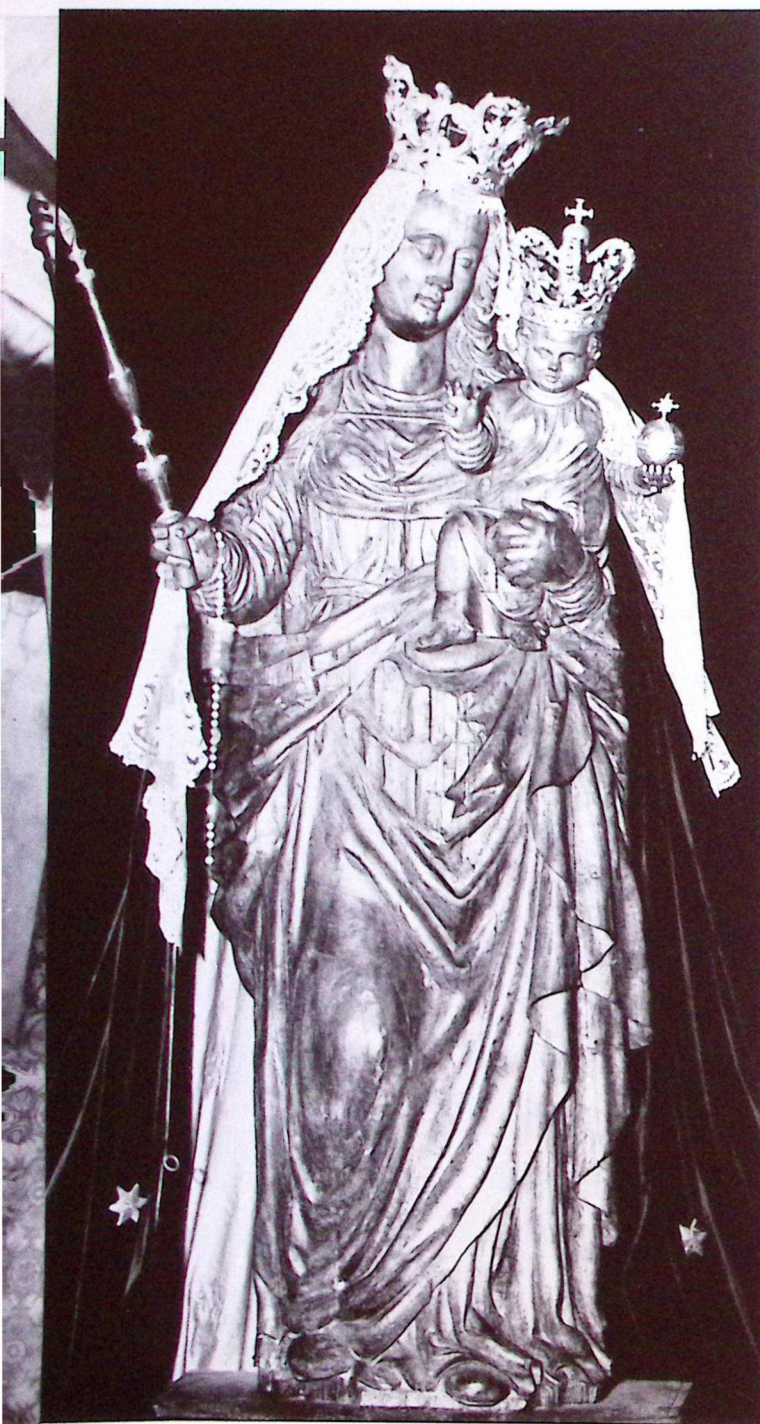
La chapelle se transforma et s'agrandit parallèlement à l'agrandissement de la ville, devint église paroissiale en 1210 et obtint sa forme actuelle, du premier quart du XV^e au début du XVI^e siècle. Le clocher ne date que de 1708.

Le culte original de Notre-Dame de Grâce resta vivace au cours des siècles. Cette Madone était particulièrement vénérée par les dentellières bruxelloises qui lui avaient donné le titre de Notre-Dame de Milan pour marquer leurs rapports avec les dentellières de Milan.

Les annales nous racontent qu'en 1716, ces braves filles offrirent une magnifique dentelle à cette Vierge, à l'occasion de la visite de l'évêque Adolphe Philippe d'Alsace de Boussu qui était originaire de la paroisse de la Chapelle (11).

Le culte de Notre-Dame de Grâce s'éclipsa lors de la révolution de la





Notre-Dame de Miséricorde (Eglise Notre-Dame de la Chapelle).

fin du XVIII^e siècle. Il ne tarda pas à être remplacé par un culte plus fervent encore qui dure toujours de nos jours. En effet, en 1804, l'église de la Chapelle obtint la célèbre image de Notre-Dame de Miséricorde. Œuvre d'art flamand du XVI^e siècle, cette statue était reconnue comme miraculeuse depuis le XVII^e siècle. Elle appartenait alors aux Jésuites.

L'épisode qui l'avait rendue fameuse prend aux regards de la critique moderne les allures d'une délicieuse légende. Et pourtant, il est daté : il se place en 1629 ; son témoin est une des personnalités les plus marquantes de cette époque et il nous est présenté comme historique par le Père de Moreau, un de nos plus sérieux historiens. Cet auteur écrivait : « Le Père François Coster, un des plus ardents propagateurs de la dévotion à Marie, célébrait la messe et entendait les confessions dans la chapelle Saint-Christophe, aujourd'hui démolie. Un jour, un malheureux vint lui confesser qu'il avait conclu un pacte avec le diable. Coster l'engagea à prier de tout son cœur la Vierge et lui montra sa statue. Puis il célébra la messe. Or après la consécration, une grosse araignée descendit sur l'autel et y laissa tomber un papier... le pacte du pénitent avec le diable. Ce prodige aussitôt divulgué fit l'objet d'une enquête à la demande des Archiducs ». (12).

En 1804, la statue dont il s'agit, vénérée sous le titre de Notre-Dame de Miséricorde, fut transférée en l'église Notre-Dame de la Chapelle. C'est là qu'elle fut solennellement couronnée, le 25 mai 1843, par le cardinal Sterckx, en présence du Nonce, Mgr. Pecci, le futur Léon XIII, du roi Léopold I^{er}, de la reine Louise-Marie, du duc de Brabant (Léopold II) et d'une foule innombrable de fidèles.

EVENTAIL DE MADONES BRUXELLOISES

L'origine du sanctuaire de **Notre-Dame de Laeken**, dite « Consolatrice des Affligés », se perd dans la nuit des

Notre-Dame du Bon Succès (Eglise Notre-Dame du Finistère).

temps : la légende la place vers l'année 900. L'église primitive fut plusieurs fois reconstruite. Un tableau de Van der Horst, conservé à la Maison du Roi, nous la montre telle qu'elle était au XVII^e siècle. On y voit la procession mémorable qui reconduisit la statue miraculeuse à Laeken après un séjour de neuf jours en l'église du Grand-Béguinage pour une neuvaine de prières organisée d'après le désir exprimé par l'archiduc Albert peu avant de mourir.

L'archiduchesse Isabelle fit aménager « l'Avenue de la Reine » pour faciliter l'accès à ce fameux sanctuaire. Un manuscrit, conservé à la Bibliothèque de Bourgogne, à Bruxelles, rapporte la visite du colonel Duplessis à la capitale, en 1650. Le colonel y parle de « cette large avenue qui mène à l'église Notre-Dame du Lac, où l'on va fort souvent en dévotion et particulièrement tous les samedis ».

Suivant l'exemple d'Isabelle, notre première reine Louise-Marie alla presque tous les jours prier aux pieds de Notre-Dame de Laeken. Avant de mourir elle exprima le désir de reposer à l'ombre de ce sanctuaire. Le peuple belge la pleura comme une mère et ce fut une souscription publique qui permit à l'architecte Poelaert de construire, à la place de l'ancienne église, le grandiose monument aux allures de cathédrale, inauguré en 1872 en présence de Léopold II.

La belle statue de Notre-Dame de Laeken date du XIII^e siècle. Elle est en chêne polychrome. Le divin Enfant qu'elle porte sur le bras tient un oiseau à la main. Cette vénérable Madone fut couronnée, le 17 mai 1936, par le cardinal van Roey, en présence du roi Léopold III et des enfants royaux Baudouin et Joséphine-Charlotte.

D'après Mgr. Van Weddingen, « Notre-Dame de Sainte-Gudule et Notre-Dame du Chant d'Oiseaux étaient des pèlerinages belges insignes dès le XII^e siècle » (13).





La façade de l'église Notre-Dame du Finistère date du XIX^e siècle, de même que la Vierge monumentale qui l'anime.

Conventuels, rue d'Artois, où elle est vénérée depuis 1850.

C'est la Grande Gilde ou le Grand Serment des Arbalétriers qui fit construire l'église de **Notre-Dame du Sablon**. Elle était à peine achevée, quand en 1346 le magistrat, les métiers et les arbalétriers y transportèrent, en grande pompe, la statue miraculeuse qui, d'après la légende, avait été transférée d'Anvers à Bruxelles en bateau, sur l'ordre de la Vierge. La fameuse procession de l'Ommegang fut instituée pour commémorer d'année en année cette translation merveilleuse.

Avec le XV^e siècle, les récits deviennent de plus en plus nets et circonstanciés. Le début du culte de **Notre-Dame de Grâce**, à **Scheut**, nous est rapporté par le secrétaire de la ville de Bruxelles, DULLAERT, qui fit partie de la commission d'enquête concernant les faits prodigieux qui mirent toute la population en émoi.

Il s'agissait d'une menue statuette de Marie attachée à un tilleul en bordure de la route Bruxelles-Ninove. La veille de la Pentecôte de 1449, au cours de la nuit, elle se mit à briller d'une telle clarté que toute la ville de Bruxelles put en être témoin. Dès le lendemain des milliers de personnes se pressaient autour de l'image miraculeuse.

Pendant toute l'octave, les foules continuaient à affluer non seulement de Bruxelles et des provinces belges, mais même de l'étranger. Les offrandes étaient tellement importantes qu'au bout de quelques mois on put commencer à construire une belle chapelle. La première pierre en fut posée, le 21 février 1450, par le jeune comte de Charolais, qui devait devenir duc de Bourgogne sous le nom de Charles le Téméraire. La consécration de ce nouveau sanctuaire eut lieu le 8 septembre 1455 par l'évêque auxiliaire de Liège, délégué par l'évêque de Cambrai.

Desservi par les Chartreux jusqu'à la Révolution française, le vénérable sanctuaire restauré et agrandi a trouvé dans les Pères de Scheut de nouveaux et zélés gardiens depuis 1861.

La Madone de Sainte-Gudule s'appelait la « Grande Vierge ». Lorsqu'en 1362, s'établit la Confrérie de l'Assomption, les confrères prennent la Grande Vierge comme Patronne. L'archiduc Léopold d'Autriche l'invoque au siège de Cambrai, en 1649, et lui attribue le succès de ses armes. Depuis lors on la vénère sous le titre de Notre-Dame de la Délivrance. Ce fut le même archiduc qui posa la première pierre de la spacieuse chapelle de Notre-Dame de la Délivrance qui est parallèle à la chapelle du Saint-Sacrement du Miracle. Cette chapelle mariale est toute tapissée de plaques de marbre exprimant la reconnaissance des fidèles à Notre-

Dame de Lourdes, vénérée ici depuis 1877.

Le titre de « **Notre-Dame du Chant d'Oiseaux** » rappelle son origine sylvestre. Selon la tradition, en effet, ce vocable aurait été donné originairement à une humble statuette de Marie, accrochée à un hêtre magnifique, séjour favori d'un grand nombre d'oiseaux. L'arbre se serait trouvé à l'emplacement actuel de la Bourse. Au début du XIII^e siècle, on y construisit une chapelle qui fut détruite par les iconoclastes en 1566. A cette époque on y trouve déjà la statue actuelle qu'on réussit à sauver de la destruction et qui, après maintes péripéties, fut accueillie dans l'église des P.P.

Une Vierge en Majesté, œuvre du sculpteur Lacroix, somme l'entrée de l'église Saint-Nicolas.

La statuette originale est perdue; on en conserve une réplique non seulement à Scheut, mais aussi en l'église des Minimes.

L'accueillante Madone de la rue Neuve, **Notre-Dame du Bon Succès**, en l'église du Finistère, nous vint d'Ecosse, où elle échappa à la destruction des iconoclastes. La tradition rapporte qu'elle aurait prédit, en 1520, au dernier évêque catholique d'Aberdeen l'apostasie de son pays. Elle trône, à Bruxelles, depuis le 3 mai 1626, date de son inauguration solennelle.

Terminons notre pieuse visite auprès de **Notre-Dame de Bon Secours**, rue Marché aux Charbons. Inaugurée en 1628, cette Madone était particulièrement vénérée le samedi. Wichmans, qui assista au début de ce culte, nous témoigne que, les samedis, les rues environnantes étaient noires de monde et qu'il fallait célébrer des messes jusqu'à midi pour satisfaire à la dévotion des pèlerins. Il ajoute : « Cela arrive surtout le samedi, bien que chaque jour on puisse compter plusieurs milliers de visiteurs » (14).

Il faudrait parler encore de la « **Vierge Noire** » de l'église Sainte-Catherine, de **Notre-Dame de Lorette**, à l'église des Minimes, de **Notre-Dame au Rouge**, également en l'église de Bon Secours; il faudrait retracer l'histoire de la célèbre chapelle de **Notre-Dame du Rosaire** qui se dressait jadis sur l'actuelle Place de la Monnaie et fut démolie en 1797 par les révolutionnaires français mais l'aperçu panoramique d'aujourd'hui suffit à prouver que la capitale mérite le nom de « **Cour de Marie** » que les anciens lui donnaient. Ayons soin de conserver ce précieux héritage; il ne s'agit pas seulement d'une richesse folklorique, mais d'un témoignage de mille ans d'histoire et d'un gage de bonheur. Comme le confirmait le sénateur Joseph HANQUET : « Chez nous, la Vierge a été le rempart, la gardienne du peuple le plus libre qui soit » (15).

(1) Pierre GIRAUD, L'église Sainte-Marie à Schaerbeek, dans « Brabant », 1969, n° 1, 34-36.

(2) J. DESMET, Manuel historique du culte

de la Très Sainte Vierge, Bruges, Vandecasteele, 1861, 244.

(3) Même ouvrage, 243.

(4) A. E. DE STAERCKE, Notre-Dame des Belges, Traditions et Folklore du culte marial en Belgique, Bruxelles, 1954, 127.

(5) Aug. WICHMANS, Brabantia Mariana, Anvers, Cnobbaert, 1632, 306-308; L. HYMAN, Bruxelles à travers les âges, Bruxelles, 1882, 332.

(6) Chronique d'Afflighem, Migne, P.L., Vol. CLX, p. 284, Anno 1152; Ad. GITS, Précis historique de Notre-Dame de Basse-Wavre, Edition nouvelle, Basse-Wavre, 1947, 17.

(7) Andrée BRUNARD, Souvenirs espagnols à Bruxelles, art. dans « La Huella de Espana en Belgica y Luxemburgo », Madrid, s.d., XV.

(8) L'Hôtel de Ville de Bruxelles, art. dans « Brabant », 1969, n° 1, 40.

(9) R. Podevijn, O.S.B., O. L. Vrouw van Vrede in de Sint-Niklaaskerk te Brussel, dans « Handelingen van het Vlaamsch Maria-Congres te

Brussel, 8-11 sept. 1921 », tome II, 151-160.

(10) WICHMANS, Op. c., 306-308; HYMAN, Op.c., 62 et 332; R.M. BOECKX, Notre-Dame de la Chapelle, Histoire de la paroisse et de l'église, Bruxelles, Bulens, 1928.

(11) Annales de la Société Royale d'Archéologie de Bruxelles, 1947, tome 47, 191.

(12) E. de Moreau, S.J., Le Culte marial en Belgique, art. dans l'ouvrage collectif « MARIJA » sous la direction du P. du Manoir, Paris, Beauchesne, tome IV, 1956, 507-508. On trouve une description plus détaillée dans l'intéressante plaquette : « Manuel de la Confrérie de la Très Sainte Vierge Marie sous le titre de Mère de Miséricorde », Bruxelles, Vromant, 1875.

(13) Mgr. A. Van Weddingen, Notre-Dame de Montaigu, Bruxelles, Société Belge de Librairie, 1889, Préface.

(14) Ouvrage cité, p. 122.

(15) Revue « Médiatrice et Reine », Louvain, 1948, 87.





L'autoroute Bruxelles-Nivelles

une révolution
sans tapage

par André HUSTIN

NOTRE époque est pleine de paradoxes. Plus vieillit, par exemple, le directeur général des Ponts et Chaussées, plus rajeunit sa conception du trafic routier. En effet, lorsque M. Hondemarcq commençait dans les années 50 à défendre son projet de Ring de Bruxelles (si lent à se réaliser), il laissait prudemment supposer qu'en 1980, la circula-

tion des véhicules en Belgique pourrait atteindre le nombre énorme de 2,8 millions. Dix ans plus tard, le haut fonctionnaire envisageait pour 1980 un parc d'environ 3,3 millions de véhicules.

Or, en 1969, assistant à Bouillon au douzième congrès belge de la route, M. Hondemarcq n'émit aucune réserve lorsque fut avancé pour 1980 le nombre de quatre millions de véhicules. L'Administration fait valoir déjà que la limite de motorisation pour laquelle le projet de réseau futur est conçu est de 1 véhicule pour 2 habitants, soit un parc de 5 millions de véhicules pour 10 millions d'habitants. On voit ce que cela pourrait donner, lors d'un 15 août, à supposer que 500.000 véhicules (**un sur dix**) roulent sur les 1.500 kilomètres d'autoroutes : cela représente 333 voitures au kilomètre ou 55 par bande de roulement sur une route à 6 bandes. Elles occuperaient environ 220 mètres sur 1.000, l'espace restant, soit 780, devant être divisé par 55 ce qui donne environ **une voiture tous les douze mètres**.

Dans l'optique de l'Europe nouvelle, à l'heure où les organisations internationales s'emploient à resserrer les

liens économiques entre les différents pays et à supprimer les entraves au commerce il s'avère, évidemment, indispensable de doter l'Europe d'un réseau international d'autoroutes cohérent. Cette collaboration s'est concrétisée dans la Déclaration sur la construction des Grandes Routes de Trafic International signée à Genève le 16 septembre 1950 et remise à jour en janvier 1961.

C'est dans ce contexte que s'inscrit l'autoroute Bruxelles-Paris désignée entre Bruxelles et Comblès par le signe E-10. Sur quelques dizaines de kilomètres cependant, dans le Hainaut, cette autoroute rejoindra le tracé de l'autoroute de Wallonie (E-41). La section française Comblès-frontière belge (A2 en France) est à exécuter au titre du V^e plan dont les « principales opérations » étaient prévues entre 1966 et 1970. Au nord de Bruxelles, la même autoroute E-10 se prolonge jusqu'à Amsterdam. Elle fait partie de l'étoile d'autoroutes préconisée par un colonel du Génie, Pierre Van Deuren, en... 1934 !

Le nombre de voies de circulation est calculé à partir des comptages périodiques effectués sur les différentes

1. Départ actuel (provisoire) de l'autoroute Bruxelles-Paris à Drogenbos.
2. Chaussée provisoire amenant le trafic automobile du pont de Paepsem (Anderlecht) vers l'autoroute.
3. Franchissement de la chaussée de raccordement provisoire au-dessus du chemin de fer Bruxelles-Mons.
4. Tours de la centrale électrique en bordure de la chaussée provisoire (Paepsem-autoroute).
5. Enorme échangeur de circulation à réaliser en 1971 au croisement de la section d'autoroute Bruxelles-Drogenbos (non construite) et du Ring de Bruxelles (non construit).
6. Raccord définitif de l'autoroute de Paris à réaliser en 1971 entre l'échangeur de Forest et l'avenue de l'Armée britannique.
7. Croisement du Ring avec le chemin de fer Bruxelles-Mons (pont à construire entre 1970 et 1972).

routes du réseau existant. Le calcul du nombre de voies nécessaires est déterminé de la manière suivante : il est supposé que vers l'an 2.000, lorsque la saturation des routes coupées par une autoroute sera atteinte, le surplus de circulation devra s'écouler par l'autoroute dans les directions déterminées par les comptages. Connaissant la capacité admissible des voies de circulation d'autoroute et le nombre horaire de véhicules qui doit emprunter l'autoroute au moment de la saturation, le nombre des voies de circulation est ainsi défini : c'est du moins l'explication qu'en donnent les spécialistes.

Pour l'autoroute E-10, sur le trajet Bruxelles-Nivelles qui concerne le Brabant, les calculs ont fourni pour résultat le nombre : huit. C'est pourquoi l'autoroute en question comportera partout la possibilité d'être dotée de deux fois quatre bandes de roulement,

même si, dans les débuts, on n'en comptera que deux fois trois.

LA LOI DES ARBRES

Quand passera-t-on de 2×3 à 2×4 bandes ?

Pour fixer ce moment, il conviendra de tenir compte de l'évolution que va apporter l'autoroute dans l'habitat.

Il n'est un secret pour personne que la population de la capitale est en régression et que les communes périphériques voient, au contraire, leur population augmenter. Cette migration paraît irréversible. Pour l'arrêter, il faudrait créer, non seulement à Bruxelles mais encore dans toutes les grandes villes actuelles, des espaces non pollués de verdure et de silence. Or, ceux-ci s'accommodent mal, à première vue, aux impératifs de rentabilité des terrains et des constructions. Pourtant, il est un fait qui s'impose

de plus en plus. Malgré le coût des transports, un nombre important de citoyens préfèrent s'évader vers les banlieues vertes. C'est la loi des arbres. Elle frappe durement les édiles qui la comprennent trop tard.

L'autoroute Bruxelles-Nivelles va ouvrir la barrière qui arrêta encore certains et les empêcha d'aller s'installer à Beersel, Hal, Wauthier-Braine, Ittre, voire même Arquennes ou Ronquières. Ces disponibilités nouvelles augmenteront à mesure que croîtra la motorisation. Or, celle-ci est en corrélation avec le revenu national par habitant, suivant une loi commune à tous les pays, quel que soit leur degré de motorisation. L'autoroute E-10 aura donc pour effet quasi inévitable de décentraliser l'habitat, le commerce et l'industrie.

Elle est, en soi, sans referendum et sans grand tapage, une révolution. L'importance de cette révolution nous

est connue déjà depuis les consuls Apius et Flaminius. Mais la vitesse et le nombre accroissent l'effervescence. Ce qui n'est qu'une autoroute aujourd'hui ne deviendra-t-il pas dans cinquante ans le boulevard central de Belgicapolis ? On y aura ajouté, entre-temps, un métro sur coussin d'air joignant Charleroi à Anvers en vingt minutes, y compris l'arrêt à Bruxelles Centrale.

L'ELOIGNEMENT DES CAMIONS LOURDS

Pour l'instant, le phénomène centrifuge évoque des déménagements vers la banlieue et une fuite dominicale vers les grands bois et les campagnes. Il ne faut pas dans l'immédiat exagérer les conséquences. La capitale n'en sera pas vidée pour autant. Les avantages de la concentration qu'elle offre des lieux de travail et des lieux de loisir continueront à lui garantir une

population dense. Le progrès exigera, par conséquent, que « le grand carrefour européen de Bruxelles » soit doté d'équipements ad hoc. L'Administration des Ponts et Chaussées y pense beaucoup.

Elle envisage, en effet, de créer sur la nouvelle autoroute E-10 (dans sa partie septentrionale) une gare routière et ferroviaire d'échange et de distribution locale de marchandises.

Cette gare routière s'établirait à proximité de la gare de formation de Schaerbeek et serait articulée sur l'autoroute Bruxelles-Malines-Anvers, le Ring, le canal et les voies ferrées, à proximité du marché couvert et de la halle aux producteurs de la Ville de Bruxelles. Ce relais serait desservi aussi par le métro.

Nous savons bien qu'une idée gagne toujours à naître dans un cerveau autorisé. Mais nous est-il interdit de croire que pareil dispositif devrait exis-

ter aussi au sud de Bruxelles ?

Une gare routière ne pourrait-elle être établie le long de la « Grote Baan » joignant Drogenbos à Calevoet ? Elle aussi voisinerait avec le Ring et le chemin de fer. Elle aussi éviterait l'envahissement de la capitale par les camions lourds. (On sait qu'à Paris, la gare routière installée sur l'autoroute Paris-Lille permet aux camionnettes prestes des spécialistes de relayer utilement dans la ville les transports assurés à l'extérieur par les grands camions internationaux).

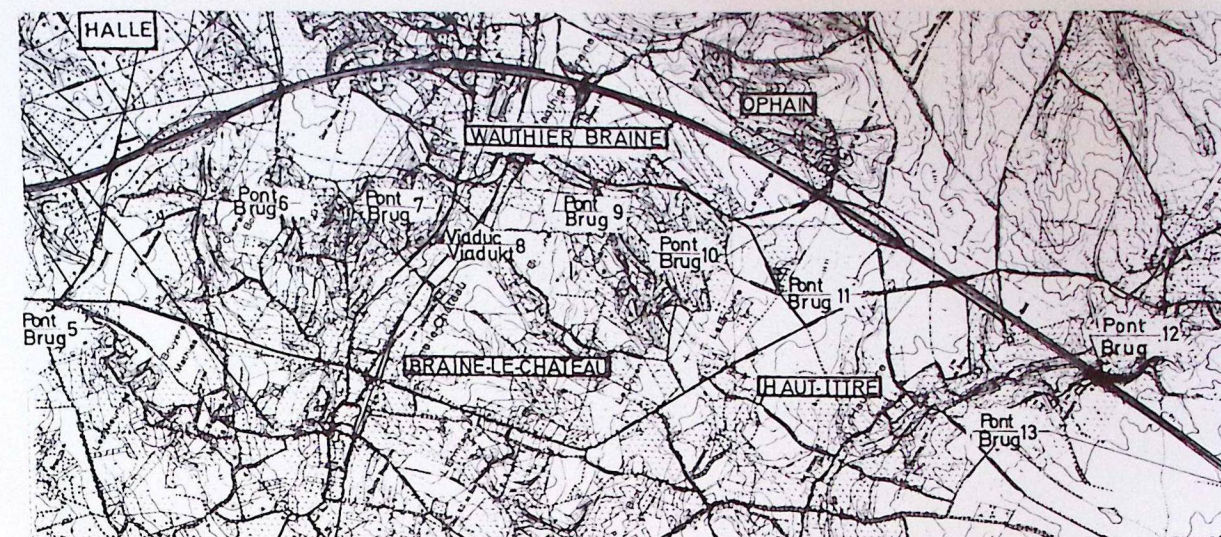
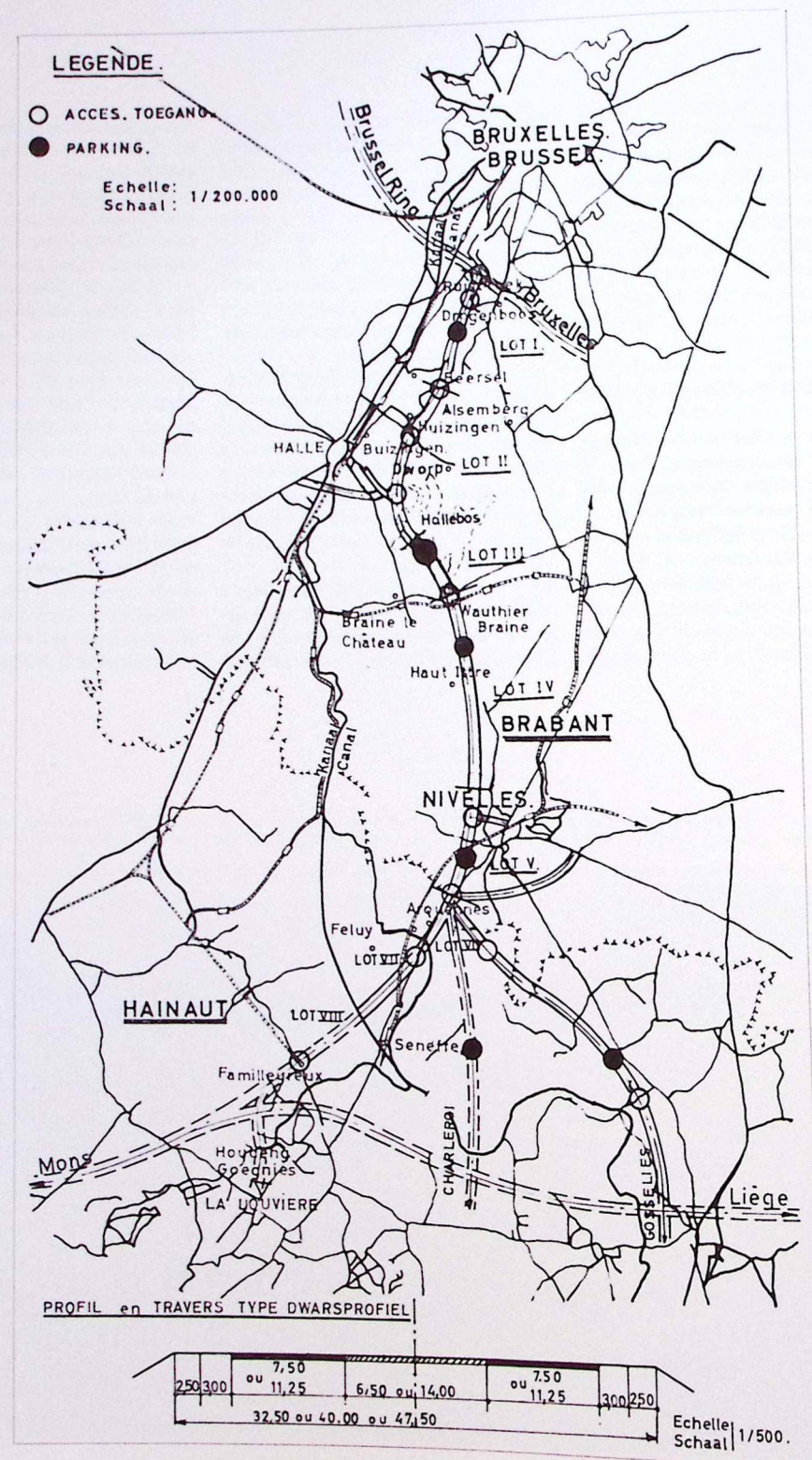
L'arrêt des Diesel les plus lourds au sud de Bruxelles n'aurait d'ailleurs rien de formel. Au contraire, une autoroute industrielle qui partira du Ring permettra aux transports lourds de desservir directement la zone portuaire et industrielle sans devoir nécessairement encombrer les itinéraires de pénétration ordinaires. C'est pourquoi le Service de Bruxelles-Capitale a pré-

Au-delà du hameau de Essenbeek, E-10 traverse le merveilleux bois de Hal, bordé de pâquerettes, de grandes digitales et d'ombellifères variées. Au sommet de la côte, le pont 5 ne sera accessible qu'à la circulation locale. Les gardes des eaux et forêts y sont très vigilants, comme de juste.



A l'est, en bordure d'autoroute, empiétant sur le bois de Hal, ce petit « cañon du Colorado » prend des tons cuivrés sous le soleil.

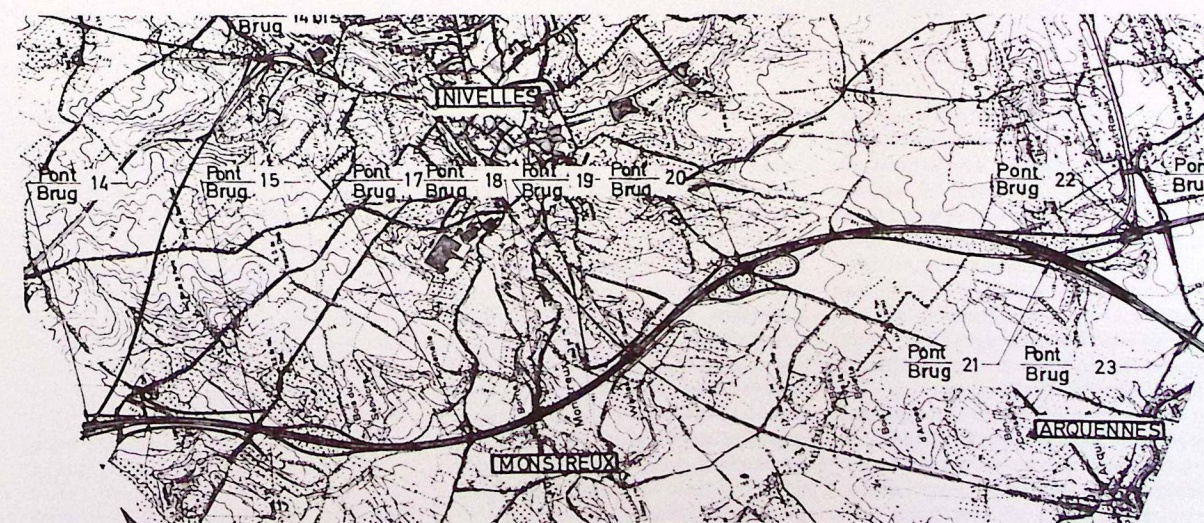




vu une autoroute industrielle à Anderlecht et Molenbeek le long du canal Charleroi-Bruxelles-Rupel. Mais ne serait-il pas regrettable que, faute de gare routière sud, les camions lourds venant de France, de Charleroi, du bassin du Centre ou du Borinage ne soient obligés d'encombrer cette autoroute industrielle — ou beaucoup d'autres voies — pour atteindre les gares

de T.R.I. de Schaerbeek ou de Tour et Taxis ? Les questions linguistiques n'ont rien à voir là dedans. Mais que penserait-on si le sud de Bruxelles était privé de gare routière alors qu'il y en aurait deux pour la zone nord de la capitale ? Encore les conducteurs des Transports Routiers Internationaux arrivant le soir, ou la nuit, devraient-ils trouver

près du pont 2H (comme l'Administration y songe) des douches, un restaurant (sans alcool) et un motel. Au croisement de l'autoroute et du Ring devraient logiquement être installées les régies routières qui s'occupent de l'entretien des autoroutes sud et de leur contrôle par la gendarmerie. Mais, « on n'a pas construit Rome en un jour », ne l'oublions pas.





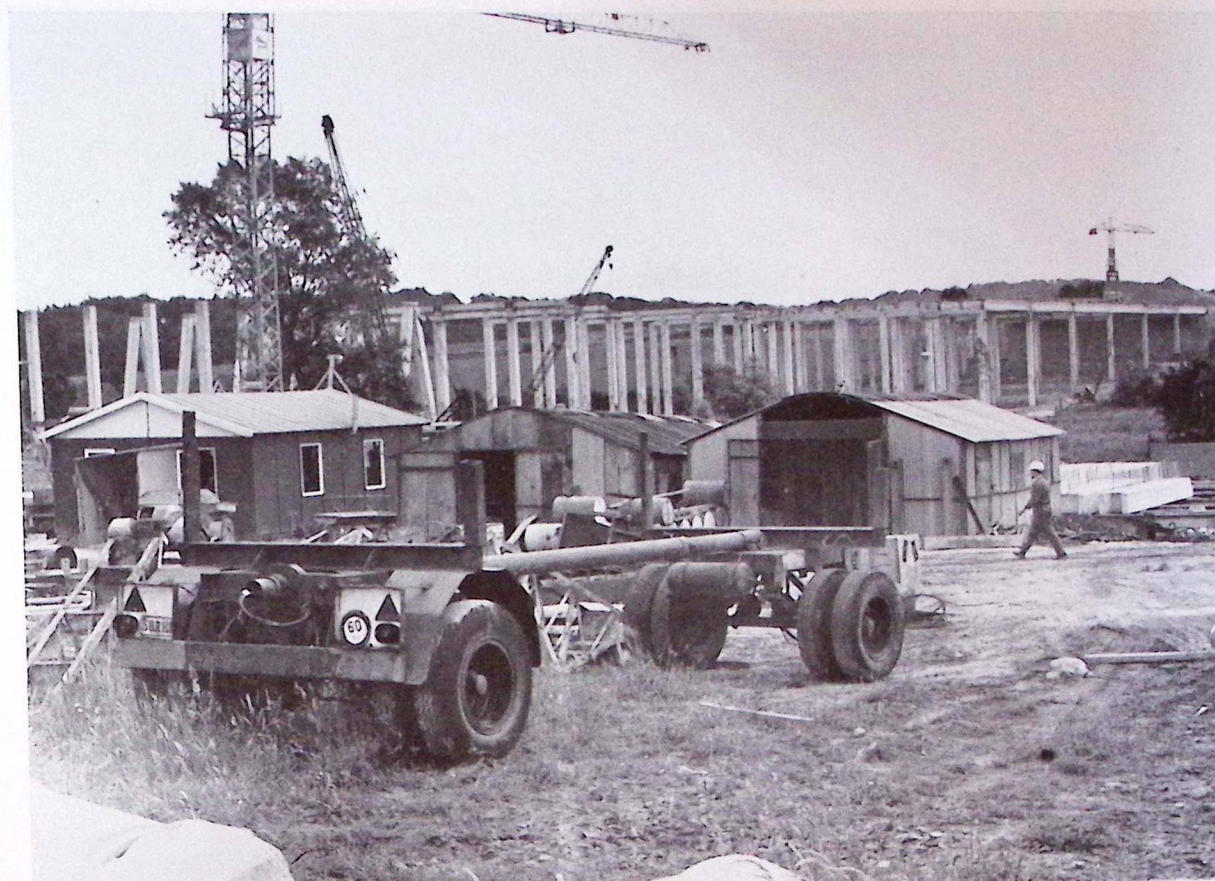
Un important drain sous la berme centrale accompagne la descente sur Wauthier-Braine. Il sera protégé contre la poussée des terres au moyen de paillons.

Comme l'indique le géographe français Sylvain Laboureur, des magasins de spécialités régionales sont envisagés en France sur les aires de service principal. Les Nivellois pourraient, eux, défendre leur « tarte à l'djotte » dans l'aire de pique-nique projetée au Bois du Sépulcre. A moins qu'ils ne revendiquent pareille disponibilité sur l'« aclot » de la ferme de Willambroux, au nord-est d'Arquennes, près du « Bon Conseil » ? On a beaucoup parlé du « premier pas vers Paris » que forme le tronçon Bruxelles-Hal et nous voyons l'influence remarquable qu'il a eue sur le domaine provincial de Huizingen.

PROCHAINS ACCES

Les étapes suivantes ne manqueront pas d'intérêt non plus. Dans quel ordre ces étapes se présenteront-elles ? Voici les dates-jalons fournies par le département des Travaux Publics. **Novembre 1969** : fin de l'opération « revêtement » entre Hal et Wauthier-Braine (5.844 mètres). A partir de ce moment, les automobilistes auront accès au bois de Hal où est prévue une zone de repos et de pique-nique. Ils pourront aussi descendre dans la vallée du Hain à **Wauthier-Braine**, en utilisant les dessertes locales.

Août 1970 : à ce moment les terrassements doivent être terminés jusqu'à Nivelles et le grand viaduc de Wauthier-Braine se termine (il a 595 mètres de long). Ceci ne modifie pas encore le nombre de kilomètres d'autoroute ouverts à la circulation. Mais une nouvelle avance importante va pouvoir s'effectuer, si des coupures ne sont pas opérées dans les crédits. **Novembre 1970** : fin des revêtements entre Wauthier-Braine et Nivelles (11.148 mètres) : c'est la percée jusqu'à Monstreux avec une entrée améliorée de Nivelles, et un accès sur la nationale 6 Nivelles-Mons. **Décembre 1970** : achèvement du con-



Le grand viaduc de Wauthier-Braine.

tournement nord de Nivelles. Ce contournement nord est long de 2.370 mètres. Il s'amorce à Haut-Ittre et se termine à la chaussée de Bruxelles-Nivelles, à la limite de Baulers. Un pont y sera construit. **Fin 1971** : revêtements terminés entre Nivelles et Houdeng (13.658 mètres). Ceci signifie pratiquement l'ouverture de Bruxelles-Mons par l'autoroute de Wallonie qui prolongera Bruxelles-Houdeng. **Fin 1972** : contournement sud de Nivelles (2.400 m). Ce contournement débute au-delà de la vallée de la Thines, à Monstreux, et au-delà de la ligne de chemin de fer Nivelles-Mana-

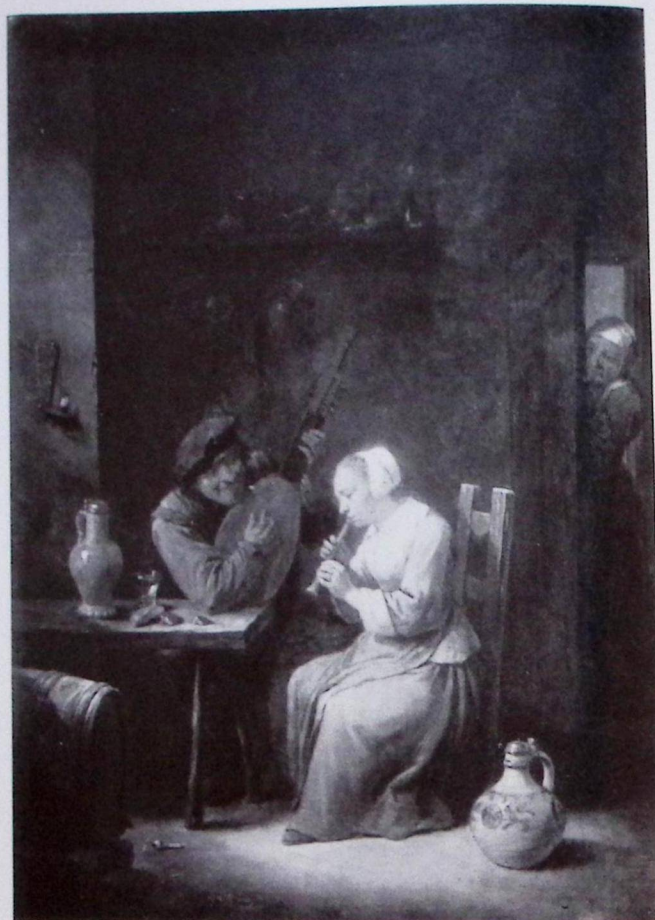
ge. Il croise successivement la route Nivelles-Charleroi et la ligne de chemin de fer Bruxelles-Charleroi (pont 20 bis). Il se raccorde ensuite à la route Nivelles-Namur à l'est du chef-lieu brabançon, non loin de l'ancien aérodrome. Ce contournement donnera un accès direct au nouveau zoning industriel de Nivelles. A l'endroit même où l'autoroute quitte le Brabant pour entrer en Hainaut, sur le territoire d'Arquennes, elle forme une gerbe de trois directions : vers Gosselies et Charleroi-est; vers Dampremy et Charleroi-ouest; vers Houdeng et Mons. A Seneffe, l'autoroute surplombera le

nouveau canal à grande section Bruxelles-Charleroi. Trois accès sont prévus là : vers Ronquières, Ecaussinnes et La Louvière. Si les terrassements sont plus importants dans la section Bruxelles-Hal, les ponts l'emportent en importance puis en nombre dans les sections suivantes. Si bien que le kilomètre d'autoroute qui coûte quelque 89 millions entre Bruxelles et Hal finit par exiger près de 100 millions à hauteur de Nivelles. Vers 1980, l'autoroute Bruxelles-Nivelles sera probablement dédoublée par une consœur : Asse-Ghlin, actuellement à l'étude.

David Teniers II

le Jeune

par C. DERIE



David Teniers II, le Jeune : « Duo » (bois, 0,32×0,25), Anvers, Musée Royal des Beaux-Arts.

Le passant, admirateur de beauté, se sentira très heureux lorsque rue Haute, arrivé à hauteur de la rue de la Porte Rouge, il pose les yeux sur la magnifique restauration de la Maison où Bruegel passa ses plus beaux moments avec Maaïke Coucke (1) et où il mourut trop jeune (40/45 ans) en 1569. Il y a lieu d'en féliciter et les promoteurs et les réalisateurs de cette œuvre.

Si, dans notre introduction, nous revenons quelque peu sur Bruegel c'est que trop souvent — et dans des ouvrages très importants — il y a eu des omissions et parfois des inexactitudes quant à la désignation et la dénomi-

nation de cette demeure, appelée « Habitation de David Teniers ». (2) Dans la troisième chapelle de l'église Notre-Dame de la Chapelle, typiquement brabançonne, une inscription indique l'emplacement exact de la sépulture de Bruegel. C'est donc aux confins des Marolles que vécut le plus truculent et aussi le plus génial de nos peintres du XVI^e siècle.

Ce philosophe, qui pensait en formes, fit dire à M. Germain Bazin, conservateur en Chef au Département des Peintures, des Dessins, de la Chalco-graphie et de la collection Edmond de Rothschild au Musée du Louvre : « Le petit nombre de tableaux conservés de

cet artiste le range parmi les peintres qui, tels Vinci, Giorgione ou Vermeer, firent de leur art une spéculation personnelle. Chose merveilleuse en cette école flamande qui produisait tant d'images en abondance pour être vendues sur place ou au-delà des frontières, chaque tableau de Bruegel est une confidence, où le peintre et l'homme se veulent inclure tout entiers; peu importe le temps qu'il faudra; et s'il est peint pour quelque client, il faut au préalable que l'intention de celui-ci se prête à la volonté de l'artiste. Bruegel est l'un de ces peintres que suffirait à faire connaître un seul de leurs tableaux, si tous les autres disparaiss-



David Teniers II, le Jeune : « Kermesse », copie ancienne (0,80×1,04), Verviers, Musée communal.

saient, rare privilège qu'il partage avec Vinci, Giorgione ou Vermeer. De tous les artistes de l'école, Bruegel est celui qui incarne le mieux le génie flamand, plus que Rubens qui donna au baroque international son expression picturale comme le Bernin le faisait pour la sculpture. »

Mais revenons à notre rue Haute et essayons de savoir comment en fin de compte la maison du coin de l'Impasse de la Porte Rouge devint la maison de Teniers.

Nous savons qu'il y eut plusieurs générations de Teniers dont le plus connu et aussi le plus ambitieux fut David Teniers II, le Jeune.

Originaire d'Ath, leur ancêtre, un mercier du nom de Taisnier, vint s'établir à Anvers, en 1558 où il mourut en 1585. David I, le plus jeune de ses fils, surnommé le Vieux, né en 1582, mourut en 1649. Celui-ci était le père de David Teniers II, né en 1610, qui mourut en 1690 survivant ainsi de 5 ans à son fils David Teniers III junior.

David Teniers II habita Bruxelles pendant plus de 40 ans, résidant alternativement dans la rue Villa Hermosa et dans la maison de la rue Haute. Il avait épousé à Anvers, le 22 juillet 1637, Anne Bruegel, petite-fille de Pierre Bruegel l'Ancien. Ils habitèrent

d'abord Anvers, mais lorsque l'archiduc Léopold-Guillaume, gouverneur des Pays-Bas, l'appela, ils s'installèrent à Bruxelles, dans la maison « Saint Guillaïn » à la Montagne de la Cour entre les rues actuelles de Ravenstein et Villa Hermosa. Anne Bruegel s'y éteignit à l'âge de 36 ans, le 11 mai 1656. (3) La pupille de P.P. Rubens ne vécut ni la gloire, ni la misère de son époux.

Si Rubens était le tuteur de Anne Bruegel, Hélène Fourment était la marraine du premier né d'Anne, c'est-à-dire David Teniers III, qui mourut en 1685 dans la maison de la rue Haute à Bruxelles où était trépassé en 1569,



son bisaïeul, Pierre Bruegel l'Ancien. En 1663, David Teniers avait atteint le sommet de la gloire. C'est le 18 décembre de cette année qu'il acheta au Comte J.B. de Brouckhoven de Bergeyck (4) époux de la veuve de Rubens, Hélène Fourment, une propriété dénommée « Hoenenhove » (5) à Perk en Brabant. Il la rebaptisa « Drij Toren » et lui conféra un tel renom que des siècles plus tard, on évoquera le souvenir de ce peintre incomparable des fêtes villageoises en méditant devant les vestiges — oh ! combien délaissés ! — de cette paisible retraite

champêtre.

Quelques années auparavant — le 13 octobre 1656 — il avait acquis le terrain occupé précédemment par les jardins et les écuries de l'hôtel Ravenstein et y avait fait édifier une somptueuse demeure.

L'archiduc d'Autriche, Léopold-Guillaume, ayant fait de Teniers son peintre attitré, le nomma conservateur et pourvoyeur de la galerie d'art de l'archiduc dans laquelle nos maîtres flamands avaient la grosse part passant de Van Eyck et Metsys à Pierre Bruegel, Rubens et Van Dyck, sans

— bien entendu — s'oublier dans ces acquisitions.

On aurait pu croire que la démission de l'Archiduc Léopold-Guillaume, comme gouverneur des Pays-Bas, en 1656, fut préjudiciable à Teniers.

Le nouveau gouverneur, don Juan d'Autriche, le confirma dans ses diverses attributions. Celui-ci alla même jusqu'à « solliciter l'honneur d'être son élève ».

Le 11 mai 1656, cinq jours après la démission de Léopold-Guillaume, Anne Bruegel part pour l'autre monde, laissant Teniers veuf avec cinq enfants.



Ayant toujours eu un ménage exemplaire, on ne pourrait lui reprocher d'oublier une épouse qui fut parfaite et de mettre une certaine hâte à se remarier, le 21 octobre de la même année, s'unissant à Isabelle de Fren, fille du secrétaire du Conseil de Brabant. Le mariage eut lieu en l'église de St-Jacques sur Coudenberg. Quatre enfants naquirent de cette union. La gloire ne cessait de monter et la faveur dont jouissait Teniers auprès de nos gouvernants eut pour effet d'attirer l'attention des hauts personnages des cours étrangères qui passèrent

par la Belgique et qui ne manquèrent pas d'aller visiter son atelier. Christine de Suède lui offrit une chaîne d'or et son portrait en médaillon (6); Condé, dont il fit le portrait; le futur Charles II, Guillaume II d'Orange, le duc d'York, le duc de Gloucester. Du fait de la grande estime que lui portait Philippe IV, roi d'Espagne, le Musée de Madrid possède pas moins de cinquante-deux œuvres de ce maître. Dans son tableau « La 4^{me} Fête du Village », nous trouvons une vue exacte de son manoir champêtre, probablement démolit au XVIII^e siècle ou

au début du XIX^e siècle. Nous le trouvons également vers la gauche de son tableau « Les Accords Flamands ». Dans le premier, on distingue nettement le rustique pavillon qui constituait l'une des entrées du domaine et est aujourd'hui l'unique vestige de la demeure... et qui menace ruine à son tour.

Dans un réduit charpenté, à l'étage de ce pavillon, l'artiste s'installait souvent pour œuvrer. La vue, qui s'étend aux environs, reflète encore des impressions que le maître a certainement dû éprouver à mainte reprise.



David Teniers II, le Jeune : « Repas de chasseurs » (toile, 0,59x0,84), Anvers, Musée Royal des Beaux-Arts.

Teniers eut malheureusement une sombre vieillesse. Isabelle de Fren mourut vers 1683. Le peintre avait 73 ans. Les enfants d'Anne Bruegel lui intentèrent un procès estimant avoir été lésés dans la succession de leur mère, qui datait de plus de 25 ans. Il leur abandonna une grande partie de ses biens, hypothéqua sa demeure du quartier Isabelle, dispersa son admirable collection de tableaux. Pour le surplus : le genre de sa peinture ne plaisait plus, la mode — comme cela arrive encore de nos jours — en était passée et il finit par devoir accepter des travaux des plus humiliants. Les ennuis avec ses enfants du premier lit s'accrochèrent et continuèrent de l'affaiblir et de le ruiner tant phy-

siquement que matériellement et ce fut le 25 avril 1690 qu'il rendit le dernier soupir dans son hôtel de la rue Terarken. Il fut enterré à Perk à côté de sa seconde épouse tout en laissant à leurs disputes les héritiers des deux lits.

Il nous reste à reconnaître que Teniers est incontestablement resté un maître et pourtant dans « Bruxelles, carrefour du monde » ces lignes de M. Albert Dasnoy :

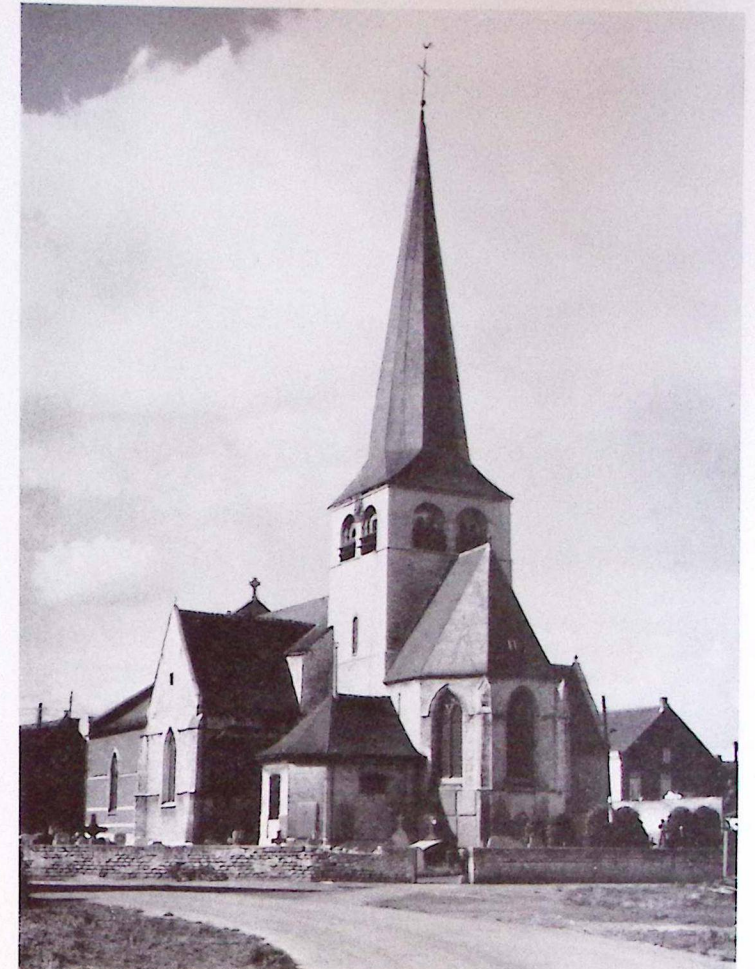
Dans notre mythologie artistique, Breughel, Jordaens et Teniers étaient devenus les interprètes de la truculence nationale, de la fameuse gaité populaire flamande, robuste, triviale, gloutonne, débraillée, ingénue. En réalité, cette œuvre plébéienne et bacchique, c'est Jordaens qui l'a

peinte. Pour Teniers, on comprend mal comment ses anecdotes villageoises étiquées, conventionnelles, ont pu lui valoir la grande réputation de barde rustique dont il a si longtemps joui. C'était à tout prendre un pauvre peintre, ou du moins l'est-il devenu à force de se répéter dans un genre dont il faisait grand commerce. Mais le Musée de Bruxelles possède de lui une nature morte fluide, délicate, pour laquelle on donnerait volontiers toutes ses kermesses. »

Nous ne pouvons pas nous rallier complètement aux paroles de cet auteur. Nous ne sommes pas les seuls à admettre que Teniers a ceci d'admirable qu'en dépit du nombre considérable de personnages animant ses Kermesses, on ne découvrira chez

Ci-contre : L'église de Perk que David Teniers le Jeune se plut à reproduire sur ses toiles et où l'artiste reposerait aux côtés de sa seconde épouse, Isabelle de Fren.
Ci-dessous : David Teniers II, le Jeune : « Cour de ferme » (toile, 0,56x0,79), Anvers, Musée Royal des Beaux-Arts.

aucun d'eux une attitude, un geste, une action qui ne soient pas naturels. On les voit non seulement danser, boire, se battre, vaciller, mais on les « entend » raisonner, se disputer, poliquer, rire, chanter, brailler. Chacun des sujets est portraituré avec la même vérité au moral qu'au physique. A la fête du village, le paysan aisé ne danse pas comme le garçon de ferme et il n'est jusqu'au maître d'école qui ne rie à sa façon. Teniers a une personnalité si accusée, même dans les moindres détails que Greuze disait : « Montrez-moi une pipe peinte et je vous dirai si elle appartient à une figure de Teniers. » (7)
Et Greuze n'était pourtant pas le premier venu...



(1) Voir Revue Brabant n° 6 - juin 1962 : Pourquoi Bruegel s'installa à Bruxelles ? — Revue Brabant n° 2 - février 1964 : Bruegel, Philosophe et Humaniste.

(2) L. Hymans : « Bruxelles à travers les Ages » - Tome II - p. 241 : « Maison dans laquelle est décédé David Teniers III junior en février 1685 » sans aucune allusion à Pierre Bruegel l'Ancien.

(3) Un portrait d'Anne Bruegel peint par David Teniers et gravé par J.B. Michel, figure au Cabinet des Estampes de Bruxelles.

(4) Un descendant du comte de Brouckhoven de Bergeyck occupe encore le domaine de Dwersbosch entre Beersel et Linkebeek, propriété des héritiers du Baron de Roest d'Alkemade.

Jean de Brouckhoven, comte de Bergeyck, surnommé le « Colbert belge » était le Trésorier Général des Pays-Bas. Par ses réformes hardies, il s'efforça de restaurer l'économie de nos provinces ravagées par la guerre.

(5) Ferme aux Poulets.

(6) Ornaments qu'il porte sur son portrait peint par Petrus Thijs — Cabinet des Estampes de Bruxelles.

Pour nos lecteurs qui voudraient approfondir l'œuvre de Teniers, le Cabinet des Estampes de Bruxelles possède de nombreuses reproductions de son œuvre.

(7) Le Patriote Illustré du 27.7.47 — J.D. Chatelain.



Le musée cantonal de Wavre

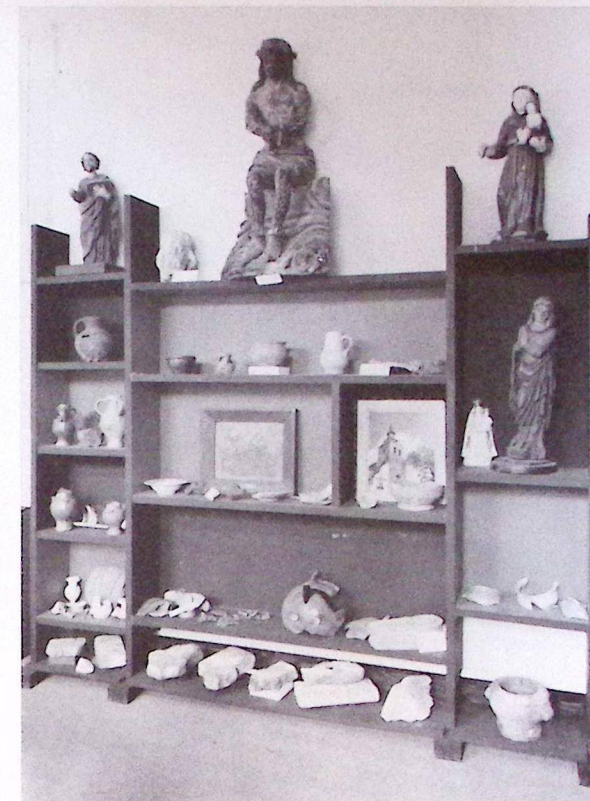
par Jacqueline HELLIN,
Licenciée en Histoire de l'Art et Archéologie.



Quelques instruments aratoires garnissent la cour intérieure du musée.



Le rez-de-chaussée est occupé partiellement par la section consacrée aux sociétés locales de musique.



A l'étage sont groupés de nombreux documents, œuvres et objets relatifs au passé de Wavre et de sa région.

A QUELQUES mètres de la rue de Bruxelles, animée de tous les commerces et de la foule bruyante du XX^e siècle, se dresse l'ancien hôtel de l'Escaille, dans la rue du même nom, qui rappelle celui d'une vieille famille patricienne de la région. C'est un autre monde : sous la voûte d'entrée, les pas résonnent sur les pavés irréguliers, on parle à voix basse dans la cour intérieure, étrangement silencieuse, qui s'ouvre sur un jardin d'herbes folles. Le temps semble s'être arrêté ici, où a élu domicile le musée cantonal de Wavre. Pour un rien, on ferait demi-tour, avec l'impression de faire irrup-

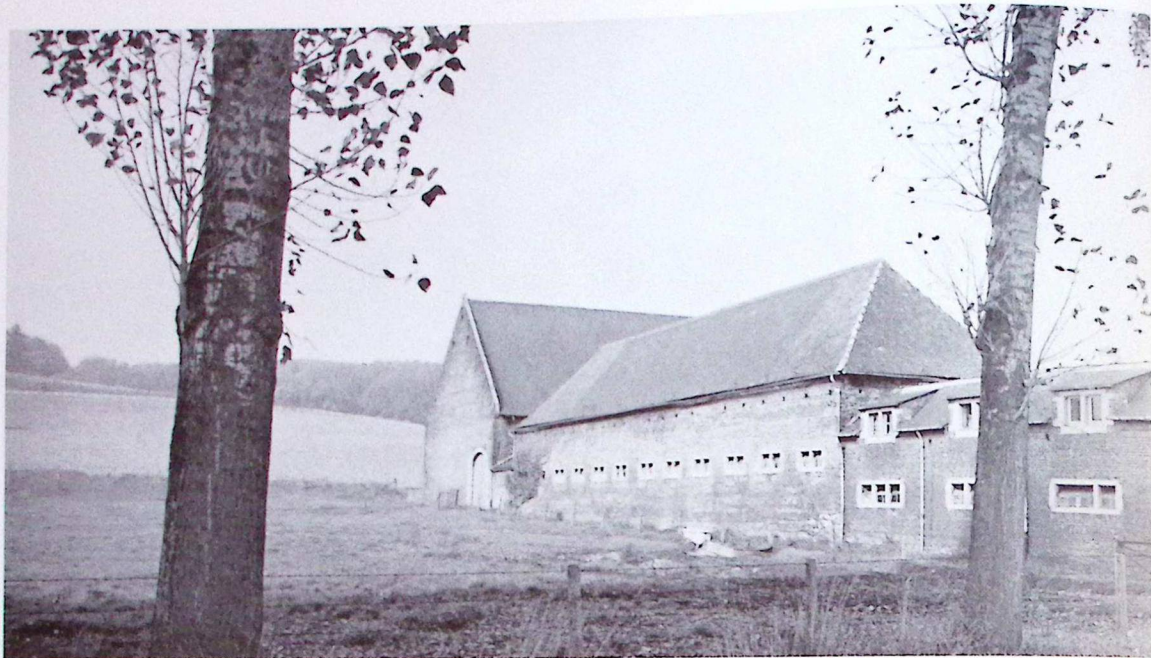
tion dans un domaine interdit. Mais, à peine la porte du musée poussée, l'accueil est si chaleureux, si gentil (le mot est peut-être devenu mièvre, mais la province lui rend tout son sens) que le dépaysement disparaît. Ce n'est pas dans une nécropole que l'on entre, mais parmi des hommes, chez des gens passionnés par ce qu'ils font et prêts à expliquer, à montrer, à raconter l'histoire, à partir des vestiges qu'ils ont réunis et dont ils sont fiers, amoureux presque. Œuvre privée, issue du Cercle d'Archéologie de Wavre fondé en 1943, le musée cantonal a longtemps connu la vie des nomades; ses collections ont

d'abord été exposées chez des particuliers bienveillants, puis ont trouvé refuge au local du Cercle, puis, provisoirement toujours, ont occupé un étage de l'hôtel de ville, dont l'extension des services communaux les en a chassées. Les voici enfin installées — pour combien de temps ? — dans ce vieil hôtel, qu'elles partagent d'ailleurs avec un service médical. C'est là que, bénévolement, tous les mercredis et samedis après-midi, viennent travailler les quelques passionnés d'histoire de la ville, examinant, classant, répertoriant tous les dons que leur apportent leurs concitoyens.

Musée folklorique, sentimental, certes. Si les bannières des harmonies locales et les costumes des Pierrots du « Grand Tour » de Basse-Wavre occupent une place d'honneur, on y trouve aussi, par exemple, une grammaire bilingue éditée par les Jésuites au XVIII^e siècle, des fragments de verrerie renaissante ou le registre de la confrérie de tir à l'arc, débutant en l'année 1698. Le cercle d'archéologie wavrien tient également à la disposition des chercheurs une collection de journaux du Brabant wallon au XIX^e siècle, la généalogie de familles bourgeoises du canton, remontant souvent à 1603, une

bibliothèque des auteurs locaux, une collection de cartes-vues de la région ainsi que des actes de vente, testaments, faire-part et lettres de jadis. Paperasses ? Peut-être, pour l'indifférent. Mais qui se mettent à parler à ceux qui leur en laissent le temps. Sait-on, par exemple, que vers 1850, à la suite d'une intense propagande, nombre de Wallons du Brabant ont émigré aux Etats-Unis ? Leurs lettres en témoignent et, chaque année, l'un ou l'autre de leurs descendants, habitant d'un nouveau Rosières, Grez ou Wavre, revient au pays et cherche les traces de ses ancêtres, au musée cantonal.

Certaines lettres sont saugrenues, telle la missive d'un soldat de 1815, suppliant ses parents de lui envoyer de l'argent pour se rééquiper, son uniforme ayant été perdu lors d'un bain forcé. D'autres lettres, enfin, sont bouleversantes, comme celle de ce conscrit de 1914-18 qui annonce à sa mère, en un style naïf et « ancien régime », que son recours en grâce est rejeté et qu'il va être fusillé. Mais le musée de Wavre a aussi son drame, son supplice de Tantale, dont la seule évocation fait lever les bras au ciel à ses conservateurs : la villa romaine de Basse-Wavre. Non loin de la rue de l'Escaille, en



A Basse-Wavre, la Ferme de l'Hosté (XVIII^e siècle) est établie près du champ où furent mises au jour, en 1904-1905, les substructions d'une somptueuse villa romaine.



Pierre Bruegel l'Ancien : « La Parole des Aveugles ».

UN ITINERAIRE D'YVES BOYEN

Sur les traces de Pierre Bruegel

Le présent circuit conçu tant à l'intention des automobilistes que des touristes non motorisés, a été spécialement étudié à l'occasion du 400^e anniversaire de la mort de Pierre Bruegel l'Ancien et constitue en quelque sorte un pèlerinage aux sources d'inspiration du génial artiste. Ce maître incontesté du pinceau, que fut Pierre Bruegel, aima en effet planter son chevalet au cœur de ce Pajottenland, si riche en nuances, et plus spécialement sur les bords de la Pede, dont le site agreste et verdoyant servit de toile de fond à plusieurs de ses compositions.

En raison des nombreux arrêts et visites prévus tout au long de ce parcours dont le kilométrage total est d'environ 75 km, il est chaudement recommandé aux automobilistes et à fortiori aux piétons de fractionner leur randonnée en plusieurs étapes.

Moyens d'accès pour piétons

Les divers centres touristiques décrits dans le présent circuit sont aisément accessibles par trams ou autobus vicinaux. Nous convions nos lecteurs, restés fidèles au bon vieux footing, de consulter, à cet effet, le dernier indicateur édité par la Société Nationale des Chemins de Fer Vicinaux.

Sortir de Bruxelles par la **Porte de Ninove**, créée en 1816 et flanquée, depuis 1820, de deux pavillons provenant de l'ancienne Porte Napoléon, démolie en 1819, pour permettre l'aménagement du boulevard circulaire mieux connu de nos jours sous l'appellation de boulevard de Petite Ceinture et qui épouse le tracé des remparts qui formaient la seconde enceinte de la ville. S'engager dans la **chaussée de Ninove**, qui enjambe d'abord le canal de Charleroi à Bruxelles, inauguré officiellement, le 22 septembre 1832, et modernisé récemment de manière à le rendre accessible aux péniches de 1.350 tonnes. La chaussée franchit ensuite la **place de la Duchesse**, puis laisse, à droite, la Brasserie Vandenheuevel et la gare de Bruxelles-

Ouest avant de traverser le quartier de **Scheut** (Anderlecht), bien connu des historiens qui évoqueront la furieuse bataille que les Brabançons y livrèrent, en 1356, aux troupes de Louis de Maele, comte de Flandre, et le non moins mémorable bombardement de Bruxelles, les 13 et 14 août 1695, par le maréchal de Villeroi, à la tête de l'armée française. Il y eut également à Scheut, entre 1450 environ et 1580, un couvent de Chartreux, à l'emplacement duquel sont installés, de nos jours, les missionnaires de Scheut, qui œuvrèrent pendant de nombreuses décennies en Chine.

De l'ancien moulin subsistent encore quelques éléments du chœur de l'oratoire primitif, incorporés, de nos jours, dans le nouveau sanctuaire. Les Pères de Scheut ont installé dans les bâtiments actuels un intéressant **musée d'ethnographie** groupant des collections d'objets religieux, folkloriques, ainsi que des produits à caractère artisanal en provenance des pays de missions, principalement de Chine. Visite sur demande écrite adressée au Père Conservateur, 476, chaussée de Ninove, à Bruxelles 7 (Anderlecht). Au-delà de Scheut, la chaussée monte progressivement pour atteindre les hauteurs de **Dilbeek** où un premier arrêt est prévu pour les excursionnistes se déplaçant en voiture. Nous avons également choisi Dilbeek comme point de départ de la promenade pédestre le long de la Pede.

DILBEEK

D'une superficie de 1.135 hectares, la commune de Dilbeek était encore voici 50 ans, un gros village agricole fort à peine de 3.000 âmes. Comptant aujourd'hui plus de 15.000 habitants, la localité, dont le caractère résidentiel (nombreuses villas) s'accroît de jour en jour, est pratiquement soudée à l'agglomération bruxelloise. Seule la partie nord a gardé quelques attaches rurales d'ailleurs menacées par les récents lotissements. Dilbeek est situé à l'extrême pointe de la zone de culture fraisière, qui couvre une grande partie du Pajottenland et dont les centres les plus actifs sont Schepdaal, Lennik-Saint-Quentin, Lombeek-Notre-Dame et Vlezenbeek. La production de fraises du Pajottenland représente à elle seule plus de

** = monument, site ou œuvre d'art de toute beauté
* = monument, site ou œuvre d'art remarquable

face de l'imposante ferme carrée de l'Hosté, se dresse une immense colline couronnée d'arbres, sous laquelle gisent les fondations d'une énorme et luxueuse villa romaine. Cruellement inaccessible, hélas, car le terrain n'est pas à vendre et aucune loi d'expropriation n'existe, en Belgique, pour raisons archéologiques.

Si les photos aériennes, si souvent révélatrices, n'ont jusqu'ici rien montré de précis, il paraît, par contre, que sous une « certaine » lumière, quand la végétation est à une « certaine » hauteur, on peut distinguer quelques dénivellations, quelques taches plus claires qui font briller de convoitise les yeux des pauvres chercheurs; comme le dit l'abbé Pensis, l'un des plus passionnés d'entre eux, « il n'y a qu'à s'asseoir et pleurer ! ». D'autant que le site admirable prédispose aux effusions. Etrange histoire que celle de cette villa

romaine, repérée par les débris de poteries que trouvaient les paysans et fouillée dès 1904 par le Cercle d'Archéologie de Bruxelles, avec les moyens et les méthodes de l'époque. Fouilles qui ont permis de relever un plan approximatif, de dégager l'abside d'une piscine de marbre et de recueillir quelques vases. Les mauvaises langues affirment, d'ailleurs, que les plus beaux objets, fraudés par les ouvriers, ornent la demeure de particuliers waviens.

Mais la guerre de 1914-18 survint et les paysans, plus préoccupés de pommes de terre que d'archéologie, refermèrent les terres qui ne se rouvrirent jamais. Tout au plus, le site fut-il classé en 1961.

Encore, s'ils pouvaient oublier cette damnée villa, les chercheurs de Wavre pourraient peut-être dormir en paix. Mais il leur reste trois tuiles accusa-

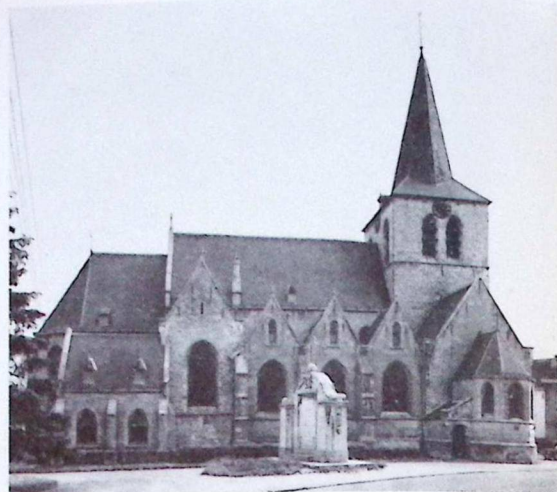
trices, les photos de la piscine et le fameux plan, faux sans doute, mais qui évoque une villa résidentielle, demeure d'un important et mystérieux personnage, et dont la longueur — 130 mètres — et la belle ordonnance font rêver. De plus, la présence, à proximité, des restes d'un camp militaire romain, repérés grâce aux formes régulières engendrées par des coupes abruptes de terrain, artificielles sans aucun doute, excite encore davantage l'imagination. Qui fut ce riche propriétaire, pourquoi choisit-il ce site, hors de la ville, pourquoi ce camp ? S'agissait-il du chef d'une armée d'occupation ou d'un « gentleman-farmer » ? Autant de questions insolubles à ce jour.

Aucun endroit plus propice pour y méditer que les hauteurs du camp romain, où s'ouvre un ample panorama sur les vallons waviens, et où chacun se sentirait Astérix, sinon César.

20 % de la production nationale de ce fruit savoureux. Conjointement, Dilbeek est implanté en bordure de la zone brabançonne de culture houblonnière qui couvre surtout le secteur Asse-Hekelgem-Ternat-Sint-Ulriks-Kapelle et dont la surface exploitée dépasse 130 hectares, assurant à elle seule plus de 17 % de la production nationale de cette plante aromatique si recherchée par nos brasseries. Restaurants et laiteries typiques.

Eglise Saint-Ambroise*

Située à droite de la chaussée de Ninove (accès, soit par la Spanjebergstraat - plaque : Sint-Ulriks-Kapelle 6 km, soit, plus loin, à hauteur de la signalisation lumineuse, par la Verheydenstraat), l'**Eglise Saint-Ambroise**, agrandie et restaurée au début de ce siècle, a gardé, en dépit de diverses retouches et de la disparition du petit cimetière qui la ceinturait, un cachet éminemment rustique. Classée le 25.3.1938, elle se signale par sa tour, de style gothique primaire (fin du XIII^e siècle), plantée en façade, et sa nef centrale, en gothique tertiaire, flanquée de collatéraux et donnant sans transept sur un chœur datant également de la fin des temps gothiques. A l'intérieur, on remarquera les fortes colonnes animées de chapiteaux à crochets et quelques pièces du mobilier, dont une opulente chaire de vérité (± 1650) et un confessionnal (1656), aux décors plantureux (ces deux meubles sont remisés dans le fond du bas-côté sud); on notera encore un tableau attribué à de Crayer et illustrant le Baptême de sainte Alène et surtout la **statue*** polychrome de sainte Alène, sculpture ravissante et délicate sortie d'un atelier brabançon, vers 1500. L'église conserve des reliques (deux côtes) de cette bienheureuse, qui selon la légende vécut à Dilbeek dans le courant du VII^e siècle et fut martyrisée, sur ordre de son père, Levold ou Lewold, parce qu'elle s'était convertie au christianisme. Elle mourut exsangue à l'endroit où, suivant la tradition, s'élève aujourd'hui une petite **chapelle**, sise à gauche de la chaussée de Ninove (accès par la Weerstanderslaan), où fut captée une source dont les eaux sont réputées souveraines contre les diverses maladies



Dilbeek : Eglise Saint-Ambroise.

des yeux. Chaque année, le dimanche qui suit immédiatement le 19 juin, la chasse et la statue de la petite vierge et martyre sont promenées processionnellement par les rues de Dilbeek jusqu'à la source. C'est également le jour du grand pèlerinage annuel. Notons que la sainte est également vénérée en l'église Saint-Denis à Forest où sont conservés précieusement dans deux reliquaires gothiques, la machoire et un bras de la bienheureuse.

Tour Sainte-Alène

En sortant de l'église, jeter un coup d'œil au sobre **monument aux héros** de la guerre 1914-1918, avant de gagner le Parc Sainte-Alène, au pied duquel s'étale une jolie pièce d'eau ceinturant un îlot où subsiste une tour ronde, coiffée d'un toit en forme de poivrière. Connue sous l'appellation de **Tour Sainte-Alène**, cette construction en briques (classée le 14.8.1964) paraît remonter au XIII^e siècle et constitue le seul vestige de l'ancien château fort des seigneurs de Dilbeek. Cinq tours défendaient jadis cette forteresse, qui vit son aspect original complètement modifié dans le courant du XVIII^e siècle. Le lierre a envahi aujourd'hui ce vénérable témoin de la féodalité sous lequel courent encore des souterrains dont l'accès est toutefois interdit au public. L'étang, où évoluent quelques cygnes majestueux, est un rendez-vous très prisé par les pêcheurs à la ligne et les fervents du canotage.

Château de Dilbeek

Le **château** actuel, d'aspect monumental, domine altièrement ce site ravissant. Œuvre de l'architecte Jean-Pierre Cluysenaer (1811-1880), cette construction, élevée en 1862, n'échappe pas à une certaine emphase et dénote, avec ses nombreux bulbes coiffant les tours d'angle et pignons, un goût assez prononcé pour la surcharge, mais dégage néanmoins une impression d'équilibre et de sveltesse. Ce castel, qui fut la propriété du baron de Viron, dont les armoiries ornent encore la porte d'entrée, abrite, de nos jours, les services communaux.

En bordure de l'étang, le baron de Viron a fait édifier, vers 1851-1852, divers bâtiments s'ordonnant autour d'une spacieuse cour centrale, de plan rectangulaire. Dans ce complexe, dont les pignons, murs et porche-tour à créniaux évoquent le style Tudor, étaient aménagées, au siècle dernier, les écuries et les remises du propriétaire du château. Aujourd'hui, ces dépendances sont occupées par une pension-restaurant à l'enseigne « Laiterie Sainte Alène » connue des amateurs de tartines au fromage blanc et d'omelettes campagnardes, ainsi que des « mordus » de la gueuze et de la kriel. Dans le voisinage immédiat, le **Parc Sainte-Alène**, inclus autrefois dans le domaine seigneurial, a été acquis voici plus de cinquante ans par la commune, qui l'a converti en promenade publique (accessible du lever au coucher du soleil), dont les sentiers sinueux et le relief fort accidenté et raviné attirent chaque année des milliers de promeneurs, qui viennent chercher à l'ombre des hêtres géants peuplant cette réserve boisée ces instants de grâce et de silence que leur refuse la vie contemporaine. Relevons encore que Dilbeek possédait autrefois d'importantes carrières où l'on extrayait une pierre à grain fin qui fut utilisée, notamment au XV^e siècle, dans la construction de nombreux monuments civils et religieux de la région bruxelloise. Certaines excavations, entre autres, aux lieux-dits Elegem et Kallebroek, rappellent encore cette défunte industrie. Divers promontoires ménagent de beaux points de vue. Signalons, non loin du centre, ceux situés à proximité du cimetière communal (d'Arconatstraat et Ketelheidestraat) d'où la vue embrasse par temps clair tout le pays d'Asse. Revenir à l'église et reprendre la Verheydenstraat. Franchir la chaussée de Ninove à hauteur de la signalisation lumineuse et s'engager, en face, dans la **Kalenbergstraat** qui descend bientôt dans le vallon du Broekbeek. A droite, les installations du Cercle Sportif Baudouin (tennis - hockey) qu'on contourne pour gagner par la **Weidestraat** et la **Kerkstraat** l'église d'Ilterbeek dont le clocher émerge du groupe d'habitations de type campagnard qui l'entourent. Les automobilistes ont cependant intérêt à remonter la **chaussée de**

Ninove jusqu'à 1 km au-delà du dépôt des tramways vicinaux. A cet endroit, ils tourneront à gauche (plaque : Ilterbeek 1 km) pour prendre ensuite la première rue à gauche (Kerkstraat) qui les conduira au pied de l'église. Les touristes, sensibles au charme des larges horizons, suivront, avant de bifurquer vers Ilterbeek, la chaussée de Ninove jusqu'aux **Brasseries Eylenbosch** (distance : 1.600 mètres) sur le toit desquelles a été édifié, en 1901, par les soins du Vlaamse Toeristenbond, un **belvédère** (125 mètres environ au-dessus du niveau de la mer), doté d'une table d'orientation et d'où l'on jouit d'un **panorama*** unique sur la quasi-totalité du Pajottenland. Ce belvédère est accessible durant les mois d'été, de 10 à 18 h.; en hiver, sur demande seulement.

ITTERBEEK

Riante localité (superficie : 541 ha; population : ± 3.200 habitants) au pied de laquelle le ruisseau de la Pede déroule son ruban capricieux. Relief accidenté. La commune a gardé des attaches spécifiquement rurales (culture maraîchère et fraisière - élevage - vergers) bien que l'implantation récente de quelques villas et demeures résidentielles tende de plus en plus à la rattacher aux faubourgs de la capitale. Brasseries spécialisées dans la fabrication de la gueuze et de la kriel. Dans l'ensemble, cependant, le cadre a gardé une beauté agreste et bucolique qui ne manquera pas de charmer les citadins à la recherche de quelques heures d'évasion, loin du bruit et de la foule.

Eglise Saint-Pierre*

Un des derniers sanctuaires de la périphérie de Bruxelles à avoir su préserver son vieux cimetière, l'**Eglise Saint-Pierre** (classée le 25.3.1938) séduit par sa rusticité, ainsi que par l'élégance et la sobriété de son architecture, dont l'examen révèle plusieurs campagnes de construction et de restauration. On détaillera la tour robuste à tourelles (± 1250), coiffée d'une flèche moderne (1904), le vaisseau central (± 1290) dont les voûtes ont été retouchées en

1630-1631, le bas-côté nord élevé au XV^e siècle, le chœur datant du début du XV^e siècle, où domine déjà le gothique flamboyant, et enfin le transept et le bas-côté sud des années 1450 environ.

L'intérieur présente des colonnes animées de chapiteaux, des clés de voûte historiées et un mobilier assez riche comportant, notamment, deux tableaux attribués à de Crayer (un Saint Roch et une Assomption), une Crucifixion, œuvre donnée parfois à Michel Coxcie, mais où l'on retrouve plutôt la manière du peintre bruxellois, Henri De Clerck (1570-1629), un calvaire des années 1520, de chauds lambris et confessionnaux Louis XV et deux autels latéraux à colonnes, niche et ailerons.

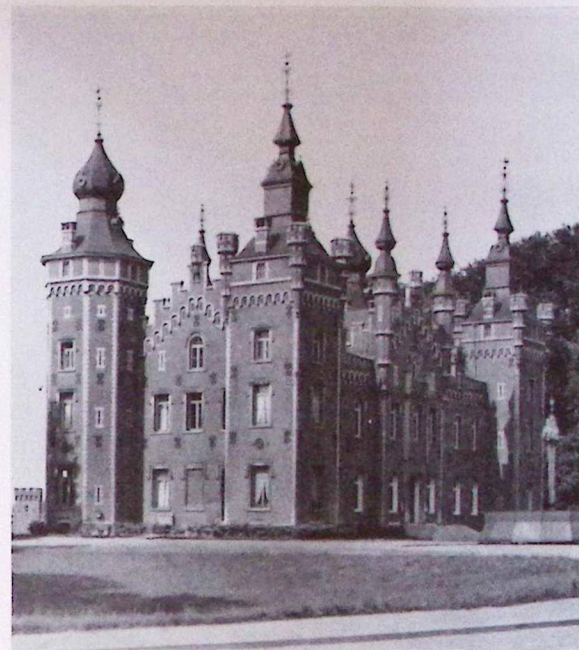
Derrière l'église, on peut voir une **vieille brasserie-malterie**, dont les origines remonteraient au XVI^e siècle, de même qu'une des dernières fermettes basses, qui foisonnaient jadis dans la région. Prendre, à présent la **Dorpstraat**, puis traverser la chaussée reliant Ilterbeek à Anderlecht pour s'engager, en face, dans la **Keperenbergstraat** (plaque : Sint-Anna-Pede). Après avoir laissé à droite la maison communale d'Ilterbeek, la rue descend dans le vallon de la Pede.

A gauche, en contrebas, le bâtiment à usage d'étable, qu'on aperçoit au milieu des prés, est le seul vestige de la « **Groot Hof ter Mullen** », métairie cosvue, reconstruite entre 1740 et 1749.

Au bas de la Keperenbergstraat, obliquer à droite, pour gagner en remontant le ruisseau, qui paresse à notre gauche, le site et la chapelle de Pede-Sainte-Anne, dont le clocher effilé se dresse devant nous. Signalons au passage que le vieux moulin à eau de Pede-Sainte-Anne, qui servait antérieurement de moulin à huile, a été converti en habitation privée.

PEDE-SAINTE-ANNE (SINT-ANNA-PEDE)

Hameau d'Ilterbeek, Pede-Sainte-Anne, dont l'existence est déjà signalée au Moyen Age, a acquis un renom qui déborde largement nos frontières depuis que Pierre Bruegel l'Ancien l'immortalisa dans l'une de ses toiles les plus célèbres : « La Parole des Aveugles » précieusement conservée au Musée de Naples et dont il existe



Dilbeek : Le château actuel date de 1862.

d'ailleurs plusieurs copies. Certains critiques d'art ont cru reconnaître ce site dans d'autres œuvres du maître notamment dans son « Paysage d'Hiver avec patineurs et trappes aux oiseaux » et dans le « Cortège de Noces » conservé au Musée communal de Bruxelles (Maison du Roi).

Pierre Bruegel l'Ancien

Pierre Bruegel l'Ancien, également appelé Pierre Bruegel le Vieux et, parfois même Bruegel le Drôle ou Bruegel des Paysans est unanimement considéré comme le Peintre belge du XVI^e siècle et comme un des artistes les plus prestigieux de tous les temps. Ses origines sont demeurées obscures. Sa date de naissance est incertaine (1525 ? 1530 ?), le lieu où il vit le jour fait encore l'objet de polémiques, bien que la majorité de ses biographes le considère comme natif du petit village de Klein-Brogel, en Brabant septentrional. On ne sait quasi rien de son enfance, ni de son adolescence jusqu'au jour où on le retrouve vers l'âge de 20 ans, comme élève de Pierre Coecke, peintre de la Cour, chez qui il s'initie à l'exaltant métier de dessinateur. Sans doute s'avéra-t-il un disciple doué puisqu'en 1551, il est déjà reçu franc-maître de la gilde des peintres anversois. Un séjour de deux ans en Italie nous le rend, certes marqué par le courant intellectuel et artistique de la Renaissance, mais surtout ébloui par la beauté, la variété et la majesté des sites visités, beauté qu'il traduira bientôt dans ses œuvres gravées d'abord, picturales ensuite, avec une telle intensité, un tel lyrisme, qu'on reconnaîtra en lui un paysagiste hors mesure.

Pendant plusieurs années, pratiquement de 1554 à 1559, il mit son immense talent au service de la gravure. Les dessins qu'il composa pour le compte de Jérôme Cock, qui dirigeait l'atelier « In de Vier Winden » à Anvers, nous révèlent un tempérament généreux, qui s'affranchira peu à peu de la tutelle de ses prédécesseurs notamment de Jérôme Bosch, pour se pencher progressivement sur l'homme et sur les aspects parfois déconcertants, souvent tragiques de la condition humaine. Sa technique éblouissante, son sens inné du

relief, son choix raffiné des coloris et surtout sa parfaite connaissance de l'âme paysanne, avec ses grandeurs et ses misères, nous ont valu, pendant sa période brabançonne — la dernière de sa carrière — qui débuta en 1563, pour s'achever prématurément, le 5 septembre 1569, un éventail d'authentiques chefs-d'œuvre, dont certains, comme « Le Dénombrement de Bethléem » et, surtout, « Le Massacre des Innocents » sont souvent considérés comme une charge contre l'occupant espagnol et son régime inquisitorial, tandis que d'autres, comme « La Parole des Aveugles » et « Les Mendiants » semblent traduire la prémonition que l'artiste avait de sa fin prochaine. Avec lui disparaissait l'une des plus grandes figures de la peinture universelle.

Chapelle Sainte-Anne*

Plantée sur un monticule (ancien cimetière) envahi par le gazon, et protégée par un rideau d'arbres, la **Chapelle Sainte-Anne** (classée le 19.7.1940) est un modeste, mais coquet sanctuaire rural, de plan basilical, avec tour de la fin des temps gothiques, édifiée en grès lédien et sommée d'une flèche pointue, toiture unique, en ardoise, recouvrant la nef et les bas-côtés, ces derniers en briques et chainages de pierres blanches se prolongeant sans rupture d'harmonie jusqu'à la façade, chœur rectangulaire, à chevet plat, percé d'une baie ogivale, présentement obturée, la lumière étant diffusée par deux petites fenêtres latérales, et enfin une sacristie, en grès lédien également, greffée sur la face méridionale du chœur. Les détails architecturaux, le type de matériaux utilisés ainsi que leur appareillage permettent de situer la construction du chœur vers le milieu du XIIIe siècle, la partie centrale de l'édifice et la tour semblent remonter au XVIe siècle, les bas-côtés et la sacristie datant probablement du début du XVIIe siècle. Le sanctuaire fut restauré à plusieurs reprises, notamment, en 1639, comme l'atteste un millésime gravé sur une des colonnes portant la nef, et tout récemment à la suite de crevasses constatées en diverses parties de l'édifice et de l'état déplorable des revêtements extérieurs et de la toiture.



Pede-Sainte-Anne : Ancien cabaret « In de Ster ».

construction vétuste, en torchis également, puis à gauche, l'« **Hof te Rome** », très ancienne exploitation agricole déjà mentionnée en 1259, mais dont les bâtiments actuels datent en partie du XVIIIe siècle avec annexes du XIXe siècle (1857).

SCHEPDAAL

A présent, la route s'infléchit vers la droite, franchit le ruisseau, puis s'incurve fortement vers la gauche (plaque : Sint-Gertrudis-Pede), pour traverser ensuite le hameau de Pede-Sainte-Gertrude, rattaché à la commune de **Schepdaal**. Cette dernière, créée en 1827, groupe plusieurs hameaux (superficie totale : 821 hectares; population : $\pm$ 3.600 habitants) répartis de part et d'autre de la crête séparant les vallées de la Senne et de la Dendre. Relief accidenté. Ressources agricoles (cultures maraichère et fraisière). Brasseries (gueuze). Important marché pour les fraises hâtives.

PEDE-SAINTE-GERTRUDE (SINT-GERTRUDIS-PEDE)

Etirée de part et d'autre de la chaussée, l'agglomération de Pede-Sainte-Gertrude, jadis si pittoresque avec ses rangées de constructions sans étage, ses maisons en torchis et ses chaumières, n'a gardé de nos jours que quelques témoins d'un passé plusieurs fois centenaire.

En prenant, à gauche, immédiatement après la Brasserie-Malterie De Neve (gueuze), la Lostraat, on atteint le **moulin à eau***, déjà mentionné en 1392 et qui fut l'un des cinq moulins banaux du pays de Gaasbeek. Reconstitué, en briques, entre 1741 et 1763, sur base, en pierre beaucoup plus ancienne, il se signale par ses encadrements de portes et fenêtres en arkose (roche de couleur verdâtre) de Clabecq, qui fut d'un emploi courant dans la région au XVIIIe siècle. Le bief remonte à des temps très reculés. La roue et son arbre, sans emploi, sont délabrés. Revenir à la chaussée et poursuivre vers Schepdaal.

A gauche, l'église de Pede-Sainte-Gertrude (1907), d'inspiration gothique, avec briques de parement de couleur orange, n'offre rien de

saillant. On notera toutefois à l'intérieur, les colonnes du maître-autel, animées de feuillages et portant la date 1638; il s'agit sans doute d'une pièce provenant de l'ancien sanctuaire démoli à la fin du XVIIIe siècle. A signaler encore, une « Assomption » traitée à la manière de Murillo.

Au-delà de l'église, à gauche, la vieille **brasserie Sainte-Gertrude** (1767) avec ses encadrements de portes et fenêtres en arkose de Clabecq, et, à droite, l'**ancienne forge** (1762), aujourd'hui local d'une société de musique, robuste bâtiment où l'arkose de Clabecq fut également utilisée avec bonheur.

Avant d'atteindre le centre de **Schepdaal**, la route escalade une colline, pour passer du niveau de 45 mètres d'altitude à celui de 92 m 50, à proximité de l'église de Schepdaal. A mi-côte, avant de bifurquer à droite (plaque : Schepdaal), jeter un coup d'œil à gauche sur le **château**, d'une ordonnance toute classique, qui se découpe en contrebas.

Négliger, à gauche, l'église paroissiale de Schepdaal, datant de 1050 et qui a conservé une Vierge du milieu du XVIIIe siècle, provenant de l'ancienne chapelle dédiée à la Sainte-Croix, pour rejoindre la chaussée de Ninove, à hauteur du Musée du Tramway.

Musée du Tramway* à Schepdaal

Aménagé, en 1961-1962, dans l'ancien dépôt des tramways vicinaux de Schepdaal, qui a gardé ses bâtiments d'époque (1888-1908), ce musée retrace l'histoire du tram dans nos contrées.

Il comprend d'abord une salle d'exposition groupant d'intéressants documents relatifs aux tramways, tels gravures, photos, titres de transport, plaques d'arrêt, plaques de tête, lanternes, horaires, accessoires de receveur, médailles commémoratives, outillage d'antan, moteurs électriques, ainsi qu'un excellent schéma du fonctionnement d'une locomotive à vapeur du type 18 tonnes.

Puis, dans trois remises judicieusement agencées, sont présentées une cinquantaine de véhicules permettant de suivre, étape par étape, l'évolution du tramway en Belgique. Relevons, entre autres, une

locomotive du type 18, construite en 1920, et ayant desservi la ligne Bruxelles-Enghien, une motrice électrique (1894), qui assura le service Place Roupe - Espinette, la voiture utilisée par le roi Léopold II, construite en 1897 et transformée en 1904, une remorque en bois de teck (1916-1917), une voiture conçue pour voie à grand écartement et qui fut mise en service sur le tronçon Groenendaal - Overijse, un autorail à moteur Diesel (165 chevaux - vapeur), dernier modèle construit en 1949, un wagon à trois essieux, trois rames de wagons à vapeur, une dizaine d'anciens tramways électriques avec remorques (de 1894 à 1935), ainsi que de nombreux wagons à marchandises.

A l'extérieur où a été conservé l'ancien château d'eau sont rassemblés des modèles des différentes voies qui furent employées par les tramways vicinaux depuis le rail pour traction chevaline jusqu'au type de 51 kg/m., en passant par le rail vignole et le rail déraillable. Le musée comporte, en outre, une salle de conférences, dotée de 44 sièges et équipée d'une cabine pouvant servir aux projections cinématographiques. Enfin, une nouvelle salle consacrée aux modèles est en cours d'installation.

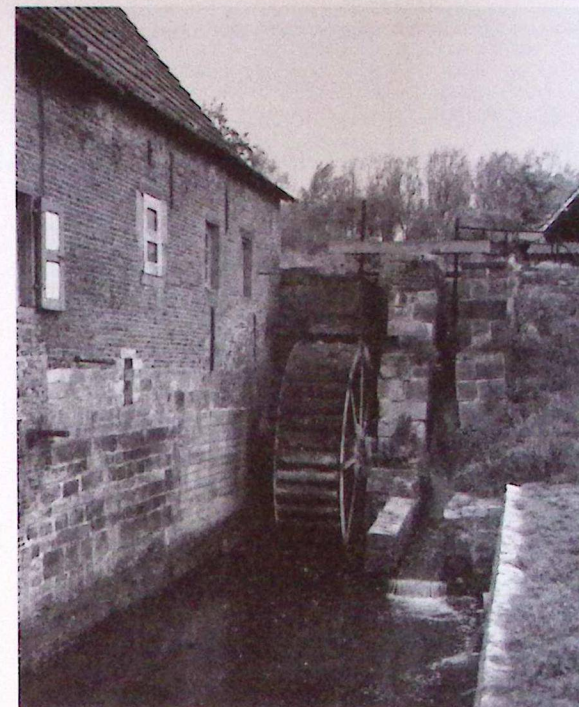
Période d'ouverture et droit d'entrée

Le musée est ouvert depuis le samedi de Pâques jusqu'au dernier dimanche d'octobre, tous les samedis, dimanches et jours fériés, de 14 à 18 heures.

En semaine, des visites sont organisées exceptionnellement à l'intention des groupes scolaires et associations importantes. Dans ce but, introduire une demande, au moins 8 jours d'avance auprès de la Direction des Vicinaux (Groupe du Brabant), 105-107, rue Bara, à Bruxelles 7. Tél. : (02) 21.00.07.

L'entrée générale est fixée à 15 F. Ce prix est ramené à 8 F, par personne, pour les groupes de 15 personnes au moins, pour les enfants de 4 à 10 ans, les invalides de guerre, les familles nombreuses, les agents de la S.N.C.B. et les membres des associations touristiques reconnues, sur présentation de leur carte.

Se diriger, à présent, vers Ninove. A 50 mètres du musée, à gauche



Pede-Sainte-Gertrude : Le moulin à eau.

et en contrebas de la chaussée, nouveau **solarium** (1968) avec grande piscine (chauffée) en plein air, cabines, pataugeoires pour les petits, buvette, buffet-froid et restaurant.

Prix d'entrée : 25 F pour les adultes, 15 F pour les enfants de 5 à 10 ans, 5 F pour les enfants de moins de 5 ans. Ouvert pendant la belle saison. Parking gratuit.

Après 3,5 km, la chaussée de Ninove coupe la route d'Asse à Enghien, dont le tracé épouse approximativement celui de l'ancienne chaussée romaine qui reliait Bavai à Asse et se prolongeait jusqu'au Rupel.

2,5 km au-delà de ce carrefour, on distingue, à droite et en contrebas de la chaussée, la Ferme-Château, connue sous l'appellation « **t Hof ten Brugcken** » (classée le 20.9.1958). Il s'agit d'une ancienne demeure fortifiée, déjà mentionnée au XIVe siècle et qui fut d'abord tenue en fief de la Cour de Brabant, transformée par la suite en maison de plaisance, puis en exploitation rurale avant d'être convertie en élégante propriété à usage résidentiel. Les bâtiments actuels, en briques zébrées de pierres, remontent dans leur ensemble au XVIIe siècle et sont animés de pignons et gâbles à gradins, tandis que quelques fenêtres sont encore ornées d'archaïques meneaux. 250 mètres plus loin, une route, à droite, permet d'atteindre en 1.200 mètres le hameau de Strijtem.

STRIJTEM

Plaisante localité rurale, plantée au creux d'un vallon piqué de vergers. Ce village est rattaché de nos jours à la nouvelle commune de Roosdaal, suite à la fusion opérée, le 1er janvier 1965 entre les communes de Pamel, Strijtem et Onze-Lieve-Vrouw-Lombeek. Suivant l'historien Alphonse Wauters, ce serait à Strijtem que Jules César aurait remporté, en 53 avant J.-C. l'éclatante victoire sur les tribus belges coalisées, telle qu'elle est relatée par la chronique de l'époque.

Le **château** (propriété privée), remanié et modernisé, n'offre qu'un

intérêt mitigé sur le plan architectonique. Les douves, qui l'entouraient autrefois, lui donnaient un cachet de résidence seigneuriale.

Eglise Saint-Martin

Dédié à saint Martin de Tours, ce sanctuaire, d'origine gothique, se compose de trois nefs prolongées sans transept, par un chœur allongé, flanqué de deux chapelles. Il fut banalisé vers le milieu du XVIII^e siècle et coiffé, en 1901, d'une flèche piriforme assez disgracieuse.

L'intérieur retiendra toutefois l'attention des amateurs de folklore religieux. En effet, dans les années 1900, le desservant, l'abbé Cuy-lits, animé d'intentions louables, quoique diversement appréciées, orna le temple de fresques et de citations bibliques, ainsi que de vitraux, à portée moralisatrice, où figurent notamment les bienfaiteurs qui ont contribué à la réalisation de cet ensemble. Au-dessus du jubé, un squelette faisant office de jaquemart sonne les heures.

A côté de cette imagerie religieuse qui passa, à l'époque de sa création, pour originale, sinon révolutionnaire, mais qui apparaît de nos jours comme une interprétation bien naïve, quoique non dépourvue de charme, du sacré, l'église a gardé quelques pièces anciennes qui retiendront l'attention des amateurs d'art. C'est le cas du maître-autel, composition classique, rehaussé d'une Ascension d'un goût rubénien, des lambris du chœur, animés de motifs Louis XIV et Louis XV et de médaillons, des confessionnaux provenant de l'ancienne abbaye de Ninove, de la chaire de vérité aux vives rocailles et dont la cuve est ornée d'une Vierge à l'Enfant et des symboles des Évangélistes et de trois jolies statues : une Charité de saint Martin placée dans le chœur, sculpture folklorique du XVII^e siècle, une adorable Vierge à l'Enfant (± 1500) sortie d'un atelier brabançon et, enfin, une autre Madone (autel de la Vierge), travail attachant du XVIII^e siècle.

Revenir à la chaussée de Ninove et continuer en direction de cette ville. Après 1 km, prendre à droite (plaque : Pamel, Ledeborg).

PAMEL

Pittoresque localité devenue, depuis 1965, le centre administratif de la nouvelle commune de Roosdaal. La Province de Brabant y possède un terrain expérimental où se pratique la culture fruitière basse tige et la culture maraîchère, axée principalement sur la sélection des fraisiers. Source d'eau minérale au hameau de Ledeborg.

L'église, néo-gothique (1903), dédiée à saint Gery, n'offre rien de particulier. En prenant à droite devant le chœur, on atteint en 1 km le site charmant du Ledeborg.

Ledeborg

Ravissant hameau occupant les flancs et le sommet de la colline dite le Ledeborg (site classé par décision du 26.11.1942), qui culmine à 75 mètres. De cette hauteur, on jouit d'un **panorama*** grandiose sur une partie du Pajottenland et de la vallée de la Dendre depuis la colline de Grammont jusqu'aux confins des Ardennes flamandes. La **chapelle** du hameau est d'origine très ancienne. Signalée déjà en 1179, elle a subi de nombreuses modifications au fil des siècles, notamment au XVIII^e siècle et à la veille de la guerre 1914-1918, époque où elle fut sensiblement agrandie. Récemment restaurée, elle est ornée d'un gracieux maître-autel baroque et de vitraux modernes aux tonalités agréables.

De l'église encore, mais en s'engageant cette fois dans la Gasthuisstraat (plaque : Ninove), on parvient au pied de ce qui reste du moulin dit du Zouave Pontifical.

Moulin du Zouave Pontifical

Edifié, en bois, sur un tertre d'où la vue est bien dégagée du côté du sillon creusé par la Dendre et d'où l'on aperçoit également les deux autres moulins à vent de la région, celui du Keirekensberg et celui de Lombeek-Notre-Dame, le **Moulin du Zouave Pontifical** date de 1789. Il doit son nom au fait qu'un des exploitants, Frans Van Nuffel milita, en 1866, comme zouave pontifical et fut reçu à cette occasion par le Pape Pie IX, qui lui adressa quelques années plus

du niveau de la mer, ménageant, par temps clair, d'admirables **perspectives*** sur la vallée de la Dendre de Grammont à Alost ainsi que sur la quasi totalité du Pajottenland. Le moulin remonte sous sa forme actuelle au XVIII^e siècle, bien qu'il passe communément pour avoir au moins 325 ans d'existence. Le touriste détaillera tout spécialement la charpente du toit d'un dessin très adroit et la joliesse des socles, en pierres blanches, qui supportent la construction. A noter qu'un de ces socles porte comme millésime : 1785, tandis qu'une porte mentionne la date : 1760, qui semblent indiquer que le moulin a été sinon reconstruit, du moins restauré à cette époque. Ce moulin si gracieux et qui tente encore de nos jours de nombreux photographes, voire même des cinéastes, a eu toutefois une carrière fertile en événements dramatiques à telle enseigne que les vieux de l'endroit l'appellent parfois le moulin tragique. Cette réputation lui vient de deux drames sanglants dont il fut le théâtre. Tout d'abord, en 1745, le jour de l'An, des membres de la sinistre bande de Jan de Lichte, dont les méfaits défrayèrent la chronique criminelle de l'époque, s'introduisirent chez le meunier Pieter Van Lierde et l'assassinèrent. Beaucoup plus tard, le dimanche 22 avril 1917, le moulin fut le témoin d'un véritable massacre. Ce jour-là, vers 7 heures de relevée, quatre bandits pénétrèrent dans la maison du meunier et égorgèrent Léonie Walravens (58 ans) et un domestique, Emile Vervenne. Théophile, frère de Léonie, fut ligoté par les malfaiteurs, tandis que sa sœur, Célestine, fut contrainte d'accompagner les meurtriers dans les différentes pièces de l'habitation pour leur indiquer les objets de valeur. Cette dernière profita d'un moment d'inattention des bandits pour appeler à l'aide. Affolés, les assassins prirent la fuite. Cependant, grâce au flair d'un échevin de Lombeek et à la perspicacité du commissaire de police de Liedekerke, les truands furent rapidement identifiés et condamnés à des peines très lourdes.

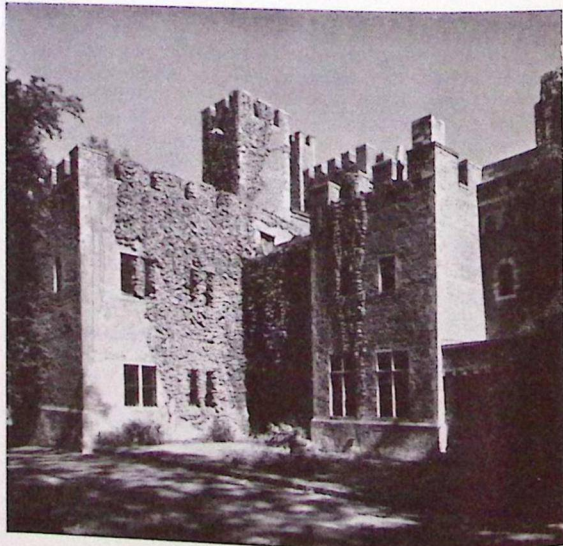
Ce passé mouvementé n'a jamais empêché le moulin de rester un pôle d'attraction particulièrement prisé des touristes et promeneurs. Il est désaffecté de nos jours, mais en bon état d'entretien.

Redescendre vers le village. On longe, à droite, le mur ceinturant le domaine abritant le **Château Rokkenborg** (propriété privée), ancienne forteresse médiévale, reconstruite vers la fin du siècle dernier, dans un style dérivé du Tudor. Les fenêtres de type roman, qui ornent l'édifice, proviennent du manoir de Thy-le-Château, dans le Namurois. Légèrement en contrebas du château se dresse l'église de Lombeek.

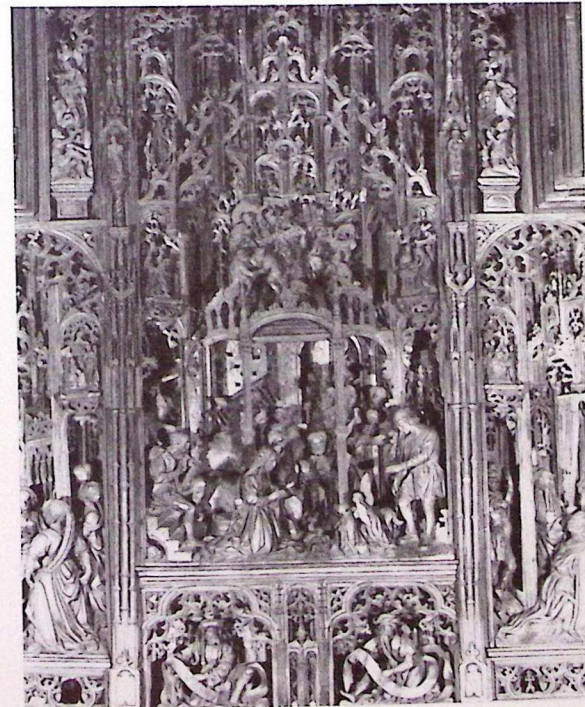
Eglise Notre-Dame* et son retable**

L'**Eglise Notre-Dame** (classée par arrêté royal du 25.3.1938), autrefois centre d'un pèlerinage très couru à la Vierge, se présente comme un édifice à trois nefs donnant sans transept sur un chœur à chevet plat, avec tour écourtée plantée en façade. Bâti dans la seconde moitié du XIII^e siècle et achevé au début du XIV^e siècle, le sanctuaire forme un ensemble ogival d'une grande pureté de lignes. On détaillera notamment les modillons courant à l'extérieur du temple et la décoration du porche septentrional. La porte d'entrée date, sous son aspect actuel, de la période baroque, tandis que la sacristie ne remonte qu'au début du XX^e siècle, époque où le chœur, en mauvais état, fut retouché sans grande mesure. Une récente campagne de restauration entamée en juin 1951 et achevée à la fin de 1952 a restitué au sanctuaire son charme archaïque et original. La dévotion séculaire à la Vierge de Lombeek fut sans doute à l'origine de l'opulent mobilier qui orne le sanctuaire et dont la pièce maîtresse est, sans contredit, le fameux **retable** placé au-dessus de l'autel majeur et qui est consacré à la louange de Marie, mère de Dieu. Cette superbe sculpture du début du XVI^e siècle (entre 1510 et 1520), encore gothique dans son esprit, mais dont certains détails annoncent déjà la première Renaissance, nous narre en neuf compartiments, formant chacun un tableau d'une délicatesse exquise, les épisodes marquants de la vie de la Vierge : sa Naissance, sa Présentation au Temple, son Mariage, l'Annonciation, la Visitation, la Nativité de Jésus-Christ, l'Adoration des Mages, la Dormition de Marie et les Funérailles de la mère de Dieu, ce même panneau évoquant son Couronnement au Ciel.

Lombeek-Notre-Dame : Château Rokkenborg.



Détail du retable de l'église de Lombeek-Notre-Dame : La Nativité de Jésus-Christ.



tard une décoration en récompense de ses loyaux services dans les troupes pontificales. Désaffecté depuis 1955, ce moulin qui portait la gracieuse empreinte des constructions de la fin du XVIII^e siècle, est aujourd'hui dans un piteux état, ne présentant plus qu'une carcasse ajourée et des moignons d'ailes.

En continuant, cette fois, au-delà de l'église de Pamel, et en prenant à la fourche (petite chapelle rustique) l'artère de droite, on peut atteindre, en 1.500 mètres de parcours, le second moulin à vent de Pamel.

Keirekensmolen

Provenant des confins de la Wallonie, où il fut monté vers 1700, ce moulin en bois, actionné par le vent, fut réédifié à Liedekerke (hameau d'Impegem) en 1773 où il tourna jusqu'en 1941. C'est depuis cette dernière époque qu'il occupe sa situation actuelle, près du sommet du mamelon, appelé dans la région le Keirekensberg. Désaffecté depuis 1954, il a bénéficié d'un arrêté de classement, pris le 29.5.1964. En dépit de cette mesure de protection, le moulin présente de nos jours un aspect assez délabré et est légèrement déséquilibré. Au pied du Keirekensberg, étang de pêche et café-restaurant à l'enseigne : « 't Molenhuis ».

Revenir à l'église de Pamel, puis à la chaussée de Ninove qu'on franchit (plaque : O.-L.-V.-Lombeek 2 km) pour joindre Lombeek.

LOMBEEK-NOTRE-DAME (ONZE-LIEVE-VROUW-LOMBEEK)

Attrayante agglomération s'étirant sur les versants d'un vallon. Nombreux vergers alternant avec des fraisières.

Avant de gagner le centre du village, prendre, à droite, à hauteur du mur d'enceinte du château, la rue pavée (plaque : Windmolen) conduisant, en 1 km, au pied du moulin à vent.

Moulin à vent*

Occupant une situation privilégiée à 83 mètres d'altitude, ce moulin à vent (classé le 4.4.1944) est l'un des plus séduisants et des mieux conservés du Brabant. Ses abords, culminant à 90 mètres au-dessus

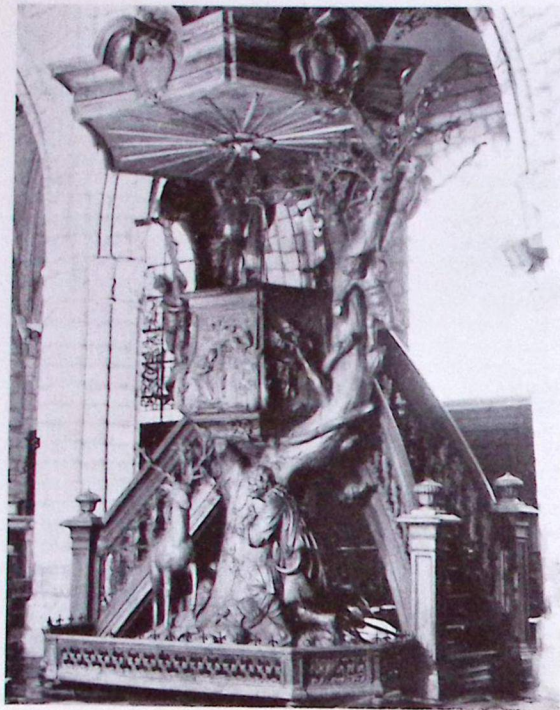
La finesse d'exécution de même que le souci de perfection, qui animent, jusque dans les moindres détails, cet ensemble éblouissant, sont à ce point déconcertants qu'ils n'ont pas été égalés à ce jour. Cet authentique chef-d'œuvre de la sculpture brabançonne — peut-être le plus beau retable conservé en Belgique et, en tout cas, un des sommets de la production artistique des années 1500 — est couramment attribué à l'un des maîtres de l'Ecole bruxelloise : soit Jan Borman, soit son fils Pasquier.

Outre cette pièce maîtresse, on relève une adorable Madone du XIV^e siècle, un calvaire (± 1500) d'une grande beauté d'expression, une Conversion de saint Hubert, sculpture attachante du XVIII^e siècle, un Christ assis au Calvaire, composition admirable du XVI^e siècle, la chaire de vérité animée de rocailles et d'une vision de saint Hubert, meuble estimable donné à Laurent Delvaux, les lambris du chœur consacrés à des scènes de la vie de Marie, et ceux des bas-côtés enrichis de médaillons, que rythment de beaux confessionnaux Louis XV, et enfin un Saint Antoine de Padoue, statue contemporaine d'une excellente facture, signée F. Van de Woude. En cas de fermeture de l'église, s'adresser pour les visites à la cure voisine.

Le **trésor** de l'église, comportant entre autres de riches orfèvreries et ornements liturgiques, n'est visible que sur demande adressée à M. le Curé.

Tout près de l'église, à front de la chaussée subsiste une sobre et pittoresque construction du XVIII^e siècle, à l'enseigne « **De Kroon** ». Autrefois auberge-cabaret et aussi, vraisemblablement, relais pour les usagers de la route Asse-Enghien, cet établissement a été converti, voici quelques années, en coquet restaurant (spécialité : grillades) avec, en annexe, une grande salle pour banquets et congrès (capacité : 200 places). On remarquera, près du bar, une pompe rustique et dans la salle du restaurant, une cheminée gothique.

En passant devant l'église, se diriger, à présent, vers **Gooik** (plaque : Gooik 5 km). Négliger les deux petites routes, à droite, et poursuivre jusqu'à la bifurcation où l'on tourne à droite, pour atteindre 2 km



Eglise de Lombeek-Notre-Dame : Chaire de vérité attribuée à Laurent Delvaux et J. De Coninck.

pèlerins. A peu de distance de la chapelle, au lieu dit « Drie Egypten », subsiste une vieille demeure à pignons à redents (XVIIe siècle) où les fidèles trouvaient autrefois gîte et couvert. Redescendre la Woestijnstraat, puis tourner à gauche et reprendre pendant 1 km environ, la route empruntée à l'aller. A la bifurcation, négliger, à gauche, la petite chaussée reconduisant à Lombeek-Notre-Dame et continuer en direction du centre de Gooik qu'on atteint aisément en prenant la troisième artère à droite.

GOOIK

Les 4 km séparant la chapelle du Woestijn du cœur même de Gooik nous permettent de communier au charme agreste de ce délicieux village au sol capricieusement plissé. Superficie de la commune : 1.715 hectares. Population : $\pm$ 3.500 habitants.

Eglise Saint-Nicolas*

Bien que constituant un ensemble composite, l'église de Gooik ne manque pas d'intérêt. On détaillera surtout le chœur élégant, en gothique tertiaire, où la pierre jaunâtre se marie habilement avec la brique, la forte tour centrale, d'origine romane, qui a gardé une annexe du XIIIe siècle, en gothique primaire, abritant les fonts baptismaux gothiques également.

Les nefs, de style baroque, ont été agrandies et banalisées au XIXe siècle, tandis que la façade, placée en 1821, est composée de matériaux de remploi provenant de l'ancienne abbaye de Ninove. Lambris, boiseries, confessionnaux, chaire de vérité Louis XV et quelques statuettes, dont une baroque figurant le patron de l'église, habillent agréablement ce sanctuaire.

La jolie **place**, qui s'étend au pied de l'église, a conservé un aspect typiquement rural.

Derrière le temple, s'engager, à présent, dans la Wijngaardstraat qui aboutit à la chaussée d'Enghien à Asse où l'on tourne, à gauche (plaques : Asse 14 km, Gaasbeek 6 km) pour prendre 60 mètres plus loin, à droite (plaques : Brussel, Lennik) la chaussée bordée par le

plus loin, la Woestijnstraat dans laquelle on s'engage à droite pour monter jusqu'au ravissant hameau de **Woestijn** (dépendance de Gooik), dont les maisonnettes basses s'étagent, sur le flanc d'un coteau d'où émerge la séduisante Chapelle de la Sainte-Croix.

Chapelle de la Sainte-Croix*

Avenante construction (classée de même que son site, par décision prise le 26.11.1942), la **Chapelle de la Sainte-Croix du Woestijn**, d'origine gothique, remonte, sous son aspect actuel, aux années 1600, réserve faite pour certaines retouches opérées dans le courant du XVIIIe siècle.

Elle se distingue par son porche original, placé en avancée, sa nef aux combles aigus que coiffe hardiment un élégant clocheton, son sobre chevet, à pans coupés, et l'harmonieuse distribution des volumes. On notera l'utilisation de l'arkose de Clabecq pour les encadrements des portes et fenêtres. Il est grandement déplorable que ce charmant édifice, qui remplace vraisemblablement un petit oratoire élevé vers 1300, soit présentement délabré au point qu'une restauration urgente s'impose si l'on veut le sauver de la ruine totale.

Le **moblier**, assez modeste, comporte toutefois un autel baroque, millésimé : 1635, encadré de colonnes cannelées à chapiteaux corinthiens et surmonté d'un Christ émouvant, sculpture poignante de 1500, malencontreusement surchargée d'une dorure intempestive. Mais le joyau de la chapelle, rarement exposé en raison de sa valeur inestimable, est constitué par une splendide **croix d'autel et de procession***, en cuivre jaune, finement ouvragée, présentant, à l'avant, le Christ attaché par trois clous, encadré des symboles des Evangélistes et des figures de la Vierge et de saint Jean, et, au revers, le Christ montrant ses plaies, avec aux extrémités des anges ailés et un mort sortant du tombeau. Cette orfèvrerie d'un modelé exquis date de 1280-1290 et a été présentée, à l'occasion de diverses expositions, notamment, à Bruxelles, en 1888, à Deurne (Anvers), en 1957, et au château de Gaasbeek en 1968.

Cette croix, considérée comme miraculeuse, attira jadis de nombreux

Gooik : Chapelle de la Sainte-Croix, au hameau de Woestijn.



chemin de fer vicinal et qui nous conduit au centre de la commune de Lennik-Saint-Quentin.

On passe d'abord au pied du **Saffelberg** (altitude : 80 mètres) qui émerge, à notre gauche. Pour y accéder, continuer jusqu'à l'entrée de Lennik, puis emprunter, à gauche, le chemin asphalté qui conduit à ce promontoire couronné par une chapelle entourée de tilleuls (site classé). Cette chapelle, dont l'intérieur est orné d'une petite Vierge folklorique et tapissée d'ex-voto, est un lieu de pèlerinage toujours vivace à Notre-Dame.

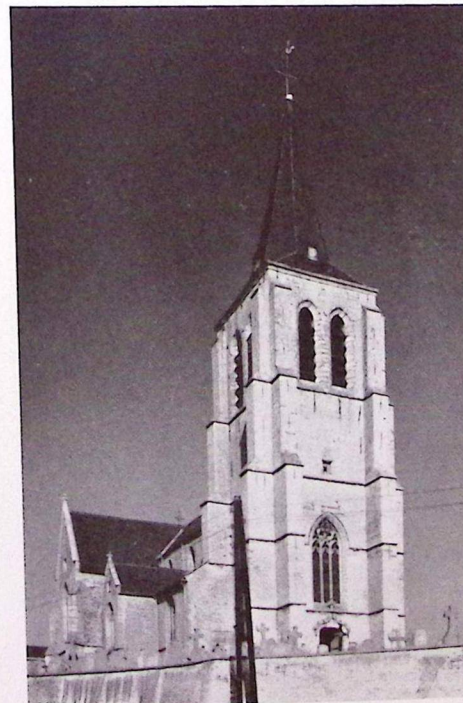
LENNIK-SAINT-QUENTIN (SINT-KWINTENS-LENNIK)

Verdoyante bourgade (1.579 hectares; environ 5.000 habitants), tirant ses ressources de l'agriculture partiellement axée sur la culture houblonnière et fruitière (fraises, groseilles, vergers...). La spacieuse **place communale**, conçue sans souci de l'alignement et bordée de maisonnettes basses, dont certaines remontent au XVIIIe siècle, a gardé un cachet délicieusement désuet.

Eglise Saint-Quentin*

Ce sanctuaire (classé par arrêté royal, le 25.3.1938), à la fois racé et puissant, constitue l'un des plus beaux fleurons architecturaux de tout le Pajottenland. D'origine romane, cet édifice, en forme de croix latine, est du type scaldéen, dont il existe plusieurs exemples en Brabant occidental, avec tour centrale, placée à l'intersection du transept et de la nef. Cette **tour***, dont la base remonte au XIIIe siècle, se termine par une flèche effilée (hauteur : 43 mètres). Le chœur et une partie de la nef datent également du XIIIe siècle. Le **pignon méridional*** du transept est tout à fait remarquable avec sa gracieuse tourelle à arcatures et ses pinacles, avec aussi ses trois niches abritant les statues de la Vierge, saisie dans une pose sinieuse, de saint Quentin et de sainte Gudule.

Au chevet du sanctuaire est adossé un Christ d'un réalisme saisissant. L'édifice, planté au cœur du vieux cimetière communal, a été restauré à plusieurs reprises, notamment vers le milieu du XIXe siècle;



L'église de Lennik-Saint-Martin.

et au début de ce siècle. La sacristie, conçue dans l'esprit Louis XVI, date de 1779. Elle sert de réceptacle à de riches ornements sacerdotaux et à de belles orfèvreries. L'architecture intérieure est très soignée. On admirera surtout le galbe des colonnes trapues dont les chapiteaux sont ornés de feuilles de chou frisé, qu'on retrouve dans de nombreux sanctuaires brabançons.

Le mobilier comporte quelques pièces de choix, dont deux intéressants **tableaux*** attribués au fécond et talentueux Gaspar de Crayer (1584-1669) où sont représentés un « Calvaire » et « Le Martyre de Saint Quentin », une chaire de vérité baroque et un précieux bas-relief figurant une Crucifixion, pièce rare de la fin du XIIIe siècle teintée d'un réalisme naissant encore marqué de réminiscences romanes. Poursuivre en direction de Bruxelles (plaques : Brussel, Gaasbeek). Jeter un coup d'œil, à droite de la route, sur l'avenant **château**, de style néo-classique, élevé, en 1761, à l'initiative de la famille de Man d'Attenrode, et dont les façades du bâtiment central et des ailes présentent, chacune, une jolie porte, en pierre bleue, de style Louis XV.

1 km plus loin, à la bifurcation, tourner à gauche pour gagner Lennik-Saint-Martin.

LENNIK-SAINT-MARTIN (SINT-MARTENS-LENNIK)

Centre agricole (superficie : 1.156 hectares; population : $\pm$ 2.000 habitants), spécialisé dans la culture fraisière.

Eglise Saint-Martin*

Ce sanctuaire (classé le 25.3.1938), encore entouré de son cimetière, figure parmi les plus anciens et les plus vénérables du Brabant. Il existait déjà à l'époque romane, comme en témoignent certains détails du chœur et de la nef, et fut élevé sous son aspect original vers le milieu du XIe siècle. Le chœur fut toutefois prolongé vers la fin du XIIIe siècle, tandis que la nef centrale fut remaniée et les bas-côtés reconstruits durant le XVe siècle; c'est de cette dernière époque que datent les voûtes en ogives reposant sur des colonnes

cylindriques prolongées par des chapiteaux à feuilles de chou. Le transept date du milieu du XIVe siècle. Quant à la tour massive et carrée, elle fut élevée vers 1410-1420.

En dépit de certaines retouches parfois trop radicales opérées notamment peu après 1900, l'église demeure un intéressant témoin de l'architecture romano-ogivale, telle que l'interprétèrent nos bâtisseurs brabançons.

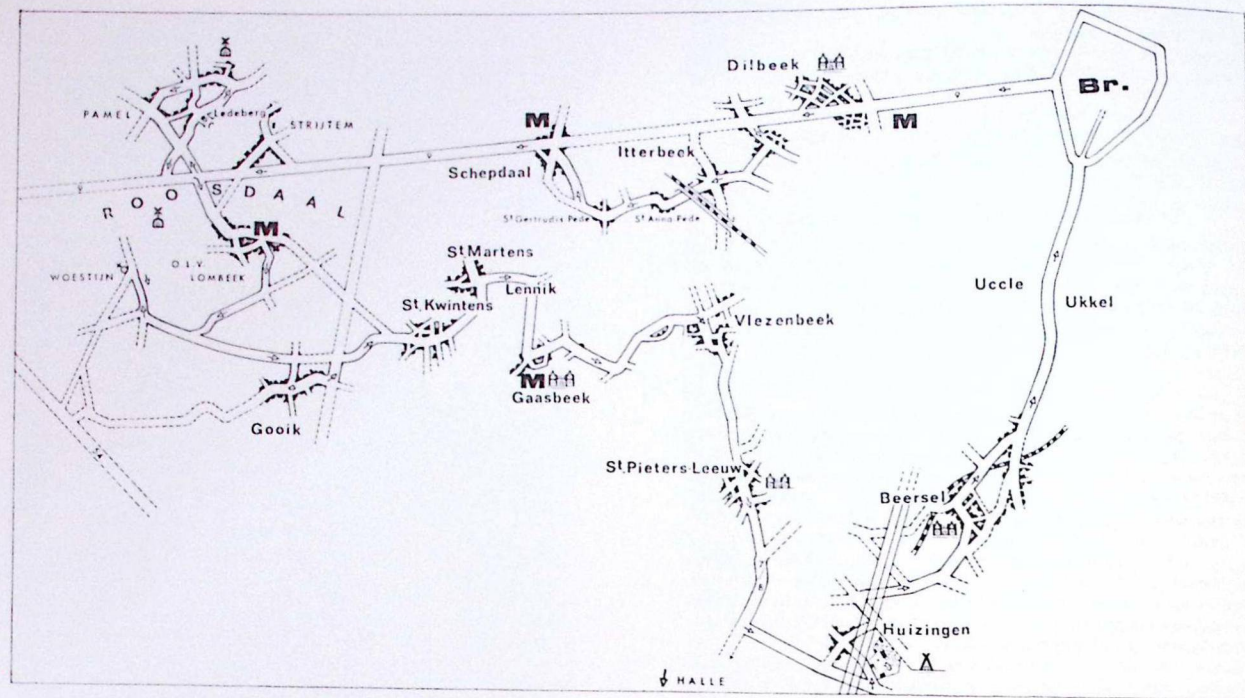
Le mobilier est varié. Parmi les pièces anciennes, on détachera, tout d'abord, deux bons tableaux : une « Déposition de Croix » dans la manière de Hugo van der Goes et une « Présentation de Jésus au Temple » datée 1619, servant de panneau central à un triptyque dont les volets représentent respectivement la « Tentation de Saint Antoine » dans la tradition de Jérôme Bosch et de Pierre Bruegel l'Ancien et « Saint Martin accueillant Saint Antoine l'Ermite », composition tirée de la Légende dorée, puis, le beau monument funéraire de Jean Pipenpoy et de son épouse, Cornille van Overstrate (XVIIe siècle) où les défunts sont figurés les mains jointes.

Ensuite, un groupe, en chêne, figurant la Charité de Saint Martin (XVIe siècle), qui fut reproduit sur l'un des timbres émis, en 1941, au bénéfice du Secours d'Hiver, puis un reliquaire baroque avec également une Charité de Saint Martin, la chaire de vérité aux motifs baroques, deux troncs anciens datés respectivement de 1613 et 1660, les portes de la chapelle des fonts baptismaux, animées de symboles empruntés à l'Ancien et au Nouveau Testament, la galerie ajourée du jubé et, à l'extérieur, adossé au chevet, un Christ assis au Calvaire, sculpture, en pierre, très expressive du XVIe siècle.

Continuer, pendant 1.750 mètres, par la route de Bruxelles (plaques : Brussel, Vlezenbeek), puis suivre, à droite [plaque : Gaasbeek (château) 3 km] l'artère conduisant à la place communale de Gaasbeek.

GAASBEEK

Paisible localité (368 hectares; 400 habitants) Bocages et labours couvrent le sol au relief harmonieux.



La lettre « M » désigne l'emplacement des musées, églises-musées et châteaux-musées.

Eglise Notre-Dame* et Place du village

L'église (classée, le 13.1.1943) fut édifée en plusieurs phases. Elle remonte partiellement au X^e siècle, mais fut remaniée et agrandie aux XVII^e et XVIII^e siècles, avant d'être adroitement restaurée en 1951. Elle dégage une réelle séduction avec ses trois nefs bien proportionnées, son clocheton, son chevet à pans coupés et son annexe baroque accolée, à l'extérieur, au chevet et où figure un Christ assis au Calvaire (XVI^e siècle), œuvre, en pierre, d'une plastique admirable. A l'intérieur, on pointera, outre les boiseries Louis XIV et Louis XV, un tableau (XVII^e siècle) d'un dessin agréable et d'un coloris délicat, figurant le « Mariage mystique de sainte Catherine », des stalles baroques d'une exécution soignée, le maître-autel, à dais et colonnes, d'un bel effet ornemental, deux autels latéraux ornés de toiles néo-classiques, ainsi que deux vitrines du XVIII^e siècle, d'un mouvement gracieux, où sont gardés des reliquaires.

Dans le cimetière, derrière le chevet, on peut voir la tombe de Brigitte-Josèphe Schockaert († 1796), dont le décès mit fin à la lignée des seigneurs de Gaasbeek, ainsi que le mémorial du marquis Arconati, œuvre de Geefs.

Sur la **place**, gardée par de vénérables platanes, a été replacé, il n'y a guère, le **pilori**, qui occupait déjà cet endroit en 1674.

Derrière l'église, la **cure** forme une séduisante construction, en briques et pierres, remontant à 1758.

Le **site**, formé par l'église, le cimetière, la cure, la place, le pilori et les quelques maisonnettes typiques (dont un vieil estaminet), qui ceinturent le parvis, a été classé, le 5.11.1946, en raison de sa valeur esthétique.

Poursuivre jusqu'au château de Gaasbeek [plaque : Gaasbeek (château) 2 km].

Près de l'entrée du château, vaste **parking** (place pour plusieurs centaines de voitures) et divers établissements (laiterie et buvettes) offrant aux touristes rafraîchissements et collation (spécialités : tartines au fromage blanc, guezue et lambiek).

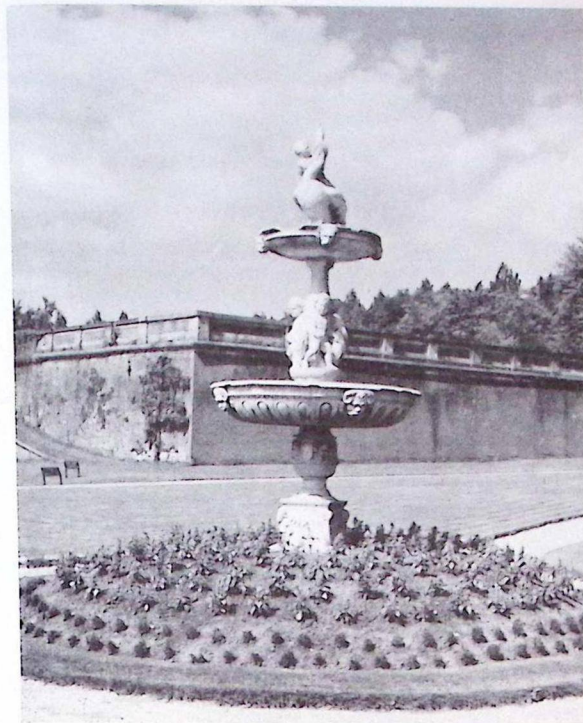
Château** de Gaasbeek

Classé ainsi que ses abords, le 26.10.1936, le **château** de Gaasbeek peut être rangé parmi les plus captivants du Brabant. Ses origines remontent à 1240 environ. Il fut d'abord utilisé comme forteresse et, de ce fait, fut assiégé, pillé et incendié à plusieurs reprises, notamment en 1308, lorsque le château fut saccagé par les Bruxellois assoiffés de vengeance à la suite de l'assassinat de leur échevin, Evrard 't Serclaes, par les partisans du seigneur de Gaasbeek, Sweder d'Abcoude, ainsi qu'en 1691, lorsque le manoir fut endommagé par les troupes de Louis XIV. Par ailleurs, le castel hébergea des familles illustres telles que, outre les d'Abcoude, les d'Egmont, dont le célèbre Lamoral, décapité à Bruxelles, en 1568, en raison de ses idées libérales, ou encore les de Renesse, les Schockaert, sans oublier, plus près de nous, les Arconati-Visconti.

La demeure subit de multiples remaniements au fil des siècles, notamment entre 1543 et 1559, période où elle fut dotée de tourelles à caractère décoratif, ainsi qu'à la fin du XIX^e siècle (1887-1898) où, sous la direction du peintre-décorateur Charles-Albert, elle fut l'objet d'une restauration quelque peu fantaisiste.

Si, à la suite de ces retouches et de ces restaurations, le château a perdu, en partie, son caractère original de demeure fortifiée, il conserve néanmoins suffisamment d'éléments architecturaux aptes à retenir l'attention tant du profane que de l'esthète et de l'historien. C'est ainsi que certaines murailles et divers éléments des tours présentent une réelle valeur archéologique. Par ailleurs, la façade orientale (milieu du XVI^e siècle), qui a royale allure, ravira tous les admirateurs du style Renaissance, au même titre d'ailleurs que la Tour dite de Charles Quint (1545).

L'entrée principale, édifée à la fin du XIX^e siècle, avec donjon flanqué de deux tours, dégage, en dépit de son aspect un peu théâtral, une réelle majesté. A remarquer, dans la cour d'honneur dont l'ordonnance est exquise, une ravissante fontaine, en pierre de France, de style Renaissance, qui est une reproduction fidèle de la fontaine de Beaume. A l'extrémité de la cour, la **vue*** embrasse



Domaine de l'Etat à Gaasbeek : Ravissante fontaine baroque sortie vraisemblablement de l'atelier de Jérôme Duquesnoy.

de meubles dont les originaux ornent notamment des châteaux de France.

A défaut de pouvoir inventorier ici toutes les œuvres, signalons, parmi les plus marquantes, **trois tapisseries de Bruxelles*** (XVI^e siècle) consacrées à l'histoire de Tobie et réalisées d'après des cartons de Pierre Coecke, deux tapisseries de Bruxelles (XVII^e siècle) figurant des scènes extraites de la vie d'Alexandre le Grand et basées sur des cartons de Charles Lebrun, **trois tapisseries de Tournai*** (XV^e siècle), une autre tapisserie reproduisant, avec beaucoup de réalisme, les traits du comte Lamoral d'Egmont, puis des **tapis d'Orient*** uniques en leur genre et une tapisserie anglaise du XVII^e siècle représentant la rencontre de Léandre d'Abydos et de la Belle Hélène, exécutée suivant un carton du peintre Cleyn et acquise récemment par le musée.

Le château garde encore de belles **poteries** italiennes des XV^e et XVI^e siècles, des fragments de retables, de remarquables **ivoires**, dont une Vision de Saül (XVIII^e siècle), des albâtres de Nottingham (XV^e siècle), un **albâtre***, d'une facture exceptionnelle, figurant Charles Quint et Isabelle de Portugal, œuvre attribuée à Jean Mone (1526), l'auteur du magnifique retable ornant la basilique Notre-Dame à Hal, plusieurs bustes de Charles Quint et le **buste***, en argent, serti de pierres précieuses, d'Isabelle la Catholique, œuvre marquante de l'Ecole hispano-flamande du XV^e siècle.

En outre, le musée abrite une intéressante collection de **tableaux**, dont on détachera la « Tour de Babel » de Maarten van Valckenborch (1535-1612), le portrait de Lady Frances Cranfield, de l'Ecole d'Antoine Van Dyck et le portrait d'Eléonore d'Autriche (XVI^e siècle), donné généralement à Joos Van Cleef.

Enfin, le château de Gaasbeek est devenu, sous l'impulsion de son conservateur, un centre culturel très actif. Concerts, conférences, expositions, etc. s'y succèdent d'avril à octobre (pour détails, consulter la presse).

Période d'ouverture et droit d'entrée.

Le château et son parc sont ouverts du 1^{er} avril au 31 octobre inclus,

toute une partie du Pajottenland. Une table d'orientation, en bronze, placée en 1956 par les soins du Vlaamse Toeristenbond, permet d'identifier les principaux villages qui se déploient sous nos yeux.

Le **parc***, avec ses deux étangs et ses hêtres séculaires, couvre quelque 41 hectares. L'esplanade est agrémentée de superbes pelouses bordées de bancs rustiques. On y voit une **fontaine*** baroque, en marbre blanc. Ce gracieux monument, formé de deux vasques superposées, animées de mascarons, de têtes de lion et de petits personnages nus, traités dans l'esprit et la manière du célèbre Manneken-Pis de Bruxelles, et surmontés d'un amour et d'un cygne, aurait été commandé par l'archiduchesse Isabelle et est communément attribué à l'atelier de Jérôme Duquesnoy (début du XVII^e s.).

Une flânerie dans le parc (promenade jalonnée) et autour des douves ménage de superbes échappées sur la campagne qui fut si chère à Pierre Bruegel l'Ancien en même temps qu'elle permet de découvrir de charmantes constructions : la **Chapelle Sainte-Gertrude** (1625), l'**Arc de Triomphe**, élevé, en 1803, par le marquis Paul Arconati-Visconti, en hommage à Napoléon Bonaparte et, tout près du château, un ravissant **pavillon de plaisance** (1620), construit à l'initiative de René de Renesse, et à côté, l'ancienne **demeure du chapelain**, bâtiment datant de la même époque.

Le Musée*

En 1921, la marquise Arconati-Visconti, née Marie Peyrat, fit don à l'Etat belge du château, du parc et des trésors artistiques, rassemblés dès le XVIII^e siècle par les Schockaert et surtout, durant le XIX^e siècle, par les Arconati. La marquise Arconati avait personnellement acquis, dès la fin du siècle dernier, un grand nombre d'antiquités.

Les collections très riches comportent des meubles, des poteries, des porcelaines, des émaux, des sculptures (XV^e et XVI^e siècles), en ivoire et en albâtre, de l'argenterie, des tapis, des lustres, des tableaux, des ustensiles de ménage, ainsi que des reproductions

les mardis, jeudis, samedis, dimanches et jours fériés, de 10 à 17 heures. Durant les mois de juillet et août, tous les jours, sauf le vendredi. Le droit d'entrée, comprenant la visite du parc et du château, est fixé à 10 F par personne. Pour la visite du parc seulement, le prix est ramené à 5 F. Une réduction de 50 % sur le prix de l'entrée générale est accordée aux groupes comportant 20 personnes au moins.

Pour le parking, il est perçu un droit de 5 F par véhicule. En dehors de l'enceinte, la **Maison du Bailli** est une construction (classée) en briques dites espagnoles, datant de 1600 environ, qui se distingue par la pureté de ses lignes et l'attrait de ses tourelles et pignons à redents. En sortant du château, tourner le dos au village et poursuivre en direction de **Vlezenbeek**. Au carrefour situé 500 mètres plus loin, tourner à gauche (plaque : Brussel) pour gagner le centre de Vlezenbeek.

VLEZENBEEK

Verdoyante agglomération rurale (superficie : 1.003 hectares; population : ± 2.200 habitants) arrosée par le ruisseau de la Vleze et fourmillant en promenades champêtres. Les vergers (pommiers - poiriers) et les fraisières comptent parmi les principales ressources de cette localité au sol particulièrement fertile.

Le Restaurant « In de Kroon » situé en face de l'église présente à sa carte diverses spécialités, dont le poulet au lambiek, le riz de veau à la façon du chef et les crêpes paysannes.

Manège : Levis Californian Club (leçons d'équitation - location de chevaux - camps équestres).

Hof Nederlo.

Avant de gagner le cœur même de la commune, on laisse, à droite, un magnifique domaine piqué d'essences arborescentes où se niche une ravissante demeure de plaisance, connue sous l'appellation : Hof Nederlo(o) ou Hof van Nederlo(o), aux allures de petit château.

Cette maison de campagne (classée au même titre que ses abords, ie 13-4-1953), était déjà mentionnée comme ferme-château au XIV^e siècle. Elle fut reconstruite sous son aspect actuel dans le courant du XVI^e siècle, du temps de l'occupation du manoir par les Othuys. Ce coquet bâtiment, égayé de pignons à gradins et de fenêtres à croisillons menaçant ruine, au début de ce siècle, lorsque le propriétaire de l'époque, Adrien Beeckman de Crayloo († 1924) prit l'initiative de le faire restaurer en respectant son architecture originale. Plus loin, toujours à droite, la maison de campagne d'**Inkendaal** (aujourd'hui Institut des Petites Abeilles) a aussi des origines anciennes et relevait autrefois (XV^e siècle) de la châtellenie de Bruxelles. Frondaisons et étangs confèrent au site un cachet d'une exquise fraîcheur. La nouvelle **maison communale**, qu'on atteint bientôt, jette une note plaisante et résolument moderne dans un paysage qui a encore gardé de solides attaches rurales.

Eglise Notre-Dame.

L'église de Vlezenbeek, d'origine gothique et que ceinture le vieux cimetière communal, fut probablement élevée dans la seconde moitié du XIV^e siècle. Elle se distingue par ses trois nefs, sa tour centrale, à flèche effilée, et son chœur à chevet plat, qui rappelle celui de la chapelle de Pede-Sainte-Anne. Les retouches et agrandissements opérés au cours des siècles, notamment au XVII^e et au début du XIX^e siècle, cette dernière phase de la reconstruction (1808) ayant été réalisée à l'initiative du marquis Arconati, châtelain de Gaasbeek, ont quelque peu ébranlé l'ordonnance primitive de l'édifice, sans toutefois altérer son caractère délicieusement archaïque. On notera, du côté nord, l'ancienne sacristie, de style gothique, puis le portail de 1673, dont le couvre-joint présente une Vierge à l'Enfant dans un entourage baroque. Le mobilier comprend notamment un autel majeur (XVIII^e siècle), dominé par une Assomption, toile du XVII^e siècle au dessin adroit, des

lambris Louis XIV, un autel dédié à la Vierge où trône une Madone du XVI^e siècle, une chaire de vérité baroque, dont la cuve est datée : 1680, un jubé néo-classique datant du début du XIX^e siècle et de belles orfèvreries conservées généralement dans la sacristie. Derrière l'église, s'engager, à droite, dans la chaussée reliant Vlezenbeek à Leeuw-Saint-Pierre. 3,5 km séparent ces deux centres.

LEEUEW-SAINT-PIERRE (SINT-PIETERS-LEEUEW).

Importante agglomération (2.316 hectares — 17.000 habitants) baignée par la Zuun, affluent de la Senne. Les quartiers résidentiels implantés surtout au nord de la commune et qui sont pratiquement soudés à l'agglomération bruxelloise et les quelques zones encore réservées à la culture confèrent à cette bourgade un cachet mi-rural, mi-citadin. Nombreuses artères nouvellement créées le long desquelles sont édifiées de coquettes villas. Hôtel à front de la chaussée de Mons. Manège en bordure de la chaussée de Mons. La route franchit d'abord le plateau (point culminant : 60 mètres) séparant les vallons de la Vleze et de la Zuun. A droite et en bordure de la chaussée, la **Ferme de Gaspeldoren**, reconstruite en 1766-1767 et récemment restaurée, avec porte d'entrée monumentale, en forme de cintre, surmontée d'une pierre armoriée. Plus loin, à gauche, le moulin de Volsem.

Moulin de Volsem.

Cette charmante petite usine, alimentée par les eaux du ruisseau de la Zuun, fut construite en 1553 par le propriétaire du château Coloma et fut, sous l'ancien Régime, banale pour les habitants de Leeuw. Elle fut, par la suite modernisée et actionnée à l'aide d'une turbine hydraulique. Aujourd'hui hélas, il ne reste plus grand chose du charme suranné de cette aimable construction, qui inspira plus d'un paysagiste et tenta plus d'un chasseur d'images. 500 mètres plus loin se dresse au centre de la vaste **place communale** et au cœur du vieux cimetière la captivante église placée sous le patronage de saint Pierre.

Eglise Saint-Pierre*

Protégée par mesure de classement, prise le 25-3-1938, au même titre que son site englobant le cimetière et son mur de clôture (arrêté du Régent, en date du 31-5-1948), l'**église Saint-Pierre** forme un excellent spécimen de l'art de bâtir à la fin des temps gothiques. Elle est précédée d'une tour massive, très caractéristique, soutenue par de puissants contreforts, et sur laquelle se greffe une tourelle d'angle. Des ouïes géminées ont été ménagées sur les quatre faces du clocher, dont la base est percée d'un portail classique, à fronton triangulaire, aménagé en 1768. Le sanctuaire proprement dit est divisé en trois nefs donnant sur un transept, aujourd'hui peu saillant en raison de l'élargissement des bas-côtés, l'édifice s'achevant sur un chœur à pans coupés, d'une exécution très soignée. Les retouches et modifications opérées au cours de diverses campagnes de restauration, d'abord durant le XVIII^e siècle, puis à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e siècle, et, enfin, dans les années 1965 n'ont que très légèrement altéré la majesté de cet édifice considéré communément comme l'un des fleurons de l'architecture régionale. L'église recèle quelques œuvres dignes de retenir l'attention des amateurs d'art et notamment, dans le chœur, une Crucifixion de saint Pierre, couramment donnée à Gaspar de Crayer, composition vigoureuse quoique passablement ternie, une crédence, de style gothique tertiaire, et des stalles, excellentes ébénisteries Louis XVI, et, enfin, le mémorial de Philippe-François-Pierre Roose, mort en 1751, et de Marie-Caroline-Françoise van der Gracht, décédée en 1775, puis, dans les nefs, l'opulente chaire de vérité, en chêne sculpté, encadrée des figures de saint Pierre et de saint Paul, bonne menuiserie malinoise du milieu du XVIII^e siècle, ainsi que les lambris des collatéraux, rythmés par des confessionnaux du XVIII^e siècle, enfin, à l'entrée du vaisseau central, le jubé des orgues, néo-classique, qui présente une certaine analogie avec celui de l'église de Vlezenbeek que nous venons de visiter.

Relevons avant de poursuivre notre route que certains auteurs ont cru reconnaître ce sanctuaire dans plusieurs tableaux et dessins exécutés par Pierre Bruegel au cours de l'ultime période de sa carrière artistique (1564-1569). Continuer par la J. Depauwstraat, qui laisse, à gauche, le beau domaine où niche l'ancien manoir seigneurial de Leeuw-Saint-Pierre, dénommé Château Coloma.

Château Coloma*

Siège de nos jours d'une institution scolaire (accès interdit, sauf autorisation expresse de la direction de l'établissement), le Château Coloma, qui n'est visible de la route que pendant la morte saison — en été, sa vue est masquée par un rideau d'arbres — fut édifié au début du XVI^e siècle, puis profondément remanié, sans que sa valeur esthétique en soit diminuée, au début du XVIII^e siècle. Bordé de pièces d'eau décoratives que l'on franchit par un pont en pierres, à quatre arches, après avoir longé une superbe drève gardée par des marronniers séculaires, le castel, où la brique, élément dominant de la construction, se marie judicieusement avec les encadrements, en pierres, des portes et fenêtres, forme un ensemble aux lignes harmonieuses, flanqué aux quatre angles d'une tour carrée surmontée d'un toit en forme de bulbe. Le **parc**, où croissent de précieuses espèces arborescentes, constitue un écrin digne de ce bijou de notre architecture civile. On y découvre un gracieux **pavillon**, à tourelle d'angle, de style Louis XIV, élevé, en 1725, par les de Roose, qui présidaient, à l'époque, aux destinées du domaine. L'Europalaan, qui prolonge la J. Depauwstraat, conduit à la chaussée de Mons (N. 7) dans laquelle on s'engage à droite (plaque : Halle 4 km). Après un parcours de 1.200 mètres, virer à gauche (plaques : Buizingen, Huizingen, Alseberg), pour gagner, 2 km plus loin, après avoir franchi le canal de Charleroi à Bruxelles et la nouvelle autoroute Bruxelles-Paris, l'entrée du domaine provincial de Huizingen.

de transformer et de moderniser le **château**, en 1875-1876, en s'inspirant d'un projet dressé par l'architecte Blondiau. Tel qu'il se présente, de nos jours, le castel, dans l'édification duquel fut utilisée la pierre de France, s'inspire des demeures de style Renaissance. De plan rectangulaire, il est flanqué aux angles de tours et tourelles à caractère décoratif, tandis qu'une balustrade, en pierre blanche, court tout le long de la corniche. La porte d'entrée est sommée de blasons aux armes des van Varick et des van de Werve. Acquis par la Province de Brabant, le 30 mars 1938, le domaine était déjà partiellement aménagé, en fonction de sa destination nouvelle (station d'été et de tourisme social, ainsi que centre sportif) lorsque survint la seconde conflagration mondiale avec ses séquelles, l'occupation des lieux par les troupes allemandes d'abord, alliées ensuite, de sorte qu'il ne put être officiellement ouvert au public que le 8 mai 1948. Tel que peut le découvrir aujourd'hui le touriste, il apparaît non seulement comme l'un des tout premiers établissements de tourisme social à avoir été créé en Belgique, mais aussi comme un modèle du genre et l'un des mieux équipés de tout le pays. Le fait qu'il draine, bon an mal an, vers ses installations plus de six cent mille visiteurs, atteste à suffisance l'engouement qu'il connaît auprès du grand public. D'une superficie d'un peu plus de 90 hectares, dont 55 environ occupés par les feuillus et les résineux, le Domaine provincial de Huizingen — établi partiellement sur le territoire de la commune limitrophe de Dworp (Tourneeppe) — comprend outre le château précité, converti en **hôtel-restaurant**, avec spacieuse terrasse et plan d'eau très décoratif, bordé de tilleuls séculaires, une **drève** admirable, longue de 500 mètres, où alternent les marronniers blancs et pourpres, un vaste **verger**, particulièrement attrayant à l'époque de la floraison, un **parc** superbe dominé par la haute futaie (hêtres, sapins, etc.), quelque 13 kilomètres de promenades ravissantes offrant d'heureuses perspectives sur les divers aspects du domaine, un **jardin alpin** (6 hectares), petit chef-d'œuvre de reconstitution d'un site, compre-

Variante.

Les touristes souhaitant combiner cette excursion avec la visite de la ville de Hal, toute proche, négligeront à gauche, la chaussée conduisant à Huizingen et poursuivront le long de la N. 7 pour atteindre, 2 km plus loin, le cœur de la coquette cité mariale. Nous ne reviendrons plus ici sur les principales curiosités architecturales (Basilique Notre-Dame, Hôtel de Ville, ancien Hôpital entièrement restauré et qui héberge de nos jours le centre culturel de la ville), artistiques (mobilier et trésor de la basilique, d'une richesse exceptionnelle) et naturelles (Bois de Hal) de ce centre fameux par son pèlerinage multiséculaire à la Vierge. Nous invitons le lecteur à consulter à ce sujet notre itinéraire : « Dans le Pajottenland » vendu 5 F en nos bureaux (7 F en cas d'envoi par la poste).

HUIZINGEN.

Petit centre (superficie : 283 hectares; population : ± 3.000 habitants) jadis agricole, aujourd'hui partiellement industrialisé (siège de fabriques de meubles, brasseries, fonderies et de papeteries fondées en 1773 et spécialisées dans la fabrication de papiers fins — duplicates — impressions — écritures).

DOMAINE PROVINCIAL**

L'attraction majeure de Huizingen est le superbe centre récréatif et de plein air que la Province de Brabant a aménagé avec un goût exquis dans la vaste réserve boisée ayant appartenu aux seigneurs du lieu, dont la lignée se perd dans la nuit des temps. Il semble toutefois que le château ait été reconstruit vers le milieu du XVI^e siècle, à l'initiative de Pierre Boisot, qui présidait à cette époque aux destinées de la région. Les Vaucamps occupaient le château au XIX^e siècle. C'est grâce d'ailleurs à l'esprit d'entreprise d'un membre de cette famille, le sénateur Albert Vaucamps, que le domaine prit sa physionomie actuelle. Ce notable entreprit notamment de supprimer les diverses enclaves et servitudes qui grevaient la propriété et

Domaine provincial à Huizingen : Le château et son admirable miroir d'eau.



Leeuw-Saint-Pierre : Le château Coloma avec, à l'arrière-plan, l'église Saint-Pierre.



nant 11 bassins d'eau et 40 cascades, des pelouses admirablement entretenues et des milliers de fleurs, de plantes vivaces et de rocailles formant le plus luxuriant des décors. Il comporte en outre un solarium avec piscine, à ciel ouvert, dotée d'un système de chauffage maintenant l'eau à une température constante de 22 à 23° centigrades, un terrain de camping-caravaning, d'une superficie de 150 ares, une auberge de jeunesse, des courts de tennis, une plaine de jeux et des installations sportives permettant, entre autres, la pratique du football, du basket-ball et de l'athlétisme. Un golf miniature, une petite réserve ornithologique et un mini-zoo complètent cet ensemble prestigieux. Des hauteurs* du domaine, le touriste domine de plus de 60 mètres le vallon sinueux de la Senne et son regard porte très loin à l'horizon où se profile l'imposante silhouette de la Basilique nationale du Sacré-Cœur.

Période d'ouverture, droit d'entrée et renseignements pratiques.
Le Domaine reste ouvert toute l'année. Une visite s'impose notamment à l'époque de la floraison des jonquilles et des jacinthes sauvages.

L'entrée générale est fixée à 5 F; ce prix est ramené à 1 F pour les personnes âgées de plus de 60 ans; gratuit pour les enfants de moins de 14 ans. La gratuité de l'entrée est généralisée pendant la période incluse entre le 1^{er} octobre et le dimanche précédant Pâques.
Parking : 5 F pour les autos, autocars, motos et sidecars; 2 F pour les vélos.

Auberge de Jeunesse : 28 F par nuitée; réduction pour voyages scolaires et séjours de groupes.

Terrain de camping-caravaning : 10 F par personne et par jour; 5 F pour les membres des associations reconnues; gratuit pour les enfants de moins de 12 ans accompagnés de leurs parents; caravane : 5 F par jour.

Plaine de jeux pour enfants : gratuit (pour les moins de 14 ans).
Bassin de natation : 10 F pour les adultes; 5 F pour les enfants de 6 à 14 ans; 3 F pour les groupes scolaires (minimum : 15 élèves)

du transept, l'église de Beersel a conservé une partie de son mobilier ancien, entre autres, le maître-autel, à colonnes, habillé d'une statue baroque de saint Lambert, deux gracieux autels latéraux, rehaussés de motifs Louis XV, la chaire de vérité enrichie de rocailles et de médaillons, les fonts baptismaux gothiques frappés aux armes des Witthem, ainsi qu'un bénitier gothique, où sont reproduites les mêmes armes, puis la pierre tumulaire du curé de Coninck (†1775) et la belle dalle funéraire de Henri III de Witthem (†1515) et de son épouse, Isabeau Despont ou Despout, enfin deux magnifiques gisants*, en albâtre, figurant respectivement Henri II de Witthem revêtu d'une armure, et son épouse Jacqueline de Glimmes, coiffée d'un hennin; cette sculpture adroitement restaurée témoigne du savoir-faire de nos imagiers gothiques.

La cure toute proche forme un séduisant ensemble néo-classique (1781) où la brique se marie agréablement avec la pierre. Contourner, à présent l'église, en passant devant le porche et suivre la Lotstraat qui conduit en 500 mètres à hauteur du château féodal de Beersel (parking gratuit pour autos et autocars).

CHATEAU FORT**

Edifié au XIII^e siècle et donc contemporain de celui de Gaasbeek, le château féodal fut élevé sur un sol bas et spongieux et fit partie d'une ligne de défense constituée en vue de prémunir le duché de Brabant contre les incursions en provenance de Flandre ou du Hainaut. C'est ainsi qu'en 1356, la forteresse eut à subir les assauts impétueux des troupes de Louis de Maele, comte de Flandre.

Plus tard, en 1489, les Bruxellois, révoltés contre l'empereur Maximilien, s'emparèrent de la forteresse et la pillèrent. Au début du XVII^e siècle, le château fut l'objet de travaux d'embellissement, de manière à adapter la résidence au goût du jour. C'est de cette époque que datent les toitures couvertes d'ardoises, qui coiffent les trois tours de défense et surplombent les plates-formes à créneaux primitives, de même que les pignons à gradins, dont l'un d'eux porte des ancrages, en fer forgé, formant la date : 1617. Abandonné au début du

gratuit jusqu'à 6 ans.

Tennis : 5 à 10 F par heure et par personne.

Golf miniature : 15 F pour les adultes; 7,50 F pour les enfants.

Canotage : 25 F par demi-heure (6 personnes au maximum par embarcation).

Pêche : 25 F par personne et par jour (maximum : 2 lignes).

En quittant le domaine, passer sous l'autoroute Bruxelles-Paris, puis emprunter la première artère à droite, la Kesterbeeklaan (plaques : Beersel-Brussel).

Visiter, le cas échéant, l'église Saint-Léonard, toute proche. Si son architecture néo-gothique (fin du siècle dernier) ne sort pas de la plus stricte banalité, en revanche, l'intérieur a gardé quelques œuvres anciennes dont un remarquable Christ gothique, de 1500 environ, placé sous l'arc triomphal; une statue de saint Jean-Baptiste, de la fin des temps gothiques, un groupe de sainte Anne et de la Vierge (l'Enfant Jésus a disparu) du XVI^e siècle, deux statues baroques figurant saint Pierre et saint Paul, une chaire de vérité ouvragée, adroite menuiserie du XIX^e siècle et deux tableaux dont un Baptême du Christ, œuvre italianisante de ± 1600 et une scène de la vie de saint Léonard, toile quelque peu ternie et usée.

BEERSEL.

Riante localité à vocation résidentielle de plus en plus accentuée (superficie : 632 hectares; population : 4.000 habitants) étagée sur le versant droit de la Senne. Le terrain fort escarpé (les dénivellations atteignent 80 mètres par rapport au lit de la rivière) comporte divers promontoires d'où la vue* embrasse une grande partie du Pajotteland, ainsi que les faubourgs ouest, sud-ouest et nord-ouest de la capitale. Hôtel et restaurants.

Eglise Saint-Lambert.

Rebâtie au début de ce siècle (1914-1920), à l'exception de sa robuste tour, à tourelle, édifiée en grès lédien, dans le courant du XV^e siècle, et placée de nos jours, en hors-d'œuvre, entre la nef et le bras-droit

Beersel : Le prestigieux château fort.



XIX^e siècle, le manoir se dégradait rapidement. Il n'était plus qu'une ruine lorsque Victor Hugo le visita en 1877. Le comte et la comtesse Guillaume de Hemricourt de Grunne, propriétaires du château, firent don, en 1927, des vestiges du castel, à la Ligue des Amis du Château de Beersel, qui entreprit, dès le 10 mars 1928, la restauration de ce monument historique, sous la direction de Raymond Pelgrims de Bigard, qui lui restitua, avec infiniment d'adresse, l'aspect qu'il avait au début du XVII^e siècle.

Avant de devenir la propriété du comte Guillaume de Hemricourt de Grunne, le château avait appartenu aux sires de Witthem, puis, au XVII^e siècle, à la Maison d'Arenberg, avant d'entrer dans les biens de la famille de Merode. En 1948, le château fut acquis par l'A.S.B.L. « Les Demeures historiques de Belgique », qui veille, depuis, avec un soin jaloux, à la sauvegarde du domaine.

Tel qu'il apparaît, de nos jours, avec son plan elliptique, son pont-levis reconstitué, ses trois tours crénelées, de forme cylindrique, ses hautes courtines, sa vigie, sa prison, ses échauguettes, ses mâchicoulis impressionnants et ses salles d'époque admirablement reconstituées, le château fort de Beersel forme, avec l'étang et le rideau de jeunes peupliers qui le ceignent, un des ensembles les plus accomplis de demeures fortifiées moyenâgeuses qui soient encore visibles en Belgique, en même temps que l'un des derniers et des plus précieux témoins de notre architecture militaire du temps de la féodalité. Dans le parc aménagé en 1966-1967 a été installée une petite plaine de jeux pour enfants (toboggan, balançoires, etc.).

Le coquet bâtiment (restaurant - cadre breughelien), à l'enseigne : « L'Auberge du Chevalier », situé près de l'entrée du domaine, fut construit en 1933, dans un style régional, d'après un projet établi par Raymond Pelgrims de Bigard.

Période d'ouverture et droit d'entrée.

Le château est ouvert du 1^{er} mars à la Toussaint, tous les jours de 10 à 18 heures. Durant la morte saison, les samedis, dimanches et jours fériés seulement, de 14 à 17 heures, sauf conditions atmosphé-

Rue Haute.

La rue Haute traverse de part en part le Quartier des Marolles, un des plus populaires de la capitale. Son tracé presque rectiligne épouse approximativement celui d'une ancienne voie romaine. Autrefois il était très pittoresque avec son dédale de ruelles et d'impasses formant une petite ville dans la ville. Comme bien d'autres, ce quartier, berceau de la « Zwanze », cette gouaille typiquement bruxelloise, et du « marollien », patois si savoureux que les autochtones utilisent encore de nos jours comme mode d'expression de leur franc-parler, a payé son tribut au dieu de l'urbanisme et aux arrêtés dictés par des motifs de salubrité publique.

Cependant, une douzaine de façades animées de pignons à gradins ou à volutes, quelques portes typiques des XVII^e et XVIII^e siècles (ces dernières ornées de motifs Louis XV et Louis XVI) et une population restée commerçante et industrielle entretiennent encore un climat et un mode de vie aux racines séculaires.

MAISON BRUEGEL.

Située au n° 132, de la rue Haute, à l'angle de la rue de la Porte Rouge, la construction, dénommée « Maison Bruegel », dont les façades et toitures ont été classées comme monument, le 30-11-1960, passe communément pour avoir servi de résidence à Pierre Bruegel au cours des six dernières années de sa vie (de 1563 à 1569). C'est dans le même immeuble qu'aurait vécu son arrière-petit-fils, David Teniers III, décédé en ce lieu, en 1685. Cet immeuble (restauré) dont l'historicité sera peut-être prouvée un jour et dans lequel s'ouvrirait l'impasse de la Porte Rouge, aujourd'hui disparue, se distingue par son pignon à redents ornant la façade (côté rue) et son beau portail, en pierre bleue, de style Louis XVI. En 1924, à l'occasion de fêtes organisées dans le quartier en l'honneur de Pierre Bruegel, une plaque fut scellée dans la façade; elle porte cette simple mention : « Hommage au peuple à son grand peintre ».

400 mètres à peine séparent la Maison Bruegel de l'église Notre-Dame de la Chapelle où repose l'incomparable artiste.

ques défavorables. L'entrée générale est fixée à 10 F. Ce prix est ramené à 7,50 F pour les groupes de 20 personnes et plus, les enfants de plus de 10 ans, les familles nombreuses et les membres des associations touristiques reconnues. Les écoliers accompagnés de leurs professeurs, de même que les enfants n'ayant pas atteint l'âge de 10 ans n'acquittent qu'un droit d'entrée de 5 F.

Pour tous renseignements complémentaires, s'adresser au gardien, M. Isidore Mahu, Château de Beersel, à Beersel. Tél. : (02) 76.29.24. Revenir à l'église de Beersel, puis continuer par la steenweg op Ukkel (plaque : Brussel) en direction de la capitale. Cette chaussée débouche sur la chaussée d'Alseberg à hauteur des Brasseries Van Haelen. S'engager, à gauche, dans la chaussée d'Alseberg, que l'on remonte sur tout son parcours jusqu'à la Barrière de Saint-Gilles. A cet endroit, descendre la chaussée de Waterloo jusqu'à la Porte de Hal, qu'on contourne par la droite. S'engager à gauche, dans le boulevard de Petite Ceinture, qu'on suit pendant 50 mètres environ, puis tourner à droite et remonter la rue Haute jusqu'à l'église Notre-Dame de la Chapelle, terme de notre itinéraire.

Porte de Hal.

Avant d'emprunter la rue Haute, signalons que la Porte de Hal constitue le dernier vestige de la seconde enceinte de Bruxelles. Edifiée vers 1380, elle fut sérieusement transformée, en 1868-1870, lors d'une campagne de restauration, par l'architecte Henri Beyaert (1823-1894). En dépit des modifications importantes, dont elle fut l'objet, la Porte de Hal demeure un intéressant témoin de l'art de bâtir à la fin du XIV^e siècle. Elle abrite de nos jours un captivant musée* d'armes et d'armures, dont nous recommandons chaudement la visite. Le musée est ouvert tous les jours, sauf le vendredi, de 9 h. 30 à 12 h. 30 et de 13 h. 30 à 17 h.

Fermé les 1^{er} janvier, 1^{er} mai, 1^{er} et 11 novembre et le 25 décembre. Entrée générale : 5 F. L'accès est toutefois gratuit les mercredis et samedis après-midi, ainsi que les dimanches et jours fériés.

EGLISE NOTRE-DAME DE LA CHAPELLE*

Entamée dès le début du XIII^e siècle et parachevée seulement au début du XVIII^e siècle par le placement du clocher bulbeux coiffant la tour, l'Eglise Notre-Dame de la Chapelle permet de suivre pas à pas l'évolution de l'architecture religieuse, en Brabant, depuis la fin de l'époque romane jusqu'aux dernières manifestations du gothique tertiaire.

L'intérieur, où s'épanouit ce verticalisme pondéré, cher à nos bâtisseurs brabançons, est riche en œuvres d'art* diverses, dont nous ne pouvons, dans le cadre de cette étude, dresser l'inventaire exhaustif. Remarquons cependant divers tableaux dont une Crucifixion et une Adoration des Mages, attribués au peintre bruxellois Henri De Clerck (c. 1570 - c. 1629), plusieurs sculptures dont une Sainte Marguerite (± 1515) sortie de l'atelier du maître de Lombeek et une statue saisissante de Notre-Dame de la Solitude, qui aurait été ramenée d'Espagne par l'Infante Isabelle, la chaire de vérité plantureuse, datée : 1721, le monument funéraire de la famille Spinola et la plaque commémorative de François Anneessens, mort sur l'échafaud le 17 septembre 1719, pour avoir défendu les franchises communales contre la politique centralisatrice du gouvernement autrichien; puis gagnons la troisième chapelle du collatéral droit (bas-côté sud) pour nous recueillir devant le Mémorial, en marbre, de Pierre Bruegel l'Ancien — renouvelé en 1676, par David Teniers II, dit le Jeune — que somrait autrefois un tableau de Pierre-Paul Rubens figurant Jésus remettant les clés à saint Pierre, œuvre admirable, vendue malencontreusement, en 1765, et remplacée de nos jours par une copie dont les mérites artistiques sont discutables.

Important :

Les renseignements concernant les jours et heures d'ouverture des musées et stations de plein air et les droits d'entrée y afférents sont communiqués sous réserve de modifications ultérieures.

Les manifestations culturelles et populaires

SEPTEMBRE 1969

- 1 BRUXELLES : Aux Musées royaux des Beaux-Arts de Belgique, 3, rue de la Régence : Exposition des œuvres de Pierre Bruegel l'Ancien, entourées de photographies embrassant toute l'œuvre du peintre (jusqu'au 16 novembre).
- Aux Palais du Centenaire (Heyssel) : 12^e Salon professionnel et international Europac (jusqu'au 8 septembre).
- Visite du Palais Royal de Bruxelles, tous les jours de 10 à 16 heures, jusqu'au 14 septembre inclus. Entrée libre. Accès par la place des Palais.
- OVERIJSE : Fêtes annuelles en l'honneur du raisin et du vin belges (jusqu'au 7 septembre).
- TUBIZE : Au Musée de la Porte : Exposition des Trésors d'Art du Doyenné de Tubize (jusqu'au 25 septembre). Pour mémoire, le musée, installé dans l'ancienne ferme Scayet, 62-64, rue de Bruxelles, est ouvert pendant la durée de l'exposition, tous les jours, de 10 à 12 h. 30 et de 14 à 19 heures. Entrée libre.
- 6 BRUXELLES : Dans la Salle des glaces du Palais du Gouvernement Provincial du Brabant, 69, rue du Lombard : Ouverture de l'exposition de reproductions des œuvres de Pierre Bruegel l'Ancien et de tableaux de peintres contemporains brabançons sur le thème : Paysages, scènes villageoises, rusticité et humanité de la vie brabançonne, chère à l'artiste.
- A la Bibliothèque Royale de Belgique, 4, boulevard de l'Empereur : Exposition consacrée à l'œuvre gravée de Pierre Bruegel l'Ancien (dessins du Cabinet des Estampes) dans le cadre des cérémonies commémoratives du 400^e anniversaire de la mort du grand peintre (jusqu'au 1^{er} novembre).
- Festival des Flandres, au Palais des Beaux-Arts, à 20 h. 30 : « Così Fan Tutte » de Mozart avec le Glyndebourne Festival Opera et l'Orchestre de Chambre de la B.R.T., sous la direction de John Pritchard.
- GAASBEEK : Exposition consacrée à la décoration intérieure des maisons, par l'Ébénisterie D. Goossens et Fils, en collaboration avec le sculpteur-feronnier d'art Kamiel Colruyt et ses enfants.
- HOEGAARDEN : Au Musée Julien Van Nerum : Exposition de peinture flamande (jusqu'au 21 septembre).
- PERK : Exposition sur le thème « David Teniers revit » dans les salons de la Maison communale (de 14 à 18 h.). Cette exposition sera également accessible les 7, 13 et 14 septembre, aux mêmes heures.
- 7 GAASBEEK : Dans la cour intérieure du Château de Gaasbeek, à partir de 18 h. 30 : souper breughelien et attractions diverses.
- ITTERBEEK : A Pede-Sainte-Anne, à 14 h. : Inauguration du Monument Bruegel.
- 8 BERCHEM-SAINT-AGATHE : Marché annuel.
- 9 BRUXELLES : Festival des Flandres, au Conservatoire, à 20 h. 30 : Corelli, Vivaldi et Scarlatti, par Annon Lee Silver, Norma Procter et les solistes du Belgisch Kamerorkest, sous la direction de Georges Maes.
- 10 BRUXELLES : Au palais 5 du Centenaire (Heyssel) : 1^{er} Salon International de l'Équipement municipal (jusqu'au 14 septembre).
- Festival des Flandres, au Théâtre Royal de la Monnaie, à 20 h. 30 : « Le petit renard rusé » de Janacek, par l'Opéra National de Prague.
- 11 BRUXELLES : Festival des Flandres, à l'Hôtel de Ville, à 20 h. 30 : « L'Amfiparnaso » de Vecchi, par le Sestetto Luca Marenzio.
- 12 BRUXELLES : Festival des Flandres, au Théâtre Royal de la Monnaie, à 20 h. 30 : « Katia Kabanova » de Janacek, par l'Opéra National de Prague.
- 13 BRUXELLES : Au Musée de la Dynastie, 21, rue Bréderode : Ouverture de l'exposition consacrée à Léopold II, bâtisseur et urbaniste.
- LOUVAIN : Festival des Flandres, à la Collégiale Saint-Pierre, à 20 h. 30 : « Requiem » de Verdi, par l'Orchestre de Chambre de Liège sous la direction de Paul Strauss.
- UCCLE : 82^e Concours agricole pour gros et petit bétail et animaux de basse-cour; exposition horticole et maraîchère (Quartier Saint-Job).
- VILVORDE : Fêtes de l'Europe (également le 14 septembre).
- 15 GANSHOREN : Marché annuel.
- LOUVAIN : Commémoration Erasme, à l'Hôtel de Ville, à 20 h. 30 : Conférences par les professeurs Gerlo et Nauwelaers, avec Barbara Polasek dans des œuvres de la Renaissance.
- 16 ANDERLECHT : 15^e Grande Foire au bétail et exposition maraîchère.
- LOUVAIN : Commémoration Erasme, dans la Grande Rotonde de l'Université, à 20 h. 30 : Barbara Polasek, le Vocaal Kwartet de Bruxelles et Musica Polyphonica, sous la direction de Louis Devos; conférence de M. Margolin sur Erasme et la musique.
- 17 BRUXELLES : Festival des Flandres, à l'Hôtel de Ville, à 20 h. 30 : Musique instrumentale baroque italienne, par l'Ensemble Alarius.
- LOUVAIN : Commémoration Erasme, à l'Hôtel de Ville, à 20 h. 30 : Lecture de la correspondance entre Thomas More et Erasme, par Robert Speaight et Joris Diels.
- 18 BRUXELLES : Festival des Flandres : Au Conservatoire Royal de Musique, à 20 h. 30 : Concert symphonique par l'Orchestre de Liège, sous la direction de F. Huybrechts, avec la participation d'un lauréat du Concours musical Reine Elisabeth.
- 19 BRUXELLES : Festival des Flandres; au Palais des Beaux-Arts, à 20 h. 30 : Œuvres de Mozart, Stravinsky et Brahms, par le Wiener Philharmoniker, sous la direction de Karl Böhm.
- 26 BRUXELLES : A la Salle des Métiers d'Art du Brabant, 6, rue Saint-Jean : Exposition consacrée aux Métiers d'Art du Brabant (jusqu'au 11 octobre). La salle est ouverte, les cinq premiers jours de la semaine, de 10 à 12 h. et de 13 à 18 h.; les samedis, de 14 à 18 h. seulement. La salle est fermée les dimanches.
- 27 GAASBEEK : Au Château de Gaasbeek : Exposition des œuvres de Van Mieghem Père et Fils, de Sint-Pieters-Leeuw (jusqu'au 30 octobre inclusivement).
- HOELAART : Grandes fêtes annuelles en l'honneur du vin et du raisin belges. Exposition de fruits et primeurs — Foire commerciale — Concerts et attractions diverses. Ces manifestations se poursuivront les 28 et 29 septembre.

OCTOBRE 1969

- 3 HUIZINGEN : Au Domaine provincial : Ouverture officielle des grandes fêtes breugheliennes organisées par la Fédération touristique du Brabant dans le cadre des cérémonies commémoratives du 400^e anniversaire de la mort de Pierre Bruegel l'Ancien. Ces festivités, placées sous le patronage de la Province de Brabant, bénéficieront du concours de nombreux groupes folkloriques, ainsi que de la participation de la Société de l'Ommegang. Ces manifestations et réjouissances populaires, d'une ampleur exceptionnelle, dureront 3 jours (les 3, 4 et 5 octobre); elles se dérouleront

dans un climat et une ambiance spécifiquement breugheliens, qui n'auront rien à envier aux fameuses fêtes villageoises du génial artiste.

4 BRUXELLES : Aux Palais du Centenaire (Heyssel) : Salon de l'Alimentation et des Arts Ménagers (jusqu'au 19 octobre).

5 HAL : Grand Tour de Notre-Dame de Hal, connu sous le vocable « Weg-Om ». Départ de la procession, à 14 heures.

HUIZINGEN : Apothéose des fêtes breugheliennes — Multiples attractions... Un spectacle à ne manquer à aucun prix.

NIVELLES : Grand Tour Sainte Gertrude. Ce cortège historique, religieux et folklorique auquel participent des milliers de fidèles et diverses sociétés escortant le char de sainte Gertrude s'ébranle à 7 heures du matin et accomplit un vaste périple (13 km) à travers champs. Son retour, vers 15 heures, dans le centre de Nivelles, coïncide avec la sortie des géants nivellois et de plusieurs groupes costumés. La journée se termine par des réjouissances populaires.

6 DILBEEK : Grande Foire annuelle de toutes les races de bétail et de produits agricoles et horticoles.

11 HOEGAARDEN : Au Musée Julien Van Nerum, 2-4, rue Ernest Oury : La bibliothèque du musée expose ses livres et périodiques (jusqu'au 26 octobre).

KOEKELBERG : A l'Hôtel communal : Exposition des œuvres de E. Alsteens (photos), H. Schaekels (collages) et F. Vandewoude (sculptures), jusqu'au 26 octobre inclus.

13 FOREST : Foire annuelle aux chevaux et au bétail, petit élevage, fleurs et fruits (Place Saint-Denis et abords).

17 BRUXELLES : A la Salle des Métiers d'Art du Brabant, 6, rue Saint-Jean : Jean-Pierre Ghysels expose jusqu'au 8 novembre. La salle est fermée les dimanches et jours fériés.

18 TUBIZE : Bal Oberbayern.

IL EST BON DE SAVOIR QUE ...

Le Parc de Forest accueillera le premier Salon International des Bungalows de week-end

Le succès d'année en année croissant du chalet, du bungalow et de la caravane résidentielle auprès de la clientèle belge, française, allemande, néerlandaise et anglaise, a incité les responsables du Salon des Vacances, Tourisme et Loisirs à mettre sur pied une exposition internationale des bungalows de week-end.

Non pas une section d'exposition où le bungalow se trouverait perdu entre d'autres articles, mais un salon qui lui est complètement consacré (avec, bien sûr, tous les accessoires qui peuvent l'égayer : serre préfabriquée, annexe normalisée, piscine préfabriquée, mobilier de jardin). Ce Salon, le premier du genre en Europe, se tiendra à la fin septembre, ce afin que les

visiteurs intéressés puissent passer leur commande en vue de la mise en place de leur seconde résidence pour Pâques. Psychologiquement, la période est bonne du fait que la clientèle, encore imprégnée du climat des vacances, se montre plus disposée à l'achat.

Par ailleurs, septembre est un des mois les plus stables de l'année en Belgique et les chances d'ensoleillement sont réelles. De plus, la nature à ce moment-là est féérique. Le Parc de Forest, dans la zone résidentielle sud de Bruxelles, à cinq minutes du centre « Haut de la Ville » (Porte Louise), offre en effet un cadre superbe pour cette manifestation appelée à connaître un retentissement européen.

Ce Salon, de par son caractère d'exclusivité (rien que des bungalows et articles assimilés), représentera à coup sûr une promotion de tout pre-

mier ordre. En outre, ce Salon, par sa situation unique et sa décoration florale ainsi que par les éclairages nocturnes et la décoration aquatique qui lui sera donnée, sera de très grand standing et mettra particulièrement en valeur le matériel exposé.

Une autre innovation : les accessoires, tels que piscines préfabriquées et mobilier de jardin, seront incorporés dans les stands, de manière à présenter au public un ensemble vivant.

Enfin, le Salon International des Bungalows de week-end servira de cadre à un colloque groupant architectes, urbanistes, fonctionnaires du ministère, spécialistes et promoteurs de centres de vacances et de loisirs et dont les résultats peuvent être positifs aussi bien pour la profession que pour l'utilisateur.

Complémentairement aussi, un concours pour le meilleur projet de « Village de vacances moderne » sera orga-

NOTRE livret de dépôt
VOUS RAPPORTE

3.75%
net

VOTRE « INTERET » vous dicte de consulter
BANQUE COMMERCIALE D'ESCOMPTE

47-48, Vieille Halle aux Blés
BRUXELLES
Tél. 11.42.93 (5 l.)

84, Boulevard Tirou
CHARLEROI
Tél. 31.44.45 (3 l.)

IL EST BON DE SAVOIR QUE ...

nisé pour les professionnels, architectes et constructeurs. (Pour tous renseignements à ce sujet, s'adresser au Salon International des Bungalows de week-end, 345, avenue Charles Quint, Bruxelles 8, tél. : 02/28.33.45).

Promenades d'automne aux environs de Bruxelles

Poursuivant son cycle de promenades et de visites récréatives et didactiques aux abords de notre capitale, M. Emile Deget, membre de notre Fédération et pilote-délégué responsable, convie tous nos affiliés à participer aux excursions commentées qu'il organise dans le courant des mois de septembre et d'octobre 1969 et dont nous reproduisons le programme ci-dessous.

Dimanche 7 septembre : Conférence-promenade ayant pour thème : « AF-FLIGEM (son abbaye) HEKELGEM (ses moulins à vent et le Zandtapijt) ».

Réunion des participants à la salle d'attente des bus, rue du Progrès. Départ en bus pour Hekelgem à 14 h. 35 précises.

Itinéraire : Affligem (visite) dégustation facultative de la fameuse cerisette (spécialité locale). Courte balade à travers les houblonnières (conférence) vers Hekelgem (visite aux moulins à vent, au Zandtapijt et au Bouchoutberg merveilleux panorama sur la vallée de la Dendre). Retour à Bruxelles-Nord, par le bus de 19 h. 27, au départ d'Hekelgem.

Coût du circuit : F 50.

Samedi 13 septembre : Balade d'une demi-journée de Zellik à Wemmel via les vieillots villages de Relegem et Hamme.

Réunion des participants à la salle d'attente des bus, rue du Progrès. Départ en bus pour Zellik à 15 h. 05 précises. Retour en tram pour Bruxelles, au départ de Wemmel.

Dimanche 28 septembre : Conférence-promenade d'une demi-journée de Steenokkerzeel à Kampenhout via Humelgem (visite).

Réunion des participants à la salle d'attente des bus, rue du Progrès. Départ en bus pour Steenokkerzeel à 14 h. 20 précises. Retour en bus pour Bruxelles, au départ de Kampenhout.

Dimanche 12 octobre : Promenade automnale d'une demi-journée en forêt, de Boitsfort à Auderghem via le joli sentier des pins. Notre itinéraire aboutira à Auderghem (terminus du tram 35). Départ de la Place Wiener à Boitsfort (arrêt tram 32 et bus 42 et 95) à 15 heures précises.

Mercredi 15 octobre : A 15 h. 15, Grand-Place, 10, à Bruxelles : visite au Musée de la Brasserie; à 16 h. 25, rue de la Violette, à Bruxelles : visite du Home Baudouin (Œuvre d'Hospitalité).

Samedi 18 octobre : Jolie balade dans le vallon du Bollebeek, de Mollem à Asse via le pittoresque hameau de Bollebeek et le village de Kobbegem (visite).

Réunion à la salle d'attente de la station de Jette (à proximité de l'arrêt des trams 18, 94 et 103). Départ pour Mollem au train de 14 h. 37 précises (pour mémoire le dit train quitte la gare du Nord à 14 h. 29). Au retour départ en bus pour Bruxelles-Nord au départ de Walfergem (Asse).

Dimanche 26 octobre : Conférence-promenade ayant pour thème : « Les pittoresques hameaux de Leeuw-Saint-Pierre ».

Départ de la Place Rouppe au bus de 14 h. 30 précises. Itinéraire : Stroppen, Alspout, Mekingen, Rukkelingen, Leeuw-Saint-Pierre. Retour pour Bruxelles (place Rouppe) en bus, au départ de Leeuw-Saint-Pierre.

Rixensart possède désormais son syndicat d'initiative

Un syndicat d'initiative vient de se constituer à Rixensart, en accord avec l'Administration communale.

Groupement d'intérêt régional, affilié à la Fédération touristique du Brabant, le Syndicat d'Initiative de Rixensart a pour but « de défendre et de promouvoir le tourisme sur la base locale et

d'assurer aux touristes le meilleur accueil ».

L'association s'est notamment fixé comme objectifs : la mise en valeur des monuments et des sites, la promotion de productions artisanales en rapport avec le tourisme, la diffusion de renseignements touristiques et hôteliers, l'organisation de manifestations sportives ou culturelles, la mise en place d'une signalisation touristique, l'édition de brochures, dépliants, etc...

Le secrétariat du syndicat est installé 5, rue Dyna-Beumer à Bourgeois-Rixensart, tél. : 02/53.69.18.

Font partie du Conseil d'Administration : MM. J. Guiot, J. Verte, A. Parant, P. Tagnon, R. Haulotte, C. Tasiaux et J. Ulrix.

Une étude sur Tubize vient de paraître

Sous le titre « Aperçu historique de la commune de Tubize », Léon Lauwers vient de consacrer, avec la collaboration de M^{mes} Tamara-Barbier et Robert Juseret-Tramasure, et de M. Henri Deryck, le dynamique bourgmestre de Tubize, une excellente petite monographie à cette grosse commune de plus de 10.000 habitants, siège de nos jours, d'un important département du consortium Fabelta (textiles artificiels) ainsi que d'une extension de l'impressionnant complexe sidérurgique constitué par les forges voisines de Clabecq, qui rangent la localité parmi les centres industriels les plus actifs établis sur l'axe A.B.C. (Anvers — Bruxelles — Charleroi).

Si l'auteur insiste sur cette vocation industrielle de Tubize, vocation amorcée de maîtresse façon, au siècle dernier, par l'implantation au cœur de la commune d'ateliers métallurgiques qui, au terme d'un siècle d'activités, avaient construit et livré, tant en Belgique qu'à l'étranger, plus de 2.500 locomotives, il n'en néglige pas pour autant les autres aspects de la vie locale (commerce, artisanat, agricul-

IL EST BON DE SAVOIR QUE ...

ture, sociétés, vie religieuse, évolution de la population, enseignement, urbanisme, folklore, etc...) sans oublier une ample fresque historique embrassant l'évolution de l'agglomération depuis la conquête romaine jusqu'à nos jours, avec en guise d'introduction des renseignements utiles concernant la toponymie, l'hydrographie, la géologie, la division du territoire et le recensement des foyers et maisons.

Forte de 102 pages et enrichie, en hors-texte, d'une vingtaine de reproductions de photos anciennes, cette étude, qui allie la clarté à la concision, est vendue au prix de 125 F, chez l'auteur Léon Lauwers, 4, rue G. Leveau à Clabecq.

Un circuit automobile permanent est prévu, pour 1971, à Nivelles

La Belgique, qui possède déjà deux circuits automobiles importants : celui de Francorchamps et celui de Zolder, se verra très probablement dotée d'un troisième, en Brabant, dans la région de Nivelles-Baulers.

Il serait de classe internationale et prendrait rang parmi les meilleurs circuits mondiaux. L'étude du tracé et des matériaux de revêtement a été menée de telle sorte qu'après examen des défauts des dix-sept principaux circuits mondiaux, on puisse réaliser à Nivelles, un circuit à tous points de vue parfait.

En plus d'une tribune de 20.000 places environ, un vaste bâtiment serait construit, qui abriterait les services de gestion, de banque, de tourisme, de compagnies aériennes, etc... ainsi qu'un restaurant dominant tout le circuit.

D'autres implantations augmenteraient l'attraction du site, même en dehors des compétitions : installations hôtelières, motels, bars, manège, bowling, minigolf, piste de go-kart...

De plus, des dispositions spéciales

d'éclairage permettraient l'utilisation du circuit la nuit.

Si, comme on le souhaite, ce projet reçoit les adhésions financières indispensables, l'un des meilleurs circuits automobiles du monde pourrait être inauguré, aux portes de Bruxelles et à proximité de l'autoroute de Paris, au début de la saison 1971.

Palmarès de notre concours de photographie : Léau

A l'occasion des expositions organisées à Léau en 1968, dans le cadre de la Deuxième Campagne Internationale en faveur des Musées, sous les auspices de l'Unesco, un concours national de photographies d'amateurs a été organisé par notre Fédération, sur le thème « Léau ».

Le jury a désigné, parmi les nombreux participants, les lauréats suivants :

A. ADULTES

1. Prix collectif

Plaquette de la Province : Cercle Photographique « Artosa » (Tirlemont).

2. Prix individuels

1^{er} prix : (Plaquette de la Province + 2.000 F) : M. Mommaerts (Bruxelles 13);

2^e prix : (Plaquette de la Province + 1.500 F) : J. Letroye (Ottignies);

3^e prix : (Plaquette de la Province + 1.000 F) : L. Taverniers (Tirlemont);

du 4^e au 13^e prix : (500 F chacun) : Ch. Durieux (Bruxelles 7), J. Richer (Bruxelles 16), Fr. Van den Wijngaert (Hoboken), Fr. Dereys (Bruxelles 7), J.P. Smekens (Bruxelles 6), K. Weyts (Heverlee), M. Biesemans (Bruxelles 7), R. Pinchart (Ottignies), G. Mathijs (St-Trond) et J.B. De Peuter (Anvers);

du 14^e au 25^e prix : (250 F chacun) : A. Ven (Hoboken), M. Uyttebroeck (Tirlemont), R. Huysecom (Bruxelles 6), E. Franck-Colfs (Anvers), J. Asperges (Tirlemont), M. De Meue (Averbode), H. Vanweddingen (Tirlemont), L. Fobe (Hammé), T. Vaelen (Hasselt), E. Van deput (Léau), J. Nys (Tirlemont) et R. De Voeght (Lierre).

B. JEUNES

1. Prix collectif

Plaquette de la Province : Ecole Provinciale de Batellerie « Jean Dubrucq » (Bruxelles).

2. Prix individuels

1^{er} prix : (Plaquette de la Province + 1.000 F) : P. Oversteijns (Léau);

2^e prix : (Plaquette de la Province + 750 F) : N. D'Hondt (Termonde);

3^e prix : (Plaquette de la Province + 500 F) : M. De Meue (Averbode);

du 4^e au 13^e prix : (250 F chacun) : E. Rijckebusch (Gand), Chr. Nolf (Bruxelles 7), Cl. Boussemaere (Linkebeek), L. Saels (Léau), G. Villers (Vedrin), J.C. Debecker (Bruxelles 4), J.P. Blommaert (Anvers), Ph. Grignard (Bruxelles 15), M. Van Assche (Gand) et R. Decelle (Genappe).

du 14^e au 25^e prix : (200 F chacun) : R. De Jonghe (Bruxelles 7), Cl. Van Messem (Anvers), E. Everas (Bruxelles 19), G. Lefèvre (Lobbes), B. Stenmans (Bruxelles 16), Ch. Verbergh (Boom), M. Kwiek (Anvers), D. Caulier (Gand), M. Weingartner (Anvers), D. Kimmer (Tirlemont), L. Van de Vijver (Steenorp) et W. Ladang (Landen).

Le Prix Clotilde Coppée est réservé cette année à la photographie

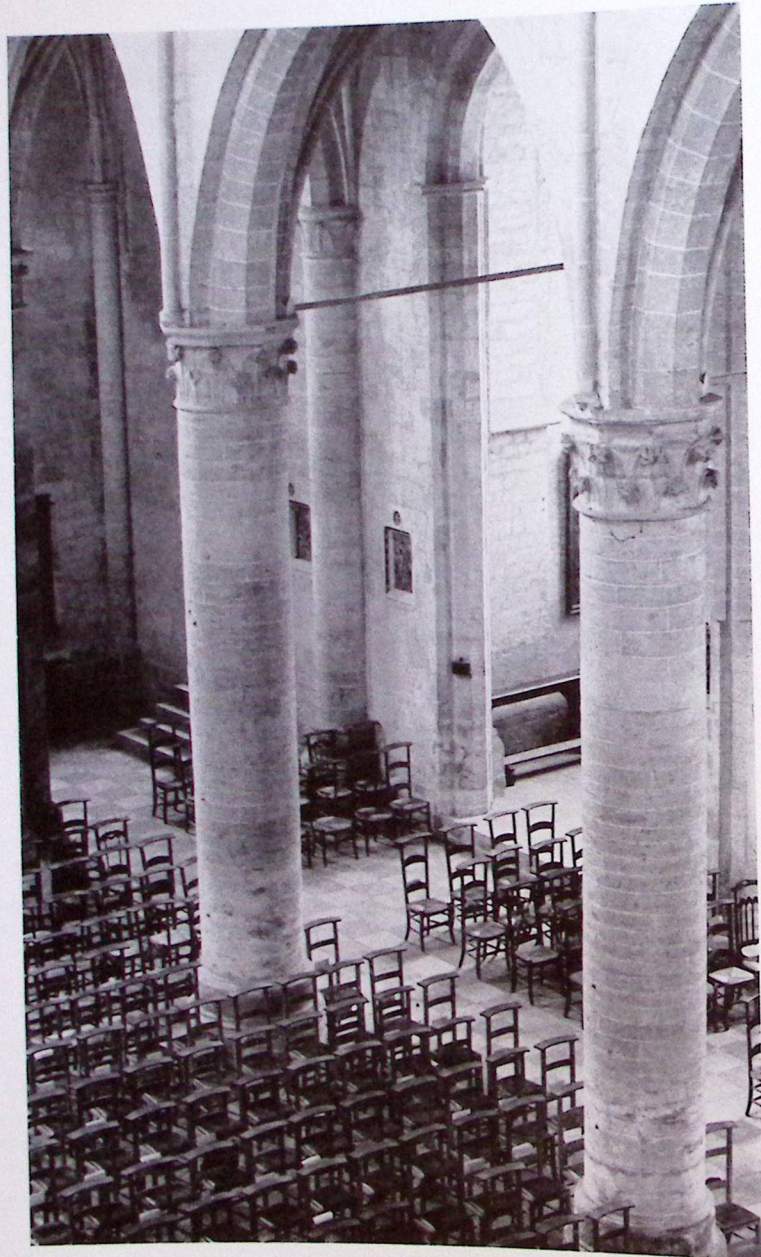
Organisé, à Tourinnes-la-Grosse, à l'occasion des fêtes de la Saint-Martin, le Prix Clotilde Coppée est ouvert, cette année, aux artistes photographes.

Ce prix, d'une valeur de 100.000 F, est destiné à encourager et récompenser les résultats les plus remarquables dans le domaine de l'expression photographique. Il sera attribué à un ou des photographes pour la qualité artistique de l'ensemble de l'œuvre présentée.

Les candidats peuvent obtenir le règlement du concours en adressant une simple demande écrite à **M. Max van der Linden, Nodebais (Brabant)**.

Léau

organisé par
la Province
de Brabant



2^e Prix

catégorie adultes
attribué à Monsieur
Jean Letroye
d'Ottignies



2^e Prix

catégorie juniors
attribué à Monsieur
Noël D'Hondt
de Termonde

